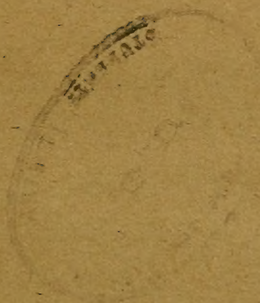
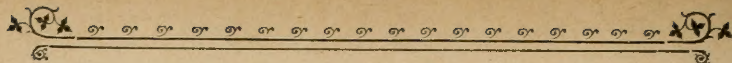

U d'/ of Ottawa
39003002774510

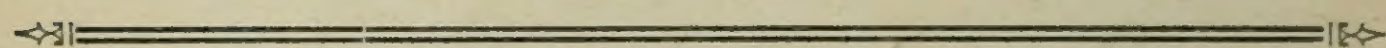


ALEXIS VRITHOFF.

IN-8°. — 2e SÉRIE.

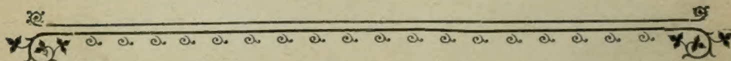


ALEXIS VRITHOFF



Adjoint au Capitaine JOUBERT sur le Tanganika.

Mort glorieusement dans un combat livré sur la Lukuga aux chasseurs d'esclaves, le 5 avril 1892.



ALEXIS VRITHOFF

COMPAGNON DES

CAPITAINES JACQUES ET JOUBERT

au lac Tanganika (Afrique centrale).

SA JEUNESSE, SON « JOURNAL DE VOYAGE »,

SA MORT GLORIEUSE,

PAR ALEXIS-M. G.,
vice-président du comité antiesclavagiste de la province de Namur.

3me ÉDITION.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER & Cie,

MCMII.

BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Rome, Du Vatican, 12 mai 1893.

Révérend Frère,

Dans les différents ouvrages que vous avez publiés sur l'antiesclavagisme, le Saint-Père a vu avec plaisir que vous avez voulu seconder l'impulsion donnée par Sa Sainteté à l'œuvre éminemment chrétienne et humanitaire de l'abolition de l'esclavage.

C'est pourquoi le même Souverain Pontife m'a ordonné de vous renouveler ses remerciements pour l'hommage que vous venez de lui rendre par l'offre de ces ouvrages, et de vous confirmer la paternelle bienveillance avec laquelle il vous a déjà accordé la bénédiction apostolique, pour vous encourager à continuer votre dévouement à une œuvre digne de tant d'applaudissement et de faveur.

Je suis heureux de pouvoir vous exprimer ces sentiments bienveillants du cœur de Sa Sainteté, et c'est comme marque d'une estime toute particulière que je me dis

Votre très affectionné en Notre Seigneur

M., cardinal RAMPOLLA.

Au Révérend Frère Alexis-Marie, des Écoles chrétiennes.



PRÉFACE.

NOUS adressons avec confiance ce petit ouvrage à toutes les âmes généreuses qui s'intéressent à l'*Œuvre antiesclavagiste* fondée, sur l'ordre de Léon XIII, par l'éminent cardinal Lavigerie, et soutenue si vaillamment au centre de l'Afrique par les défenseurs de nos missionnaires.

Mais nous dédions particulièrement ce *Journal de Voyage* aux jeunes gens de nos établissements d'éducation, à commencer par ceux qui furent les condisciples ou les concitoyens du jeune Alexis Vrithoff.

Nos lecteurs ne chercheront pas précisément ici les hauts faits qui illustrent de rares explorateurs, moins encore les fantaisies d'un roman imaginaire et mensonger, propre à égarer les intelligences.

C'est le récit pur et simple d'un voyage par mer et par terre, qui a duré presque une année ; l'histoire d'une expédition justifiée par la noblesse du but à atteindre, et sous la conduite d'un chef dont le commandement n'empêche pas l'initiative du subordonné, dans les mille circonstances où l'imprévu joue un grand rôle.

Le jeune Alexis n'a écrit qu'à ses parents, et ses notes tracées chaque soir au bivouac, après les fatigues de la journée, expriment simplement et franchement ce qu'il veut conter à sa famille et à ses amis, sans rechercher aucunement les formes littéraires, qui eussent été prétentieuses sous sa plume.

Dans son style, il se montre tel qu'il est, franc et généreux, sans artifice et sans fard, soldat

volontaire sans peur et sans reproche, qu'aucune faiblesse n'a fait dévier de son devoir, qu'aucune privation n'a pu faire regretter le pays natal.

Une autre qualité de son « Journal », c'est qu'il n'offre presque aucune interruption. Chaque jour a sa note plus ou moins détaillée. Esprit méthodique et constant, malgré son insouciance native, le voyageur n'omet absolument rien de ce qui peut intéresser le lecteur désireux de se rendre compte des moindres particularités d'une expédition en Afrique.

Mais le récit du jeune homme n'a pas un caractère exclusivement personnel.

Première victime ou plutôt « premier martyr » d'une cause sainte, Alexis faisait partie d'une troupe nombreuse. Son histoire se mêle à celle de l'expédition antiesclavagiste elle-même, composée de plus de 500 personnes, conduite par le vaillant capitaine Jacques et par deux autres de leurs compatriotes.

Le « Journal » fait voir les efforts héroïques que nécessite la traversée des déserts africains au milieu de populations souvent hostiles qui barrent le passage.

On y voit aussi à l'œuvre sur le Tanganika les missionnaires catholiques et leur plus ancien défenseur, le capitaine Joubert, que le capitaine Jacques est allé ravitailler et secourir.

Bien plus, l'intérêt de cet ouvrage ne s'arrête pas au 5 avril, date de la mort glorieuse de notre jeune héros. Nous y avons ajouté des lettres subséquentes par lesquelles le capitaine Jacques nous expose la suite des événements qui se sont passés à Albertville sur la fin de l'année 1892.

La nouvelle de ces événements tragiques a

fait frémir d'angoisse tous ceux qui éprouvent quelque sympathie pour cette noble cause, et elle a eu pour résultat de provoquer en même temps une *souscription nationale*, destinée à l'envoi de nouveaux secours en Afrique.

Puissent-ils arriver à temps, pour que l'Europe chrétienne n'ait pas à enregistrer la ruine de cette expédition glorieuse entreprise par ses généreux enfants !

F. A. M. G.

2 février 1893. (1ère Édition).

Note de la 2e édition.

Rien ne prouve mieux l'intérêt qui s'attache à ce récit simple et vrai, que la promptitude avec laquelle la première édition a été enlevée.

Aussi pour cette réédition, a-t-on jugé préférable de n'y apporter aucun changement. Toutefois, on a ajouté en un appendice de quelques pages le résumé des faits bien consolants survenus pendant l'année 1893.

Au mois d'avril de cette même année, l'auteur ayant eu le bonheur de remettre ses ouvrages sur l'antiesclavagisme à Léon XIII, a reçu verbalement de Sa Sainteté les plus précieux encouragements, que confirme la lettre bien significative du cardinal Rampolla rapportée ci-dessus.

Les Éditeurs.



OUVRAGES ILLUSTRÉS POUR RÉCOMPENSES,

par F. ALEXIS M. G.

La Traite des Nègres *et la Croisade africaine*, in-8° ord. de 240 pages, avec 3 cartes, 28 illustrations et une lettre du cardinal Lavigerie.

De Slavenhandel *en de Afrikaansche Kruistocht* etc., édition en langue flamande de la *Traite des Nègres*, in-8°, 204 pages, avec cartes et gravures.

La Barbarie africaine *et les Missions catholiques au Congo*, in-8°, de 200 pages, avec 2 cartes et 16 gravures.

Le Congo Belge illustré, grand in-8°, de 256 pages, avec 50 illustrations et cartes, honoré d'une lettre de S. M. le Roi Léopold II.

De belgische Congo, édition flamande du précédent, grand in-8°, 256 pages avec 40 illustrations et cartes.

Les Congolais, *leurs mœurs et usages*, édition abrégée du précédent, in-8°, de 192 pages, avec 2 cartes et 28 gravures.

Stanley l'Africain, *sa jeunesse et ses quatre grandes expéditions dans le continent mystérieux*, grand in-8°, 312 pages, avec 6 cartes et 24 gravures.



Viv
1

ALEXIS VRITHOFF.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

La croisade antiesclavagiste.

La croisade antiesclavagiste du cardinal Lavigerie. — Les expéditions belges au lac Tanganika. — Le capitaine Joubert et le capitaine Jacques. — Alexis Vrithoff, sa jeunesse.

I. L'œuvre du cardinal Lavigerie.



ANS le courant de l'année 1890, le grand Léon XIII, qui domine notre siècle non seulement par ses vertus et son caractère de Pontife suprême, mais encore par ses principes de politique chrétienne, adressait aux évêques du Brésil, au sujet de l'abolition de l'esclavage dans ce pays, une encyclique mémorable.

Il y montrait l'action séculaire de l'Église pour l'émancipation des peuples, conformément à la doctrine du Christ, qui considère tous les hommes sur le pied d'égalité devant Dieu et devant la conscience humaine.

De plus, Sa Sainteté chargeait le primat d'Afrique, l'illustre cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger et de Carthage, de prêcher en Europe une nouvelle croisade, non plus pour la délivrance du Saint-Sépulcre, mais pour la libération de ces millions de nègres qui, en Afrique, sont traités par les conquérants arabes avec une férocité sans nom, traqués comme des bêtes fauves et emmenés en esclavage pour servir à la brutalité de maîtres sensuels et corrompus.

L'Afrique perd son sang par tous ses pores, avait dit le célèbre explorateur Cameron, qui, ainsi que Livingstone, Stanley et les missionnaires catholiques, avait été témoin indigné, mais impuissant, des forfaits commis par les négriers.

Or, la voix éloquente et persuasive du grand orateur sacré se fit entendre d'abord à Paris, puis à Londres et

à Bruxelles : partout elle provoqua un élan généreux de sympathie pour nos frères opprimés, et d'indignation contre les sectateurs de Mahomet, auteurs de tant de crimes de lèse-humanité !

Dans plusieurs pays d'Europe, il se forma aussitôt des *Sociétés antiesclavagistes*, ayant pour but de recueillir de l'argent et d'organiser des expéditions armées, qui seraient dirigées vers les lieux les plus dévastés par l'odieuse chasse à l'homme, surtout dans les contrées du centre et de l'est de l'Afrique, d'où *un demi-million de victimes* sont annuellement expédiées vers l'Asie musulmane.

Tandis que la France devait, avec ses missionnaires et ses soldats, exercer son action en Algérie, au Sénégal, au Dahomey et ailleurs, l'Angleterre et l'Allemagne devaient agir dans leurs colonies respectives.

La Belgique, qui tenait à ne pas rester en dehors du mouvement, prit comme champ d'opération les immenses territoires de l'État indépendant du Congo, situé au cœur de l'Afrique, et dont le roi Léopold II est le fondateur et le souverain.

Pendant que les forces de l'État libre maintenaient la police dans les régions occidentales et centrales du Congo, la *Société antiesclavagiste de Belgique*, sous la direction du comité de Bruxelles, dont le général Jacquemart et Mgr Jacobs, doyen de Sainte-Gudule, sont les présidents, cette société, disons-nous, organisait successivement plusieurs expéditions armées, qui furent dirigées vers le lac Tanganika.

L'objectif immédiat était de secourir l'héroïque capitaine français Joubert, qui depuis douze ans se fait le défenseur des Pères Blancs dans leurs missions des deux rives du grand lac Tanganika, ravagées par les chasseurs d'hommes.

En même temps que le lieutenant Hincq conduisait une expédition par la côte occidentale, et remontait le cours du Congo et du Lomami, le capitaine Jacques partait pour Zanzibar avec MM. Rénier, Docquier et ce jeune Alexis Vrithoff, que nos lecteurs vont connaître par son « Journal de Voyage ».

Faisons des vœux pour leur succès, à la plus grande gloire de Dieu, et au salut des âmes de ces intéressantes populations nègres si déshéritées.

Mais avant d'esquisser la biographie du sergent Vrithoff, il est nécessaire de rappeler brièvement les états de service de ces deux vaillants capitaines qui s'appellent Joubert et Jacques.

II. Le capitaine Joubert sur le Tanganika.

LE capitaine **Joubert** [1] est un breton, véritable pionnier de la civilisation, autant que catholique dévoué. Après avoir fait, comme zouave pontifical, les campagnes de Castelfidardo, de Mentana et de Rome, de 1860 à 1870, il rentra en France avec son régiment, qui fit héroïquement, comme on sait, la campagne de la Loire sous les ordres du général de Charette.

Au lendemain de la guerre, Joubert se retira à Ancenis au milieu des siens, et c'est là que vint le chercher, en 1880, le premier appel fait par le cardinal Lavigerie aux laïques, qu'il conviait à se dévouer à la protection des missionnaires d'Alger, appelés communément Pères Blancs, à cause de la blancheur de leur costume semi-arabe.

Joubert fut le chef de la première expédition chargée d'escorter les missionnaires au centre de l'Afrique ; à la tête d'un petit corps d'élite, qui comptait plusieurs zouaves belges, il conduisit la mission sur les bords du Tanganika, et organisa, pour la protéger, une compagnie de noirs qui firent, sous sa direction, la police de la traite.

« Depuis lors, Joubert a consacré sa vie à l'œuvre antiesclavagiste, pour laquelle il a fait trois voyages en Afrique. Le dernier qu'il entreprit, et qui paraît devoir le fixer pour toujours au milieu des nègres, avait pour objet la protection des Pères Blancs de Mpala, laissés à la merci des Arabes par suite du rappel du capitaine Storms en Belgique. Ici, comme ailleurs, le vaillant

1. Voir les ouvrages intitulés : Le *Congo belge*, la *Traite des nègres* et la *Barbarie africaine*, par F. Alexis M. G.

défenseur des opprimés ne sait que se dévouer : de là, l'audace de ses faits de guerre, l'aveugle confiance que lui vouent ses conscrits, le respect dont l'entourent les indigènes et la crainte salutaire qu'il inspire aux Arabes.

« S'il arrive que des individus de tribus alliées soient englobés dans un coup de filet des chasseurs d'hommes, Joubert exige et obtient leur mise en liberté. Advient-il qu'un chef voisin se permette de saccager un village et d'en capturer la population, Joubert le force en son repaire et lui arrache ses prisonniers. C'est ainsi qu'il enleva à Katélé une centaine d'esclaves. »

Citons encore quelques faits, d'après le *Mouvement antiesclavagiste*.

« Le 10 août 1887, Joubert, suivi de 30 hommes, poursuit Mohammed qui vient de faire une razzia dans son voisinage, le rejoint à Mogabé et le somme de relâcher les captifs. Trois femmes et un enfant sont mis en liberté. Il veut plus : trois enfants lui sont encore rendus. Il exige tout. Sur le refus de l'Arabe, dont les forces sont supérieures, il l'attaque, lui tue trois hommes, lui en blesse six et le met en fuite.

« En décembre de la même année, Rutuku est battu une première fois par Joubert, qui s'est porté au secours d'un chef ami, Wondo ; un peu plus tard, dans le Marungu, 80 Rougas-Rougas (soldats négriers) prennent la fuite devant 25 jeunes hommes de la mission, en laissant sur le terrain 8 morts et de nombreux blessés : à quelque temps de là, Rutuku vient chercher une nouvelle correction devant Mpala et abandonne à son vainqueur trois belles pirogues.

« Aussi en avril 1890 le capitaine peut-il écrire, avec trop de modestie, il faut en convenir : « Deux expéditions contre les bandes qui venaient chez nous, de l'autre rive du Tanganika, pour faire des razzias d'esclaves, nous ont donné deux années de tranquillité. »

Toutefois, notre héros a dû encore faire depuis plusieurs autres exploits, notamment contre le fameux Rumaliza. En résumé, malgré la pénurie de ses ressources et l'abandon complet où on le laissa, par suite de l'interruption des communications avec la côte (il reçut le 26 juin

1890 des caisses qui étaient à Zanzibar depuis plus de deux ans), le poste de Mpala n'a point périclité entre ses mains; mais il est devenu comme un lieu d'asile, le boulevard des faibles, la citadelle de la liberté dans ces contrées rouges de sang.

Dans une lettre datée de Mpala, 8 juillet 1890, Mgr Bridoux, vicaire apostolique du Tanganika, écrit :

« Les faibles et les persécutés, nombreux dans ces régions, viennent se réfugier auprès de nous. Il y a trois semaines encore, un chef nous arrivait avec une centaine d'hommes qui lui restaient de ses sujets. Il avait été attaqué par des négriers qui lui avaient tué 80 hommes et pris comme esclaves un millier de femmes et d'enfants. Le chef lui-même, Kisabi, avait été fait prisonnier, mais il avait pu s'enfuir avec ses fers qu'il nous apportait : c'étaient deux forts anneaux en fer qui lui prenaient les pieds et étaient rivés à une barre solide. Il s'est établi sur le territoire de la Mission ; nous avons ainsi cinq ou six chefs qui se sont fixés près de nous, après avoir été pillés par des esclavagistes. »

Depuis lors, Joubert a construit à une journée au sud de Mpala, près de la rive occidentale du lac, la station fortifiée de Saint-Louis de Mirumbi (aujourd'hui *Baudouinville*), où il s'est installé avec une petite garnison. Là encore, pour échapper à des vexations continuelles, les populations des alentours sont successivement venues se placer sous la protection directe du capitaine, de sorte qu'en moins de 15 mois, *sept villages nouveaux* se sont formés dans la plaine, et que l'*agglomération de Saint-Louis compte aujourd'hui 6000 âmes*. Ce serait une force avec laquelle il y aurait à compter, si elle était armée.

« Missionnaire en même temps que soldat, écrit le capitaine Jacques qui vient de lui porter secours, Joubert élève chrétiennement les nombreux enfants qu'il a arrachés, *manu militari*, des mains des négriers, ou bien qu'il a rachetés avec les modestes ressources dont il dispose. C'est lui qui leur enseigne le catéchisme, qui leur apprend à travailler et qui les soigne lorsqu'ils sont malades ou éclopés. C'est une besogne dont on ne se fait

pas d'idée, et le brave homme la fait toute lui-même avec une patience et un dévouement vraiment angéliques. »

« Voilà, ajouterons-nous avec M. H. Derély (1), ce qu'a pu faire le dévouement d'un homme. Mais cet homme est allé là-bas, parce qu'il aime Dieu par dessus toutes choses, et son prochain pour l'amour de Dieu. Il s'est si bien donné, sans esprit de retour, à ses frères les nègres, qu'élevant jusqu'à lui cette race déshéritée, il s'est choisi chez elle une compagne aimée et honorée. Pouvait-il mieux démontrer l'unité d'origine, l'identité de devoirs, la communauté de destinée des blancs et des noirs, tous fils d'Adam, créatures d'un même Dieu, rachetés par un même Christ ? »

Récemment, S. M. Léopold a daigné accorder à Joubert la naturalisation congolaise, ainsi que le brevet de capitaine de la force publique dans l'État du Congo.

III. Le capitaine Jacques.

NÉ à Vielsalm (Luxembourg Belge), le capitaine **Jacques**, qui avait déjà fait un séjour de trois ans sur le haut Congo, reçut en 1891 la direction de l'expédition antiesclavagiste belge, destinée à secourir le capitaine Joubert.

Parti le 11 mai de Naples, où il est allé retrouver ses compagnons, le lieutenant Renier, MM. Docquier et Vrithoff, il arrive le 7 juin à Zanzibar, et, le 13 juillet suivant, quitte Bagamoyo pour s'enfoncer dans l'intérieur avec une caravane de quatre cents pagazis (porteurs) et de cent askaris (soldats).

Il parvient ainsi sans incident remarquable à Mpwapwa, le 7 août, mais doit soutenir contre les Wagogos une lutte défensive des plus périlleuses avant de gagner l'important centre de Tabora, où domine l'autorité allemande, représentée par le lieutenant Sigl, qui y occupe un poste avec 70 hommes et une pièce de canon.

Le capitaine Jacques séjourna à Tabora du 7 au 23 septembre pour former une nouvelle caravane, puis se dirigea sur Karéma, qu'il atteignit le 16 octobre. Sur la

1. *Le Capitaine Joubert.*

fin du même mois, il était à Saint-Louis de Mirumbi, station fondée par Joubert, sur la rive gauche du Tanganika, à une journée au sud de Mpala, et lui remettait les ravitaillements que la Société antiesclavagiste belge lui avait confiés.

L'entrevue entre les deux officiers fut des plus émouvantes. « J'ai vu le capitaine Joubert, écrit M. Jacques à la date du 7 novembre, et je lui ai donné l'accolade au nom de ses amis d'Europe. Ç'a été un des meilleurs moments de ma vie, et le capitaine était au comble de la joie.

« L'arrivée de notre expédition, ajoute-t-il, a dérouté les plans de Rumaliza, qui se disposait à livrer à Joubert un assaut décisif.

« Les avant-postes ennemis étaient établis dans un camp retranché à deux lieues de Saint-Louis. Dès qu'ils eurent connaissance de l'arrivée au lac des renforts que nous apportions au capitaine, ils furent pris de panique et profitèrent d'une nuit pour gagner le large.

« Le lendemain, les gens de Joubert trouvèrent le boma ouvert et le village abandonné ; la seule chose qu'ils en rapportèrent fut une fillette de sept à huit ans dans un état de maigreur effrayant et entièrement enfermée dans un tchongou (grand pot en terre cuite dans lequel les natifs font cuire leurs aliments).

« Dans leur fuite précipitée, les misérables n'avaient pu emporter ou n'avaient pas pensé à achever cette jeune victime de leurs brutalités. »

Le capitaine Jacques s'occupa d'établir plusieurs postes de secours et de défense sur la rive occidentale du lac Tanganika, où il devait être rejoint par l'expédition du lieutenant Hincq, dont nous avons parlé plus haut.

Une troisième expédition de secours, organisée par la Société antiesclavagiste belge, est composée du lieutenant Long et de MM. Duvivier et Demol ; elle s'est embarquée en avril 1892 à Amsterdam sur le *Bundesrath*, en destination du lac Tanganika ; elle prit, comme celle du capitaine Jacques, la voie de Zanzibar et de Tabora.

IV. Alexis Vrithoff. — Sa jeunesse.

ALEXIS Vrithoff naquit à Namur le 11 août 1867 d'une honorable et pieuse famille bourgeoise, dont plusieurs membres se sont consacrés au service du Seigneur dans le cloître ou dans le clergé.

Dans toute sa correspondance, qui nous fut bienveillamment communiquée par sa famille, le jeune homme témoigne le plus grand attachement à ses parents et à ses nombreux amis, et c'est à regret que, par discrétion, nous avons supprimé les passages fréquents où il leur adresse ses amitiés.

Et cependant, Alexis était né avec un caractère bouillant et emporté. Dès sa toute première enfance, nous est-il rapporté, il se faisait remarquer, au milieu de ses petits compagnons, par son extrême turbulence, tellement qu'il était imprudent de le perdre un instant de vue. Un des points saillants de son caractère et qui pouvait en quelque sorte faire prévoir quelque chose d'extraordinaire dans sa destinée, c'était la colère d'enfant contre tout ce qui ne se dévoilait pas à lui à première vue : il voulait voir le dessous de tout, et quand sa perspicacité, étonnante pourtant, se trouvait arrêtée, il brisait, arrachait, déchirait, démontait, comme il le faisait avec ses jouets, « pour voir, selon son expression enfantine, ce qu'il y avait dedans ».

Ce penchant, loin de s'atténuer avec l'âge, ne fit que s'accroître et se développer, au point qu'à l'école on n'osait lui laisser dans les mains rien de fragile ou de destructible.

Alexis acquit ses premières connaissances au foyer maternel, ainsi qu'à l'école gardienne des Sœurs de Ste-Marie, à Namur. Il était réellement curieux de le voir là, dans son élément, au milieu de tous ses petits compagnons d'enfance, courant, gambadant, infatigable, faisant le désespoir de ses maîtresses, surtout quand il s'agissait de terminer la récréation ; car son plus grand supplice était la classe, où il devait demeurer tranquille et attentif, alors que son tempérament extrêmement mobile le lui défendait.

A l'âge de huit ans, Alexis entra à l'école moyenne des Frères des Écoles chrétiennes, à Namur.

Toujours le premier à entreprendre de nouveaux jeux, à exciter l'entrain de ses condisciples, à faire des niches innocentes toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il n'en apprenait pas moins avec facilité tout ce qu'on lui enseignait, grâce à l'intelligence vive et active dont la Providence l'avait doué.

Cependant, il fallait mettre un frein à cette impétuosité native qui aurait pu nuire à sa santé, non moins qu'à la formation de son caractère. En effet, nulle part il ne voyait le péril, et son inexpérience aidée d'une audace peu commune, l'entraîna plus d'une fois dans des dangers auxquels il n'échappa, pour ainsi dire, que miraculeusement. Dégringoler du haut en bas d'un escalier, se laisser tomber dans une écluse de la Sambre, tout cela n'était pour lui que des incidents ordinaires, ne lui laissant aucune impression et ne corrigeant nullement sa témérité.

En 1880, on le mit en pension à l'établissement Saint-Berthuin, à Malonne, dirigé également par les Frères des Écoles chrétiennes, qui se chargèrent de modérer une nature aussi ardente.

C'est là surtout que commença à se manifester cette soif d'aventures, ce dévouement sans bornes, cette recherche du mystérieux, ce désir insatiable d'immenses espaces, où il pût vivre dans l'indépendance et la liberté.

Pourtant les murs du pensionnat étaient là. Mais quoi ! reculer devant des murs ! Alexis ne s'arrêtait pas pour si peu, et, plus d'une fois, on le surprit dans un jardin extérieur, errant avec des camarades, fumant et préparant quelque farce nouvelle. — Pendant les récréations, il se faisait toujours le défenseur des faibles et des petits. Toujours bon camarade, il rendait service à tous, même à ses dépens, car plus d'une fois sa complaisance lui occasionna des désagréments, sans toutefois le décourager.

D'ailleurs d'une rare insouciance, Alexis agissait toujours à la légère, ne voyant que le moment présent, sans s'occuper des conséquences qui pourraient résulter

de ses actes. L'avenir n'existait pas dans son imagination.

Cependant ses études marchaient toujours bien, mais jamais l'idée fixe de sa vocation ne lui était venue, et ses parents, soucieux, se demandaient à quoi il aboutirait.

Alexis sortait de Malonne en 1885, emportant avec lui les regrets unanimes de ses maîtres et de ses camarades de pension. Nulle position civile ne lui offrant une carrière compatible avec ses goûts et son tempérament remuant, il ne pouvait se décider à rien lorsqu'un jour un ami l'entraîna et le fit entrer à l'enregistrement. Là, il fit son stage, remplissant ses fonctions à la plus grande satisfaction de ses chefs, et préparant l'examen qui devait lui ouvrir définitivement cette carrière; convoitée par tant d'autres, elle n'était pour lui que provisoire, et, plus d'une fois, il se plaignit de ce genre de vie, si antipathique à son caractère, à cause de la régularité qu'il exigeait.

Il était même près de l'abandonner quand le cardinal Lavigerie, sur l'ordre de Léon XIII, entreprit sa croisade contre la traite des nègres au centre de l'Afrique. Les discours de cet autre Pierre l'Ermite ouvrirent à Alexis un nouvel horizon. Là, il crut pouvoir trouver son élément : les vastes plaines et la liberté. Là, il entrevit cette vie de dangers et d'imprévus qu'il désirait depuis longtemps. Là, il pouvait utiliser son dévouement sans bornes et faire sortir de l'inaction ce désir de sacrifice existant dans le cœur du jeune homme, et exaltant au suprême degré cette âme de 20 ans.

Aussi, à l'insu même de ses parents et de ses plus intimes amis, craignant qu'on ne mît obstacle à la réalisation d'un rêve tant de fois caressé, il n'hésita pas à donner des premiers son nom, pour prendre place dans l'une de ces phalanges d'élite qu'on nomme *expéditions antiesclavagistes*.

Quel coup ce fut pour le cœur de ses parents quand ils eurent connaissance de cette détermination !

Mais bien des motifs engageaient à le laisser faire : d'abord la grandeur de l'œuvre, suscitée par le pape,

prêchée par l'un des plus illustres princes de l'Église ; le désir d'Alexis de se vouer à l'émancipation de nos frères noirs, et puis le bonheur qu'il déclarait ne pouvoir trouver que là, en même temps que son caractère énergique et décidé, ne reculant devant rien et ne connaissant pas la retraite.

En attendant le départ, dont l'époque était encore inconnue, Alexis s'exerçait déjà à toutes les fatigues qu'il s'attendait à supporter. Des trajets de dix et même quinze lieues en une journée : c'était tout son plaisir. D'ailleurs franc et ouvert, insouciant et vif, il était, par sa gaieté, la vie d'un cercle d'amis qui excursionnaient avec lui.

V. Départ d'Alexis.

CEPENDANT, en mars 1891, le comité de l'œuvre antiesclavagiste belge préparait une expédition au lac Tanganika. Parmi une foule de candidats, le choix tomba sur lui.

Dès lors, il ne vécut plus. Pendant les dix jours qui s'écoulèrent entre la nouvelle de son départ et le départ lui-même, son activité put s'en donner à l'aise.

Enfin le moment du départ, douloureux pour la famille, arriva. Pour Alexis, le sacrifice de sa vie était fait depuis longtemps. Tout ce qu'on avait pu objecter sur les fatigues et les privations qu'il endurerait, sur la mort qui l'attendait peut-être là-bas, l'avait laissé inébranlable dans sa résolution.

Alexis quitta Namur le mercredi, 29 avril 1891, au train du matin. Plusieurs parents, son frère et de nombreux amis l'accompagnèrent à la gare, ne voulant le quitter que le plus tard possible. Pour lui, n'ayant que son devoir devant les yeux, il s'occupait avec un admirable sang-froid de tous les détails qui accompagnent toujours les préparatifs d'un tel voyage: l'enregistrement des bagages, l'embarquement de son chien, etc. Cependant les efforts même qu'il faisait pour encourager les autres trahissaient son émotion.

Son père et sa mère l'accompagnèrent jusque Anvers.

A son arrivée à Bruxelles, Alexis se rendit d'abord au

comité de la Société antiesclavagiste, où il devait signer son engagement, et, de là, au siège de l'État Indépendant du Congo, afin de prêter serment de fidélité à la patrie belge et à sa patrie d'adoption. Vers midi, il rejoignit ses parents et les accompagna à l'hôtel.

De là, ils allèrent tous à la gare du Nord, où Alexis devait retrouver M. Jacques, son commandant, ainsi que ses deux compagnons : M. Renier, de Waremme, sous-lieutenant au 2me de ligne, et M. Docquier, ancien adjudant d'artillerie. Avant le départ du train, nombre de notabilités bruxelloises, et notamment le Conseil directeur de la Société antiesclavagiste, avaient tenu à souhaiter bon succès aux hardis voyageurs.

On y remarquait M. le lieutenant-général Jacmart, président ; M. le comte Hyppolite d'Ursel et M. l'abbé Detierre, secrétaires ; M. le commandant Storms, fondateur de la station de M'pala, qu'Alexis devait occuper, et bien d'autres personnes.

Le départ pour Rotterdam, par Anvers, eut lieu à 2 h. 30.

A Anvers, Alexis profita des quelques minutes d'arrêt qu'on lui laissait pour faire ses adieux à ses parents qu'il ne devait plus revoir, et à son frère, alors en garnison dans cette ville. L'intention de ses parents était d'accompagner les voyageurs jusque Rotterdam ; mais l'embarquement ne devant avoir lieu dans ce port que le surlendemain, M. Jacques leur conseilla de s'arrêter à Anvers : ce qu'ils firent.

Le lendemain de l'arivée d'Alexis à Rotterdam, il envoyait déjà des nouvelles de son séjour dans cette ville.

C'est là que commence son journal.

Après avoir reçu de lui des lettres de 20 et 40 pages, presque chaque mois, la famille apprit le 21 juin 1892 la triste nouvelle de sa mort, arrivée dans un combat livré aux esclavagistes sur la Lukuga, le 5 avril, à la pointe du jour.

Maintenant, grâce aux lettres qui vont suivre, le lecteur pourra connaître complètement et analyser sur le vif cette nature insouciante et généreuse dans son élément : l'Afrique. Il pourra apprécier et regretter avec

ses parents, ce frère, cet ami dévoué, ce héros de la civilisation, cet homme de caractère, dont la devise était : « Pas de retraite ! Toujours en avant ! »

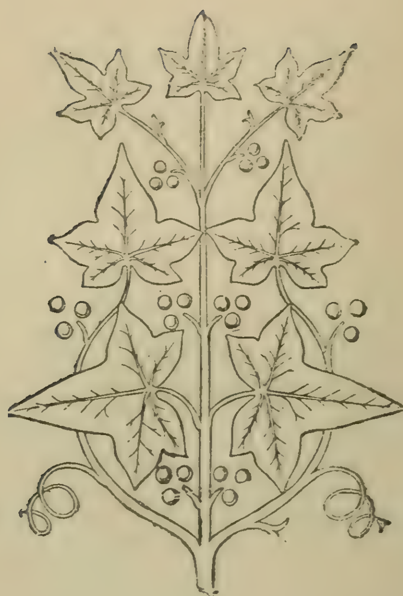
Si nous sommes en droit d'espérer que le Dieu de miséricorde, sous la garde duquel il se plaçait encore la veille de sa mort, a tenu compte de ce qu'Alexis a dévoué sans restriction sa vie à une cause sainte, nous devons nous rappeler aussi que c'est un Dieu « qui sonde les reins et les cœurs ». Prions donc pour que le Ciel soit la récompense de sa bonne volonté, ainsi que la compensation accordée à ses parents désolés.

Prions aussi pour le succès de l'œuvre humanitaire et chrétienne à laquelle Alexis s'était voué et pour l'heureux retour de ses compagnons de combat et de gloire.

Le Congo belge en Afrique et sur le Globe.



NOTA. — Le voyage maritime d'Alexis Vrithoff s'est accompli par l'Atlantique, la Méditerranée, le Canal de Suez, la Mer Rouge et l'Océan Indien.



CHAPITRE DEUXIÈME.

En mer. — De Rotterdam à Zanzibar.

Beautés de la Hollande.—Rotterdam.—En route pour l'Afrique. — La vie à bord du *Bundesrath.* En vue du Portugal. — Ce qu'on trouve à Lisbonne. — Changement de monnaie. — Excellent appétit et gaieté constante. — Gibraltar. — Les hirondelles. — Beau temps et tempête. — Naples et les Napolitains. — Arrivée du capitaine Jacques. — Les chapelets bénits par le Saint-Père. — Que ne puis-je escalader le Vésuve ! — Le détroit de Messine. — L'Etna. — Pas de mal de mer. — Port-Saïd et le canal de Suez. — Chaleur et Orage. — Aden et ses réservoirs. — Le cap Guardafui. — Le baptême de la ligne. — A Tanga et à Dar-es-Salaam, sur la côte. — En vue de Zanzibar.

Ire LETTRE.

Rotterdam, 29 avril 1891.

CHERS PARENTS,

LE voyage d'Anvers à Rotterdam a été des plus amusants ; tout le monde blaguait, et avons-nous ri ! A la douane, il a fallu descendre ; on a déchargé les 21 caisses et les bagages, mais aucune n'a été ouverte. Comme le temps manquait pour en opérer le réembarquement, nous avons été forcés de prendre le train suivant, de sorte que nous sommes arrivés à Rotterdam à 7 heures du soir.

Nous sommes installés jusqu'au 2 mai à l'hôtel Coomans, Hoofdsteeg, Rotterdam.

Nous venons de souper comme il faut. Le chien se trouve dans ma chambre et se porte à merveille. Je suis fort content, et les camarades sont très gais.

Nous sommes libres jusque samedi et nous en profiterons pour visiter les environs. — C'est un beau pays que la Hollande avec ses fleuves géants, ses polders endigués, ses prairies verdoyantes, ses coquettes habitations ; rien que pour le voyage je conseille aux

camarades de venir ici au mois de juillet. Avis à G... S...

Je vous embrasse tous; amitié aux camarades.

Votre fils bien affectionné,
ALEXIS (Vrithoff).

IIe Lettre.

Rotterdam, 1er mai 1891.

Chers Parents,

Je suis toujours installé à l'hôtel Coomans, qui est un bel établissement ; on y est servi comme des princes, mais ce qui est ennuyeux pour moi, c'est le manque d'occupation sérieuse. On se lève le matin à 7 h ½ et on se couche vers 11 heures. Cette vie devient à la fin insupportable, et mes camarades sont du même avis. Aussi, il me tarde de voir arriver l'heure de l'embarquement, qui s'effectuera probablement demain. Le navire devait arriver le soir, et j'ignore s'il est venu ; en tous cas, demain matin on doit s'en informer.

Rotterdam est une jolie ville remplie d'animation ; toute la journée on ne rencontre que des gens affairés courant à leurs occupations. Presque toutes les rues sont reliées par des ponts ; en un mot, la ville ressemble beaucoup à Anvers (dans les environs du port), sauf qu'il y circule deux fois plus de monde et que les maisons ont un genre particulier et semblent vieilles de deux ou trois siècles.

M. Jacques me disait que le navire était excellent et que le confortable n'y manquerait pas.

Le prix de transport pour chacun de nous est de 570 marks, c'est-à-dire 570 × 1,25, soit 641 francs 50 centimes.

Aujourd'hui après-midi nous avons visité le jardin zoologique, lequel est très joli mais ne vaut pas celui d'Anvers.

Je prie l'ami Édouard G..., de dire à M. B... que le chien qu'il m'a donné se porte à merveille. Je le garde dans ma chambre, et il couche sur ma descente de lit. Je sors avec lui plusieurs fois par jour, et il n'est plus nécessaire que je le tienne en laisse.

Je ne connais absolument rien de nouveau, je me porte très bien et *je pars content pour l'Afrique* ; tous les quatre, nous allons faire là un véritable voyage de plaisir, et je crois qu'il ne nous manquera absolument rien.

Pour le moment, je sirote un café au jardin d'hiver de l'hôtel, et voilà que je finis de dîner.



ROTTERDAM. — Types populaires hollandais.

Je vous écrirai de nouveau en quittant Rotterdam. Le départ aura probablement lieu samedi ou lundi.

J'espère que toute la famille se porte bien, et en attendant de vos nouvelles, je vous embrasse tous de tout cœur, sans oublier les oncles, tantes, cousins et les camarades. Qu'ils ne manquent pas de me donner de leurs nouvelles, et surtout qu'ils n'oublient pas les voyageurs dans leur prière du soir.

Votre affectionné fils,

ALEXIS.

III[e] LETTRE (1).

A bord du Bundesrath, 2 mai 1891.

MES CHERS PARENTS,

En mer.— ME voici donc en route pour l'Afrique : je suis à bord d'un magnifique navire, de grandes dimensions. J'ai quitté Rotterdam ce matin à 5 h. ½. M. Jacques est venu nous dire au revoir à 5 h. et il a même pris plusieurs photographies. Il a promis de vous en faire cadeau d'une, si toutefois c'était réussi. Si vous vouliez le voir, vous pourriez vous rendre à Bruxelles, car il m'a dit qu'il désirerait vous rendre visite, mais que probablement il n'aurait pas le temps de s'arrêter à Namur, vu qu'il n'aurait que le temps d'aller chez lui à Vielsalm, revoir ses vieux parents qu'il aime beaucoup.

Le vendredi, avant de nous rendre à bord, nous nous sommes amusés en ville et nous avons passé une agréable soirée. Le bateau sur lequel je me trouve, le *Bundesrath* (le Conseil fédéral), est un navire allemand où rien ne manque. Je n'ai pas encore eu le mal de mer, mais aussi il faut dire que la mer est belle ; il y a cependant de grands balancements, et à bord déjà plusieurs personnes sont incommodées. Il faut s'y trouver pour se faire une idée de l'effet du tangage et du roulis du bateau.

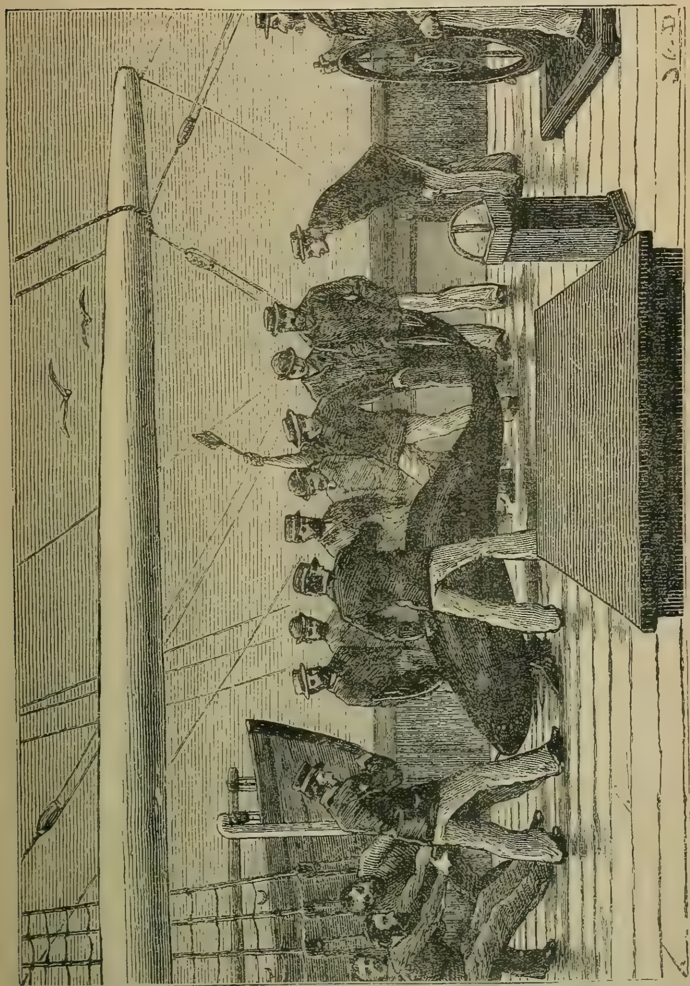
Nous sommes trois camarades, MM. Docquier, Renier et moi, toujours ensemble, et pour être exemptés de ce terrible mal de mer, nous restons toute la journée sur le pont, ce qui nous donne bon appétit.

Le soir, à 7 heures, j'ai aperçu les falaises de Douvres: c'est très joli de voir ce tableau le soir.

A 8 heures, j'ai vu une aurore boréale, merveille qui ne se voit que dans les pays du nord. A la soirée, on apercevait aussi des phares dans le lointain. Et la mer, que c'est beau ! mais aussi que c'est effrayant quand on y pense et qu'on n'y est pas habitué : se voir balancé comme une plume sur cette immensité, c'est un véritable rêve. Que Dieu est grand d'avoir créé un tel monde ! et

1. Déposée à Lisbonne le 6 mai, et arrivée à Namur le 9 mai (en 3 jours).

que sa providence est manifeste de forcer cet Océan à porter l'homme, au lieu de l'engloutir du premier coup ! Bien souvent, dans le lointain on aperçoit des navires, des



En mer. Pêche d'un requin.

steamers, des chaloupes de pêche : on les voit passer et ensuite disparaître à l'horizon. Dans ces parages du Pas

de Calais, on peut en compter jusqu'à quarante à la fois.

A bord, on a 5 repas par jour : à 6 h., 8 h., midi ½, 4 h. et 7 h., soir. Les mets sont excellents, mais il faut quelques jours pour s'habituer à cette cuisine allemande. Ma cabine a deux lits, et j'y suis installé avec M. Docquier.

Dimanche, 3 mai. — J'ai tres bien dormi la nuit ; je me suis couché à 9 h. pour me réveiller le matin à 10 heures. De toute la nuit, je n'ai pas été dérangé.

Le temps est magnifique, un beau soleil qui commence déjà à être chaud. Toute la journée, nous sommes restés couchés sur le pont, et le mal de mer ne se fait pas encore sentir ; grâce à Dieu, nous sommes déjà rassurés de ce côté, car c'est surtout la mer du Nord et la Manche qui sont à redouter. Le chien se porte toujours bien et il a passé la nuit sur mon lit. M. Jacques part de Bruxelles pour Naples le 8 mai.

Voici le tableau des arrêts présumés du bateau :

	Arrivée	Départ
Rotterdam	—	2 mai.
Lisbonne,	6 mai	7 mai.
Naples,	13 mai	14 mai.
Port-Saïd,	18 mai	18 mai.
Suez,	20 mai	20 mai.
Aden,	25 mai	26 mai.
Tanga,	3 juin	3 juin.
Dar-es-Salam,	4 juin	7 juin.
Zanzibar,	7 juin	

C'est donc un voyage en mer de 35 jours, qui nous fera voir les côtes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Je remercie Dieu d'une telle faveur, qui n'est pas accordée à tout le monde.

Je ne connais rien de nouveau pour aujourd'hui ; on ne fait que fumer sur le pont, et je pense souvent à vous et aux camarades de Namur. Si vous vouliez me répondre, adressez-moi la lettre à Naples, à bord du *Bundesrath*. Le navire ne faisant escale qu'à Lisbonne, je serai forcé de mettre ma lettre là-bas.

A bord, on ne s'aperçoit guère du dimanche, sauf que

le nettoyage se fait très tôt. C'est bien regrettable de n'avoir pas la messe, faute d'aumônier ou de prêtre passager. J'y supplée par mes prières habituelles, que je prolonge aux heures des offices.

A midi, on suspend un tableau au grand mât, afin que chacun sache où l'on se trouve. La longitude y est calculée d'après le méridien de Greenwich :

Latitude, 49°38' N.,

Longitude, 2° 52' O.,

Vitesse, ou distance parcourue en un jour, 268 sml., (abréviation allemande de *see miles*, ou milles marins de 1852 mètres).

Lundi, 4 mai. — La nuit a encore été très bonne, et le matin en me réveillant, je me trouve dans le golfe de Gascogne. Il y a des mouettes en grand nombre, qui nous suivent toute la journée; c'est un signe que la terre est assez proche. Le mal de mer ne se fait pas encore sentir ; tant mieux, et mon chien n'est pas davantage malade.

Latitude 46°16' N.; Longitude, 7°11' O.; Vitesse, 276 sml.

Mardi, 5 mai. — Le matin, je me lève à 7 heures. Dans le lointain on aperçoit le cap Finisterre d'Espagne, et on va longer les côtes du Portugal jusque dans l'après-midi. C'est un plaisir que de voir la terre, après n'avoir vu pendant longtemps que le ciel et la mer. Nous arriverons à Lisbonne demain à 7 heures du matin.

Je suis tout à fait habitué à la nourriture du bord, et je suis occupé à faire concurrence à quelques allemands, qui savent casser une croûte. Nous mangeons à cinq dans une salle et nous devons encore prendre des passagers à Lisbonne et à Naples.

A 11 heures et demie, il y avait 16° à l'ombre ; la chaleur nous fait beaucoup de bien.

Avez-vous vu dans *L'Indépendance* du 1er mai comment on a estropié mon nom? On me nomme Bruytkopf. C'est un garçon de café liégeois de l'hôtel Coomans à Rotterdam, qui nous a montré l'article, le soir, lorsque

nous nous trouvions avec le capitaine Jacques; nous en avons bien ri.

L'heure change en mer et se conforme chaque jour aux différences de longitude. A Namur, il est 1 h. 1/4 d'après ma montre, tandis qu'ici il est midi 1/4. Voici encore le tableau à midi sur les côtes du Portugal :

Latitude, 42°00' N.; Longitude, 9°32' O.; Vitesse, 286 sml.

A la soirée, nous nous amusons à regarder huit nègres faisant partie de l'équipage, préparant leur riz; mais ce qui est le plus curieux, c'est de les voir manger. Ils s'accroupissent à la façon des Borains autour d'une casserole, les uns mangent avec une cuiller, les autres avec les doigts.

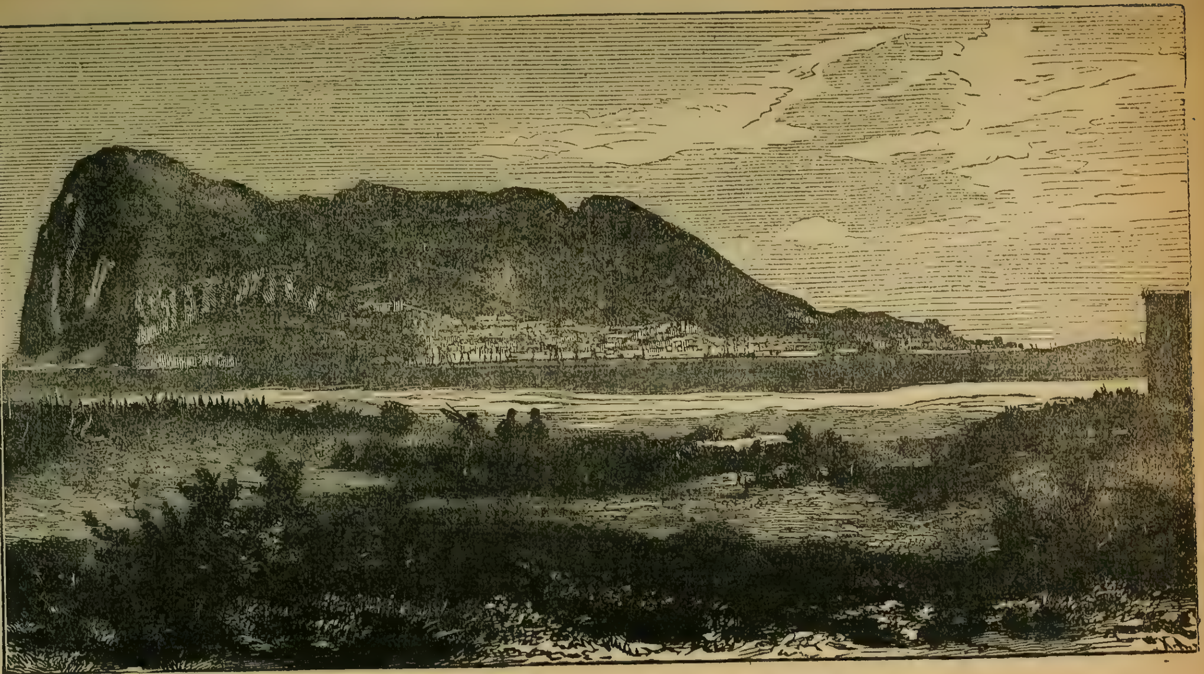
A 8 heures du soir, on a rencontré à quelques centaines de mètres un navire allemand, à 4 mâts et à double vapeur. Il portait le pavillon national, et aussitôt notre navire a arboré son oriflamme et l'a salué au passage.

C'est alors aussi que nous avons vu le coucher du soleil; en mer, c'est d'un effet magnifique.

Pas encore le mal de mer; il n'y a que Renier qui en a été gratifié dimanche soir.

Lisbonne. *Mercredi, 6 mai.* — Je me lève à 6 h. 1/2 et aussitôt habillé et ma prière faite, je monte sur le pont. On commence à voir à une faible distance les environs de Lisbonne, qui sont jolis, surtout dans la brume du matin. Je crois qu'il fera chaud aujourd'hui, car il n'y a pas un nuage à l'horizon.

On entre dans le Tage, dont les eaux limoneuses et jaunes forment un singulier contraste avec les eaux bleues de la mer. Un pilote de Lisbonne vient de monter sur notre navire pour diriger l'entrée au port. Ce port ne ressemble pas du tout à ceux des autres villes; on charge et on décharge les marchandises en plein fleuve au moyen de bateaux plats, qui seuls peuvent accoster. Nous descendons dans une petite chaloupe à voiles pour nous faire conduire au quai. De là nous entrons dans un café pour faire notre correspondance, et puis nous



GIBRALTAR. — Ville, détroit et presqu'île fortifiée.

visiterons la ville, qui a un peu l'aspect des villes orientales, me dit-on.

Lorsque je descends à terre, il me semble encore me trouver sur le navire : tout me paraît balancer.

Les gens de Lisbonne ont un singulier aspect. Pour nous amuser, nous leur parlons le wallon, auquel ils ne comprennent absolument rien, pas plus que nous leur langage portugais.

On rencontre beaucoup de mules, qui tirent les tramways et les voitures.

Nous couchons à bord le soir pour repartir demain matin à 9 heures. Je me porte toujours très bien, et je prends des bains à bord du navire.

Je mettrai une lettre à Naples, lors de mon départ pour Port-Saïd.

Je vous embrasse tous, sans excepter les oncles, tantes, cousins et camarades.

ALEXIS.

IVe LETTRE [1].

A bord du *Bundesrath*, mercredi, 6 mai 1891.

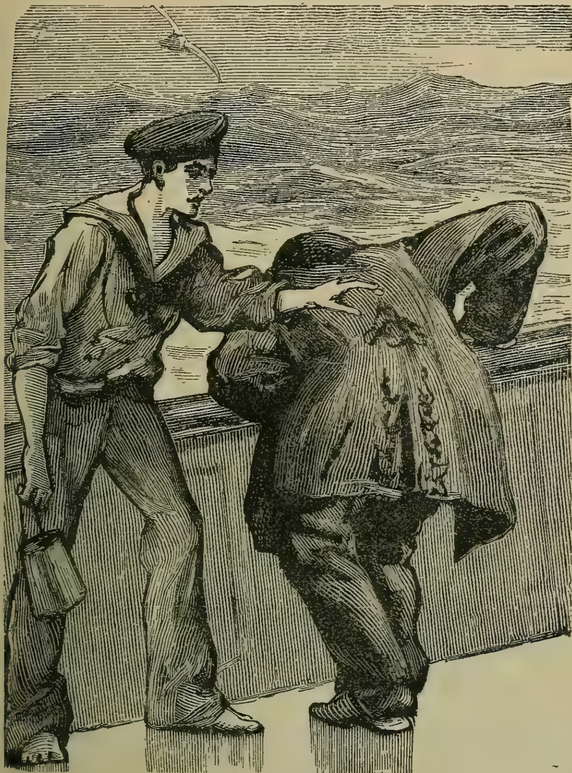
A Lisbonne. — JE crois vous avoir parlé dans ma dernière lettre de mon arrivée à Lisbonne. Je continue donc au point où j'en suis resté.

En débarquant, des guides voient immédiatement que nous sommes des étrangers et nous font leurs offres de services ; nous les remballons immédiatement, ce qui ne leur va pas du tout.

Nous arrivons Place verte, laquelle est entourée d'arbres déjà tout en feuilles et par d'immenses bâtiments comprenant la poste et les ministères. En rue, beaucoup de monde, même mouvement que le dimanche à Bruxelles. C'est d'un singulier effet que de voir tous ces Portugais, la plupart avec d'énormes chapeaux mous, le teint jaunâtre, les cheveux et la moustache noirs, les yeux luisants et traîtres. Beaucoup de femmes vendent des poissons ; elles portent sur la tête un énorme panier et toutes marchent pieds nus.

1. Déposée à Naples le 14 mai ; arrivée à Namur le 15.

Je viens de m'acheter une casquette, car à bord un chapeau, c'est très ennuyeux, surtout qu'en mer le vent souffle toujours. Il me semble déjà ressentir le chatouillement des punaises, qui, paraît-il, ne manquent pas à Lisbonne. Les gens de Lisbonne sont en général peu obligeants ; dans les magasins, lorsqu'on fait un achat, ils



Le mal de mer.

ont l'air de vous faire la charité ; c'est le contraire qui devrait avoir lieu. Les ouvriers des Docks portent tous la barbe comme des brigands, ce qui leur donne un air farouche et très défiant. Au café, on ne rencontre personne, et un Parisien établi à Lisbonne nous disait que

les Portugais s'habillent fort bien, font bel effet, mais n'ont pas le sou.

Quelle quantité de tramways on rencontre! tous sont déraillables et traînés par trois mulets. On en voit jusqu'à quatre se suivant à la file, et toutes les minutes on en trouve ; tous sont bondés de monde. Les voitures de place sont à deux chevaux.

On rencontre de beaux soldats de toutes armes. La ville est infestée de mendiants : tout le monde vous tend la main. Les rues montent beaucoup, la ville étant bâtie sur des collines.

Vous ai-je déjà dit l'impression que l'on ressent lorsque, après être resté plusieurs jours en mer, on se retrouve à terre ; ce qui est assez drôle, à certains moments on se trouve mal, et j'ai cru avoir le mal de mer sur terre. De temps en temps, la tête tourne et l'on croit encore ressentir le balancement du bateau.

Nous avons bien dîné à l'hôtel Atlantic, qui est un des premiers hôtels de Lisbonne, pour la modique somme de 600 reis (3 fr.). Quel ennui ce changement de monnaie : à Lisbonne, on compte par reis, tandis qu'à Rotterdam, c'était par gulden et par cents.

Le soir, à 9 h. ½, pour rejoindre le navire, j'ai repris la chaloupe du matin, dont le nom est *Esperanzia* : bon augure, n'est-ce pas? Nous avons bu le soir avec les officiers du bord, car c'est fête lorsqu'on stationne dans un port.

Jeudi, *7 mai*. — J'ai encore bien dormi. Le navire a quitté Lisbonne à 11 h. ½, bien que le départ fût fixé à 10 heures. En quittant le port, nous avons vu en haut de la ville le palais de la reine, qui est un immense bâtiment ; sur la côte, j'ai remarqué une magnifique mosquée d'un genre tout à fait particulier. Les navires en rade arborent leurs pavillons, nous saluent au passage et semblent nous souhaiter bon voyage, car tout le monde sait que le *Bundesrath* se dirige vers l'Afrique.

Je suis content de me retrouver en pleine mer, que l'on atteint à 1 heure après midi.

L'appétit devient de plus en plus excellent : je mange

deux fois plus qu'à la maison : c'est une preuve que l'air de la mer me fait du bien ; je n'ai plus de ces petits clous que j'avais à Namur. Les gens de l'équipage sont tous très gentils et complaisants.

Rien de particulier aujourd'hui, sauf qu'il fait assez chaud, 19° à l'ombre, à 11 heures du matin. On ne rencontre aucun navire. J'ai fait cadeau de mon chapeau à un nègre, qui en a été fort content ; ensuite il l'a essayé et l'a passé à ses camarades qui l'ont également mis sur la tête, spectacle bien désopilant que nous regardions en nous tenant les côtes.

Vendredi, 8 mai. — A 11 heures du matin, on commence à voir les côtes d'Afrique qui se dessinent dans le lointain. A 1 heure, nous entrons dans le détroit de Gibraltar ; on voit plusieurs caps, entre autres le Trafalgar et le Tarifa. Il fait un temps magnifique.

Mon chien *Slip* vient d'avoir le mal de mer.

Docquier et moi ne l'avons pas encore eu. Depuis hier j'ai changé de cabine parce qu'il faisait trop chaud dans celle où je me trouvais, et qu'on y était trop près de la machine, dont le bruit est assourdissant. J'habite donc la cabine N° 3 avec Docquier, lit N° 5. L'après-midi, nous avons tué le temps à lire des journaux français achetés à Lisbonne et parlant des grèves belges. J'espère qu'on exagère encore beaucoup.

Nous nous sommes ensuite amusés à regarder des nègres qui se rasaient mutuellement la tête ; il ne leur restait plus aucun cheveu.

Le vent nous étant favorable, on a hissé toutes les voiles : manœuvres très curieuses. Nous avons donc tout pour nous : le vent et les flots, preuve que l'expédition arrivera à bon port et fera de la besogne. Vous n'avez donc rien à craindre pour moi, je saurai me tirer adroitement de tout. Que la mer est belle, vue le soir et surtout quand elle est phosphorescente !

Le restant de la soirée j'ai joué aux dominos avec des passagers jusqu'à 11 heures. Le matin, j'ai pris un bain froid qui m'a fait énormément de bien.

Latitude, 35°58' N. ; Longitude, 5°57' E. ; Vitesse, 279 sml.

Samedi, 9 mai. — Voilà 8 jours qu'on est sur mer ; le temps commence à paraître plus court ; en Afrique surtout, le temps passera vite, car on travaillera beaucoup. J'ai déjà le pied marin depuis longtemps.

Nous avons mangé, les camarades et moi, du bœuf fumé, qui est excellent, et bu quelques bouteilles de vin. Il fait beau, mais le temps est assez froid, les vagues sont très fortes, et malgré le temps calme, elles passent sur le pont; il est vrai que la Méditerranée est très capricieuse, et l'on redoute surtout les vents d'Afrique. Mais avec un navire comme le nôtre, il n'y a rien à craindre; pour le moment, il marche à toute vapeur et à toutes voiles. C'est très gai de voir couler l'eau dans les corridors, qui sont ainsi changés en petites rivières.

Le chien est tout à fait remis. Je vous prie donc de faire dire à M. B. par Édouard ou Gustave que son Slip est très fidèle et ne me quitte pas un instant ; veuillez le remercier pour moi et lui présenter mes amitiés.

Latitude, 36°37' N. ; Longitude, 0°19' E. ; Vitesse, 297 sml.

Je crois que je dormirai cette nuit, mieux encore que les autres, car on sera bien bercé. Le soir nous avons joué à l'écarté.

Nous ne prenons que de bonne bière allemande.

Dimanche, 10 mai. — J'ai bien déjeuné avec de la soupe au lait. Tous les matins à 8 heures, on a un véritable dîner. Il y a sur le navire plus de cinquante hirondelles, qui sont exténuées de fatigue et de faim ; on les prend à la main, et je viens d'en trouver une qui est morte. Je lui ai coupé les ailes et la queue, que je conserve comme souvenir. Le temps est sombre pour le moment ; il pleut très fort, et le vent est froid. Nous en profitons pour écrire dans notre cabine.

L'après-midi, le soleil s'est montré et les nuages ont disparu. Il fait même magnifique, 19° à l'ombre. Nous voyons des moules à la surface des eaux ; c'est la première fois que ce fait se présente depuis notre départ de Rotterdam.

Latitude, 32°4' N. ; Longitude, 6°2' E. ; Vitesse, 272 sml.



NAPLES. -- La Ville, la Baie, le Vésuve.

Lundi, 11 mai. — Il fait un temps détestable ; le vent est violent, et il pleut par torrents. Pas moyen d'aller sur le pont. Nous serons à Naples probablement demain matin. Nous avons donc gagné un jour et une nuit. C'est un véritable plaisir que de voir le bateau s'enfoncer dans les flots et puis reparaître à la surface des eaux. La mer est plus mauvaise que samedi dernier. En somme, c'est une petite tempête que je suis heureux de contempler. Docquier est couché et Renier a peur, car à 3 heures après midi, nous avons essuyé un sirocco, vent très dangereux venant d'Afrique ; moi, j'étais très tranquille, car le bateau se soutenait admirablement bien. Maintenant la partie dangereuse de la Méditerranée est passée ; on n'en est pas fâché du tout.

Latitude, 39°44' N. ; Longitude, 11°31' E. ; Vitesse, 279 sml.

Nous pourrions arriver à Naples ce jour à 11 heures du soir, mais pour que l'on puisse dormir tranquille et qu'on ne soit pas trop ballotté, le navire marche à petite vapeur. Nous serons à Naples à la pointe du jour. Je n'ai pas encore eu le mal de mer.

Mardi, 12 mai — Je suis à Naples. Nous sommes entrés au port à 6 heures du matin. Depuis 4 heures je suis sur le pont, et pour le moment, nous nous préparons à aller à la recherche de M. Jacques et visiter la ville.

Quand vous m'écrirez, veuillez adresser la lettre à M. Al. Vrithoff, expédition antiesclavagiste belge, par Zanzibar et Bagamoyo (Afrique).

Je vous embrasse tous de tout cœur... Bien des choses des camarades Docquier et Renier à la famille.

J'ai reçu votre lettre qui m'a fait énormément de plaisir. Je vois avec bonheur que vous vous portez tous bien. Soyez tranquille, je mettrai vos conseils en pratique. M. Jacques arrivera probablement tantôt.

Nous devons quitter Naples le soir à 7 heures. Je ne saurais donc plus avoir de vos nouvelles avant Zanzibar, et il sera bon de mettre sur les correspondances que vous m'adresserez la mention : *prière de faire suivre.*

Naples est une jolie ville, bien gaie. Il y a autant de voitures qu'à Londres. Nous avons passé la soirée dans un concert. Nous avons entendu des chansons en français. Quel potin on faisait là-dedans ! On hurlait, on criait. Ensuite, il y avait des contre-manifestations. Du reste, je vous donnerai en détail mon séjour à Naples.

M. Jacques vient d'arriver à 3 h. 4 m., bien content de nous trouver en si bonne santé.

Ve LETTRE [1].

A bord du *Bundesrath*, mardi, 12 mai.

MES CHERS PARENTS,

A Naples. — Je vous ai promis dans ma dernière lettre de vous donner des détails sur la ville de Naples.

Après avoir bien dormi j'étais sur pied à 4 heures pour voir l'entrée au port. Dès cette heure, on côtoie déjà les environs de la ville. Je remarque à quelque distance l'île de Capri à gauche, tandis qu'à droite on voit le Vésuve exhalant continuellement de la fumée.

A 7 heures, on jette les ancres. Aussitôt se produit une invasion de marchands de bibelots et de mendiants. C'est un véritable bazar. Les uns viennent vous offrir des paniers d'osier, des broches, des chaînes, les autres veulent absolument vous vendre des fauteuils, des chaises, des bottines. Tous ces hommes arrivent en canot, car le navire est amarré à 10 minutes du port. Quelques musiciens viennent même faire de la musique et chanter pendant que nous déjeunons. Des religieuses nous demandent l'aumône pour leurs pauvres.

A 10 heures, nous voilà en ville. D'abord, on est un peu dépaysé de voir le grand mouvement des voitures et des charrettes ; mais cela passe vite, et on est bientôt mis à l'aise, parce qu'on ne se gêne pas du tout à l'étranger. Il nous est tout à fait impossible de nous faire comprendre, très peu de monde sachant le français, mais on s'en tire cependant : je parle wallon, et comme certains mots se ressemblent, on me comprend tant soit peu. Nous avons

1. Déposée à Port-Saïd le 17 mai ; arrivée à Namur le 24 (en 7 jours).

dîné près de la gare, à l'hôtel Mavaur, où l'on est très bien. C'est incroyable comme on est importuné par les cochers qui, habitués à tout ce que le monde roule en voiture, vous suivent quelques minutes pour qu'on prenne la leur ; ils vous écraseraient même. J'ai vu sur une voiture le nº 2738 : vous voyez comme il doit en rouler sur le pavé de Naples, ou plutôt sur les pierres, car il n'y a pas de pavés : les rues sont recouvertes de grandes pierres bleues. Il y a donc bien de 3000 à 4000 voitures dans la ville, ce qui lui donne un air toujours animé.

Quelles singulières habitudes ont les Napolitains ! tout le monde mendie : en rue, on vient vous demander votre cigare ou du tabac ; comme de juste, nous envoyons ces gens à la moutarde. Si on se trouve à la porte d'un café, des colporteurs arrivent vous offrir toutes espèces d'articles anglais, tels que canifs, couteaux, puis des peignes, des étoffes, des gilets de flanelle, des mouchoirs de poche, etc. ; si l'on n'achète pas, ces singuliers vendeurs demandent la charité.

Même en dînant (nous nous trouvions près de la porte, où il y avait un grillage), on venait encore nous ennuyer avec des marchandises, mais nous étions vite débarrassés de ces importuns personnages, car je lançais le chien sur eux et aussitôt ils disparaissaient.

A Naples, on trouve beaucoup de roses, entre autres des gloires de Dijon. Dans la rue, des femmes se promènent avec un magnifique bouquet et, manière de demander aussi la charité, viennent vous mettre une rose à la boutonnière. Toutes les maisons sont construites à quatre ou cinq étages et elles sont immenses. On voit généralement du linge séchant aux balcons, ce qui donne à la ville un singulier aspect

Mercredi, 13 mai. — Je me suis levé assez tard et j'ai passé la matinée au bateau, attendant M. Jacques. Même mouvement que la veille. On continue à venir nous offrir des bibelots. Toutes les barques amenant ces marchands appartiennent à une société ; elles sont au nombre de quatre à cinq cents. On paie 2 francs par voyage, aller et retour.

A 2 heures, je suis allé en ville avec Renier pour attendre le capitaine, qui est arrivé à 3 heures 4 minutes. Il venait de Rome, où il avait eu audience avec le Souverain-Pontife.



NAPLES. — Les étrangers assaillis par des offres de service importunes.

Le Saint-Père nous envoie sa bénédiction ; il a béni des chapelets que M. Jacques lui a présentés et qui nous

étaient destinés. Il a promis de nous secourir pécuniairement, s'il vivait encore lors de son jubilé.

M. Jacques, à son départ de Bruxelles, a été aussi reçu par le roi, qui nous a souhaité bon voyage et a promis de suivre avec le plus grand intérêt nos pérégrinations dans l'Afrique centrale.

M. Jacques nous a encore appris que j'étais nommé *sergent* de l'expédition. C'est donc déjà un titre que je possède vis-à-vis de l'État indépendant, et je vous assure que je ne m'en tiendrai pas là. Je me ferai donc confectionner à Zanzibar la tenue officielle en rapport avec mes nouvelles fonctions.

Comme le temps était calme, on a levé l'ancre à 9 h. 20 du soir. J'ai pu contempler les dernières lueurs de la ville, que nous ne quittons pas à regret. En passant, j'ai remarqué que le Vésuve vomissait encore du feu, ce qui est d'un effet saisissant la nuit. Je regrette de n'avoir pas eu le temps d'aller jusqu'au sommet du volcan. Nous sommes restés jusque 11 heures sur le pont, où, malgré une température de 20°, on devait tenir son pardessus.

Jeudi, 14 mai. — On rencontre beaucoup de navires en mer, laquelle est très calme. Il ne se produit aucun balancement de navire. A 1 heure après midi, on entre dans le détroit de Messine. Comme l'espace n'est pas très grand entre les deux côtes, on aperçoit très bien la verdure et les habitations du pays. C'est un magnifique tableau, qu'il est impossible de reproduire, tant il y a de détails changeant à tout instant. A gauche, on voit la pointe de l'Italie formant un cap; elle est surmontée de hautes montagnes s'élevant jusque dans les nuages, mais laissant voir leurs sommets. A droite, est l'île de Sicile, où l'on remarque très bien Messine, bâtie sur la côte; avec des jumelles, j'ai pu compter facilement les barques amarrées à la plage; j'en ai trouvé 102. Je n'ai pu découvrir le volcan de l'Etna.

J'oubliais de dire que dans le détroit de Messine, nous avons rencontré un navire italien avec pavillon, qui faisait le service de croisière; notre navire a fait con-

naître sa nationalité en saluant du pavillon allemand ; le croiseur italien a ensuite répondu au salut, en arborant le sien. C'est très curieux, cet échange de saluts.

A 9 heures du soir, il y avait 18° Rien de particulier ce jour. Nous sommes sept passagers en plus à notre table, et la nourriture est toujours excellente. Je mange comme quatre. C'est singulier cette coutume : au repas de huit heures, on a déjà de la viande avec des pommes de terre, ensuite du fromage, le tout à discrétion.

Latitude, 38°34' N.; Longitude, 15°41' E.; Vitesse, 238 sml.

Vendredi, 15 mai. — On ne voit aujourd'hui que le ciel et la mer. Un seul navire apparaît à l'horizon. Lorsqu'on n'aperçoit aucune côte, et qu'on regarde au loin, on dirait que le bateau ne change pas de place, attendu que l'horizon qui forme cercle autour de nous est toujours le même.

Nous passons notre temps à lire des ouvrages que M. Jacques a emportés avec lui. Je lis en ce moment l'un des ouvrages écrits sur *Stanley-l'Africain* ; ce qui est d'autant plus intéressant que nous allons faire à peu près le même trajet que lui.

Il faisait assez froid le matin, mais cependant le temps s'est réchauffé à la soirée. Il paraît que la mer Rouge est l'endroit où il fait le plus chaud ; là il ne souffle aucune bise. Mais je m'installerai dans un bon fauteuil en osier, et je serai très bien, étendu tout du long.

Latitude, 36°25' N.; Longitude, 20°23' E.; Distance parcourue, 289 sml.

Samedi, 16 mai. — J'ai encore pris ce matin un excellent bain. A 7 heures, on commence à voir l'île de Candie avec ses montagnes, dont le sommet est toujours couvert de neige ; entre autres montagnes on découvre le mont Ida, lieu de naissance de Jupiter. Aujourd'hui la ne fait pas encore très chaud malgré 24° à l'ombre. La mer est toujours très calme. Nous comptons arriver à Port-Saïd demain dans la journée, car le bateau marche très bien. Toujours le ciel et la mer !

Dimanche, 17 mai. — C'est donc aujourd'hui le jour de la Pentecôte. On ne s'en aperçoit pas du tout, et c'est fâcheux de ne pas assister à la messe! C'est surtout cela qui semble singulier et toujours regrettable. Heureusement que le ciel tiendra compte de notre bonne volonté.

J'ai déjà mangé des fraises, des oranges nouvelles, des pommes et des myrtilles, qui sont excellentes. M. Jacques dit que nous resterons à Zanzibar trois semaines au minimum.

Pour l'Afrique, nous possédons chacun une tente de forme carrée et s'ouvrant de chaque côté: nous serons donc bien logés au camp. J'ai reçu votre lettre à Naples; Maria me dit de penser souvent à vous; cette recommandation était inutile : vous pouvez être assurés que je ne vous oublie jamais.

Vous serez sans doute étonnés que je vous envoie ma lettre avec un timbre allemand ; de cette façon, elle partira par le service maritime et vous parviendra plus vite.

M. Jacques dit qu'il regrette de ne pas vous avoir vus lors de son départ ; il vous remercie de vos amitiés et vous présente les siennes.

Je n'ai pas encore eu le fameux mal de mer.

Latitude, 34°9' N.; Longitude, 25°20' E.; Distance. 289 sml.; Température Farenheit, 119°.

Nous arrivons à Port-Saïd à 10 heures soir, et quitterons demain à 5 heures matin. Si vous pouviez m'envoyer un petit calendrier pour 1892, cela me ferait plaisir. Je vous écrirai de Suez. Je vous embrasse tous de tout cœur. Bien des choses aux camarades, et à M. le Vicaire.

ALEXIS.

VIe LETTRE [1].

Port-Saïd, dimanche, 17 mai.

MES CHERS PARENTS,

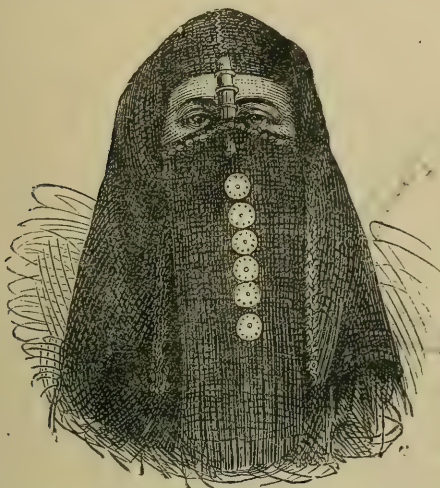
Dans ma précédente lettre je vous ai déjà parlé de la Pentecôte : c'est une grande fête, et cependant aucune

1. Déposée à Aden le 26 mai ; arrivée à Namur le 7 juin.

manifestation religieuse publique. C'est triste. Nous nous dédommageons entre amis.

Quelques passagers ont fait de la musique toute la matinée, et cela a fait un peu de diversion.

On a jeté l'ancre devant Port-Saïd, à 10 heures du soir. A 10 h. ½ nous étions déjà en ville et installés au café de l'Eldorado : splendide café, où des hommes et des dames faisaient de la musique ; c'est un orchestre dans le genre de la troupe de Prague, qui a joué un certain



Femme égyptienne. Coiffure de sortie.

temps à Namur. Nous y avons entendu de jolis morceaux européens.

L'aspect de la ville est très curieux, surtout dans l'obscurité. Toutes les maisons sont basses et recouvertes d'une plate-forme, comme toutes les habitations orientales.

La première chose que nous avons faite en mettant le pied sur le sol africain, a été de prendre de la terre ou plutôt du sable, ce qui n'est pas du tout rare en rue ; on enfonce là-dedans comme dans du beurre. Il n'y a pas

de trottoirs ni de pavés, mais en revanche, il y a beaucoup d'arbres dans les rues, et malgré les réverbères, il faut prendre ses précautions pour ne pas se cogner.

J'ai remarqué qu'à toutes les maisons, il y avait des veilleurs de nuit, des noirs, bien entendu ; ils dorment adossés au mur et enveloppés d'un sac. A chaque instant, on voit rôder autour de soi des ombres qui s'approchent doucement. Ce sont des Arabes qui viennent s'offrir pour nous servir de guides, mais nous avons grand soin de les envoyer promener, car tous ces individus sont des voleurs. Il n'est pas prudent de s'aventurer le soir, surtout seul. Nous sommes rentrés au bateau à 2 h. ½, et jusqu'au départ, nous avons passé le temps à regarder environ 250 nègres occupés à remplir de charbon les cales du navire ; ces portefaix, dont la peau noire s'harmonise bien avec le métier de charbonnier, formaient une véritable fourmilière courant, criant, chantant.

A 10 heures du matin, il y avait 21° ; à 1 heure, 24°.

Lundi, 18 mai. — Le départ de Port-Saïd a eu lieu à 7 heures du matin. Aussitôt, on est entré dans le canal de Suez, qui est un beau travail, mais malheureusement il est trop étroit : je crois qu'on pense à son élargissement. Sa largeur est la même que celle de la Sambre, et sa profondeur moyenne, de 10 à 12 mètres. Le parcours se fait en 18 heures : les bateaux venant d'Europe sont obligés d'arrêter chaque fois qu'ils aperçoivent un autre bateau venant d'Afrique, celui-ci ayant la priorité du passage.

Il commence à faire étouffant : 27° à 11 heures du matin et 29° à 2 heures. J'ai aperçu des tentes arabes et des chameaux contre la rive. Tout le long du canal sont échelonnées de coquettes petites stations pour le service des petits bateaux à vapeur. Nous avons rencontré l'après-midi un navire appartenant à la même société que le *Bundesrath* et portant le nom de *Reichstag* (Diète de l'empire) ; on a donc encore fait les saluts d'usage. Le soir, nous avons traversé les lacs Amers qui figurent sur la carte.

J'ai dormi avec 29° dans la cabine.

Latitude, 28°37' N. ; Longitude, 32°59' E.

Mardi, 19 mai. — Je ne me suis pas du tout aperçu de l'arrêt à Suez à 2 heures du matin, et cela malgré un stationnement de 3 heures. A mon réveil, on se trouvait déjà dans le golfe de Suez, et à la soirée, dans la mer Rouge. C'est un beau sol que celui d'Égypte et d'Arabie. Le sable a une belle teinte blanc-jaune et forme des montagnes de tous genres d'aspects.



Portefaix égyptien.

A midi, j'ai vu le mont Sinaï, formant une masse très sombre. Il fait de plus en plus chaud.

Voici les températures diverses de la journée :

A 10 heures du matin 25° centigrade.
A 2 » après midi 30° »
A 5 » du soir 29° »
A 6½ » » 28° »
A 10½ » » 27° »

Latitude, 28°37'N. ; Longitude, 32°59'E.

Mercredi, 20 mai. — Le temps est resté couvert toute la journée, et il n'y a rien de particulier aujourd'hui, ne voyant encore que le ciel et la mer. Le matin, nous avons passé à proximité d'une source de naphte ; on en sentait l'odeur.

Latitude, 25°3' N. ; Longitude, 36° o'E.

Température : à 9 h. ½ matin, 29° ; à 2 h. soir, 30°.

Jeudi, 21 mai. — Hier, vu la chaleur, j'ai dormi sur le pont jusque 11 h. ½, ensuite, je me suis couché pour me réveiller à 8 heures. Vous voyez que la chaleur ne m'empêche pas de dormir ; et même elle ne m'ôte nullement l'appétit : c'est providentiel, et j'en rends grâces à Dieu.

Dans mes précédentes lettres, je vous ai toujours donné l'heure d'après Bruxelles, mais aujourd'hui j'ai changé et j'avance d'environ 2 heures, à cause de la différence de 30° de longitude ; du reste, tous les jours l'heure est changée. A 6 heures du soir, il commence déjà à faire noir, car nous approchons de l'équateur, où les jours sont égaux aux nuits. Mes vénérés professeurs verront que je fais de la géographie pratique, et je souhaite cette chance à mes anciens condisciples de Malonne.

Température : 4 h. matin, 28° ; midi, 32°30' ; 8 h. soir 31° ½.

Latitude, 20° 54' N. ; Longitude, 38° 18' E. ; Vitesse, 281 sml.

A minuit et demi, nous avons été gratifiés d'un fort orage qui a duré 20 minutes seulement. Je suis allé sur le pont, où tous les autres passagers dormaient et ont été pris par la pluie. J'y suis allé par curiosité, car c'était la première fois que je voyais un orage en mer. Je vous assure que c'est effrayant.

Vendredi, 22 mai. — Toujours sur la Mer Rouge ; on rencontre aujourd'hui quantité de bateaux.

La chaleur est lourde et accablante ; cependant, je me porte toujours bien. Je n'ai pas encore eu le mal de mer. Pour la première fois, je vais dormir la nuit sur le pont, installé dans un bon fauteuil et enveloppé dans



Le Canal de Suez, creusement par les dragues.

une couverture ; car je crains de ne pouvoir reposer dans ma cabine, où il y a 30°, malgré la fenêtre et la porte ouvertes.

Latitude, 16°59' N. ; Longitude, 40°40' E.

Température à 11 h. et à 3 h., 29°.

Samedi, 23 mai. — J'ai très bien dormi jusque six heures. Je n'étais pas seul à dormir en haut ; douze passagers faisaient comme moi, et c'était très curieux de les voir s'installer : l'un était couché à terre, l'autre dans un fauteuil, un troisième dans un hamac. En somme, on cherchait à être le mieux possible.

A 1 heure après midi, on entre dans le détroit de *Bab-el-Mandeb* en longeant l'île Périm. Au moyen de fortes jumelles, on pouvait facilement distinguer quelques habitations formant la localité de Cheik-Saïd, sur la côte d'Arabie. La soirée est magnifique : beau clair de lune, A 7 heures 4 minutes commence l'éclipse totale de lune, qui est bien visible pour nous.

Nous arriverons à Aden à 10 ou à 11 heures du soir ; demain j'irai voir la ville, et je crois que le départ aura lieu dimanche à minuit. A Aden, nous devons acheter du café et d'autres objets qui nous seront nécessaires en Afrique.

Température, 9 h. ½ matin, 30° ; 1 heure soir, 31°.

Latitude, 12°56' N. ; Longitude, 43°16' E. ; Vitesse, 291 sml.

M. Jacques et mes camarades vous présentent leurs respects, et M. Jacques me dit de vous répéter encore qu'il regrette beaucoup de ne pas vous avoir vus avant son départ ; il a dû partir sans avoir vu des membres de sa famille et retourner chez lui par suite de la maladie de sa grand'mère.

Le capitaine nous achètera à Zanzibar des ânes pour que nous fassions la route plus facilement jusque Mpala. Je crois que nous descendrons à Dar-es-Salam et que nous irons conduire les bagages à Bagamoyo ; ensuite, nous irons voir Zanzibar.

M. Jacques n'est pas certain de me laisser avec M. Joubert ; il m'a dit qu'il agirait selon les circonstances

et qu'en tous cas, je ne serais pas le plus mal casé des quatre. Après les 3 ans, *nous reviendrons par Boma, en traversant toute l'Afrique !*

Je ne connais rien de nouveau, j'espère que tout le monde est en bonne santé et que tout marche bien. Moi, je suis toujours content de ma destinée, et la vie en Afrique me sourit beaucoup.

Je termine, chers Parents, en vous embrassant de tout cœur, sans oublier toute la famille et les camarades.

ALEXIS.

VIIe LETTRE [1].

Juin 1891.

MES CHERS PARENTS,

AVANT de continuer ma lettre du 24 mai, je vous ferai remarquer que je donne les heures des pays où je passe.

A Aden. — Le dimanche matin, nous avons pris une barque pour aller visiter Aden. Ce jour, dès 6 heures du matin, une dizaine de jeunes nègres, des Indiens de 7 à 10 ans, plongent à la mer pour une pièce blanche et passent deux ou trois fois sous le bateau ; tous sont de très bons nageurs. Près du port, il y a des magasins et des hôtels où l'on trouve tout le confortable possible. C'est dans un de ces hôtels que j'ai dîné. La ville d'Aden se trouve à 6 kilomètres du port Nous nous y sommes rendus l'après midi, mais avec deux voitures pour quatre.

C'est la première fois que nous avons pris le costume des pays tropicaux et étrenné le casque. La ville d'Aden est au fond d'une gorge ; elle possède d'immenses réservoirs (que nous avons vus), pouvant contenir 150. 000 gallons d'eau. Tous les habitants sont noirs, et la plupart sont d'origine indienne ou arabe. Toutes les femmes musulmanes sont voilées. Il fait fort sale, car il y a énormément de poussière. Pendant le dîner, un grand éventail donnant sur le milieu de la table, provoque un

1. Déposée à Bagamoyo le 25 juin ; arrivée à Namur, le 21 juillet.

courant d'air, ce qui est excellent pour une température de 34° à l'ombre. Nous avons acheté du café et puis nous sommes rentrés au bateau à 4 heures.

A 7 heures du soir, le *Bundesrath* a levé l'ancre pour Tanga.

Je joins à ma lettre une carte d'Afrique qui vous renseignera sur le tableau affiché au mât du navire, et sur la route que nous avons suivie.

Lundi, 25 mai. — C'est donc aujourd'hui qu'ont eu lieu les noces de François. A cette occasion, j'ai payé une bouteille aux camarades, et tous nous avons bu au bonheur des jeunes mariés. Du reste, je lui ai écrit et j'espère bien qu'il aura reçu ma lettre.

L'horloge avance maintenant de 3 h. ½. On ne rencontre aucun bateau, et il n'y a rien de particulier aujourd'hui. Je serai bien content de me trouver à Bagamoyo, où l'on aura à s'occuper.

A 2 heures après midi, 36° à l'ombre et en pleine mer, mais cette chaleur ne m'incommode nullement.

On s'habille en conséquence, et j'ai même remisé mon gilet de drap au fond de ma malle. Je porte toujours la flanelle, et je ne l'abandonnerai pas.

La soirée a été étouffante, mais vers 4 heures du matin, le temps s'est beaucoup rafraîchi.

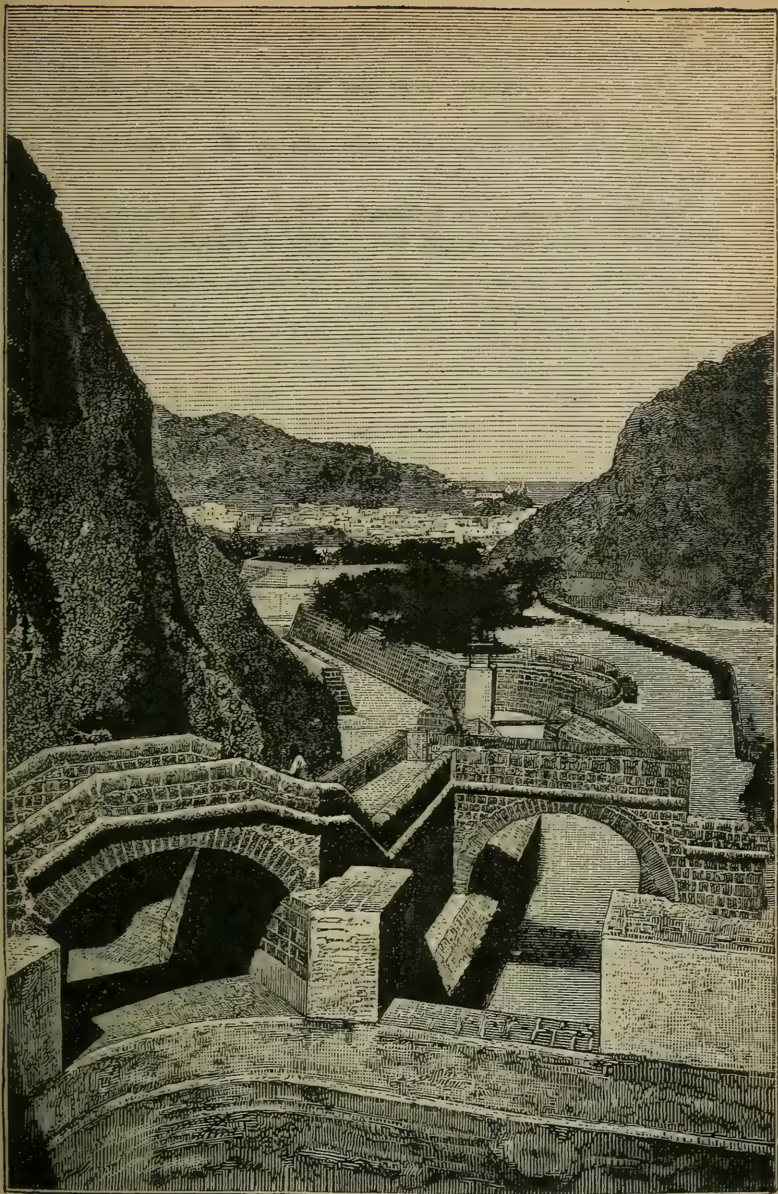
Latitude, 12°38' N. ; Longitude, 48°17' E. ; Distance, 185 sml.

Mardi, 26 mai. — Aperçu le *cap Guardafui* à 5 heures du matin, mais dans le lointain, car le bateau ne peut trop s'approcher des côtes semées de récifs.

Je crois que nous aurons l'hospitalité à Bagamoyo chez les missionnaires, où nous ne serons pas trop mal, ou plutôt, où nous serons très bien.

Il paraît que la route de Bagamoyo à Tabora est excellente et semée de villages sur tout le parcours. Du reste, la société antiesclavagiste a obtenu du gouvernement allemand le libre passage pour notre caravane, avec armes et bagages, sur tout le territoire allemand.

Latitude, 11°2' N. ; Longitude, 51°41' E. ; Distance, 249 sml.



ADEN. — La ville et les grands réservoirs.

Mercredi, 27 mai. — Il fait froid aujourd'hui. On met son pardessus.

Latitude, 8°7' N. ; Longitude, 51°41' E. ; Distance, 249 sml.

Jeudi, 28 mai. — Latitude, 5°34' N. ; Longitude, 50°26' E. ; Distance, 168 sml. — en 1 heure 7 sml.

Vendredi, 29 mai. — Latitude, 2°39' N. ; Longitude, 48°23' E. , Distance, 214 sml.

Soit depuis 4 jours, une marche de 3 degrés, ou environ 350 kilomètres, par jour du nord au sud.

On approche à grands pas de l'équateur, n'est-ce pas ? Et cependant, il ne fait pas très chaud : 24 ou 25°. — Pendant ces derniers jours, par suite du courant, le tangage et le roulis ont été très forts. Aussi presque les trois quarts des passagers sont malades, et peu viennent à table pour le repas. MM. Renier et Docquier ont été indisposés. Comme toujours, j'ai échappé au mal de mer, et je mange encore plus qu'en temps ordinaire. C'est exceptionnel !

Samedi, 30 mai. — Latitude, 0°9' N.; Longitude, 46°21' E.; Distance, 194 sml.

A trois heures moins dix minutes, on passe sous l'équateur.

A ce moment, on tire le canon et gare au *Baptême de la ligne!* Heureusement qu'on a cette diversion, car les jours derniers ont été peu gais.

Donc, à cette occasion, voici comment on procède. Les matelots montent un grand bassin sur le pont et on le remplit d'eau. Les personnes, sauf les dames, qui n'ont pas encore passé sous l'équateur, sont plongées deux ou trois fois dans l'eau et de la sorte prennent un bain forcé; mais auparavant on vous enduit la figure de bouillie et on vous rase au moyen d'un grand rasoir en bois. Plus de quarante personnes y ont passé ; et cela a lieu en public à la grande hilarité des spectateurs, et même des victimes qui s'y prêtent avec plus ou moins de bonne grâce. Telle est la coutume sur les bateaux allemands. Sur les bateaux de nations différentes, on procède autrement, me dit-on.

Les passagers ont ensuite payé à boire aux marins, qui ont donné un concert toute la soirée.

Je vous envoie mon certificat de passage sous l'équateur. Vous voyez que cela se fait en règle, n'est-ce pas ?

Dimanche, 31 mai. — Je n'ai aujourd'hui que la latitude à donner. C'est peu de chose, mais enfin puisque je l'ai toujours donnée, je vais continuer. Remarquez que nous voilà dans l'hémisphère austral et que nous avançons en moyenne de 2 degrés par jour, soit plus de 240 kilomètres.

Latitude, 2°31' S.; Longitude, 43°3' E.; Distance, 238 sml.

Lundi, 1er juin. — Latitude, 3°50' S.; Longitude, 43°4' E.; Distance, 207 sml.

Demain, nous arriverons à Tanga, relâche allemande sur la côte africaine. Nous longeons le continent.

Mardi, 2 juin. — Enfin, j'ai pu faire le premier pas sur la terre africaine ! Je suis arrivé à midi à Tanga qui se trouve dans une petite crique.

J'ai visité Tanga de quatre heures du soir jusque huit heures. Quel beau pays ! La végétation est ravissante ; tout est d'un beau vert. C'est bien autre chose qu'en Europe ! La plupart des maisons sont des huttes, mais il existe çà et là de grandes maisons en pierres blanches, construites par les Allemands. Il y a même un fort occupé par de nombreux soldats bien exercés et fort dévoués. Bien entendu, ce sont des soldats nègres. Ce n'est donc pas aussi sauvage qu'on voulait le dire. Tout le monde vous salue en disant : « Yambo sana ! » ce qui veut dire : « Bon bonjour. » Naturellement on leur répond en disant : « Yambo ! »

Ce qui est curieux à Tanga, et dans la plupart des villages nègres, c'est que si l'un des membres d'une famille vient à mourir, les parents ensevelissent le défunt derrière leur habitation ; ce qui est très sain, n'est-ce pas ? Je suis parvenu à visiter une maison habitée par un Européen. Ces maisons, sans greniers ni caves, ont quatre ou cinq places au rez-de-chaussée et sont surmontées d'une plate-forme.

A Tanga, comme dans toute l'Afrique, ce sont les palmiers qui dominent, ce qui donne au pays un aspect très pittoresque.

Mercredi, 3 juin. — Le bateau a quitté Tanga à 5 ½ heures du matin. Comme je m'étais couché tard la veille, je ne me suis levé qu'à dix heures. A mon réveil, on côtoyait déjà l'île de Zanzibar; puis on continue à marcher vers *Dar-es-Salam*. En passant à Zanzibar, on distingue les drapeaux des consulats. Nous venons de saluer le drapeau belge, ce qui nous a fait grand plaisir. On aperçoit le palais du sultan.

On arrive à Dar-es-Salam à 5 heures; une heure après, il fait déjà obscur, tant la nuit tombe vite.

Jeudi, 4 juin. — Je me suis rendu à terre le matin, ainsi que l'après-midi. Le matin, je suis resté dans les environs du port et j'ai visité le village, indigène toujours, formé de huttes et de maisons. L'après-midi, j'ai parcouru la campagne, qui est comme une forêt de palmiers. J'ai pris quelques papillons que je conserve soigneusement pour vous les envoyer plus tard. Le chien aime à courir dans les herbes et se porte on ne peut mieux.

Vendredi, 5 juin. — Aujourd'hui, j'ai encore visité le village indigène, mais la plupart des habitations occupées par les Indiens, qui sont les juifs du pays, sont construites en pierres, et ces gens vendent tous la même chose. On peut y trouver à peu près de tout. L'étalage se fait devant la porte et à terre.

Demain, 6 juin, nous serons à Zanzibar, chef-lieu des possessions anglaises de ces parages ; c'est la vraie capitale de l'Afrique orientale. C'est là que nous recruterons nos porteurs, et formerons notre caravane pour l'intérieur.



CHAPITRE TROISIÈME.

De Zanzibar à Mpuapua.

A Zanzibar. — Les noirs portefaix. — La ville n'est pas propre. — Gaieté et bon appétit. La sueur a du bon. — Bagamoyo, mieux bâtie. — Un poulet pour 40 centimes. — Un groom et un âne pour chacun.—Tippo-Tip et son ivoire.—Les capitaines Stairs et Bodson.—A la messe, puis à la chasse.— 100 askaris et 400 pagazis. — Départ pour l'intérieur. — Les ânes farceurs. — Le camp de Msoua. — Pays beau comme la Suisse.— Condoa.— Chez les Pères du Saint-Esprit. —Je suis le médecin de la caravane.

VIIe LETTRE. (Suite.)

A Zanzibar.

Samedi, 6 juin. — J'ai quitté Dar-es-Salam à 7 ½ heures du matin, pour me rendre à Zanzibar. Nous devions prendre le navire *Peters*, à Dar-es-Salam, pour nous rendre directement à Bagamoyo, car ce port allemand n'est pas accessible aux grands navires ; mais, comme nos bagages, à destination de Bagamoyo, se trouvaient au-dessous de ceux à destination de Zanzibar, il fallait attendre que ceux-ci fussent débarqués pour recevoir les nôtres. C'était donc pour nous une occasion de visiter Zanzibar, où nous jetons l'ancre à midi. Le soir, j'ai pu entendre, du bateau, la musique du sultan, qui joue très bien et de jolis morceaux. Tous les soirs, du reste, il y a concert, ce qui nous fait grand plaisir à tous.

Dimanche, 7 juin. — Nous avons été à terre le matin, avec le capitaine Jacques, qui, la veille, avait demandé au consul belge quand il pourrait nous recevoir. Celui-ci, ayant manifesté le désir de nous voir, c'est dans ce but que nous sommes allés en ville. A une heure, nous entrons chez M. Henry (c'est le nom du consul), lequel nous a entretenus pendant une heure et nous a offert de la bière et des cigares.

M. Henry nous a donné beaucoup de renseignements nécessaires pour notre expédition et nous a souhaité bons succès; ensuite, il nous a demandé dans quel état nous avions laissé la Belgique en la quittant au mois de mai. Nous ne savions que lui dire, n'étant pas mieux renseignés que lui, sauf qu'on pouvait lui donner quelques nouvelles des grèves d'ouvriers.

A 2 heures le consul a été nous présenter à la mission du Saint-Esprit et chez les missionnaires Algériens, qu'on appelle aussi les Pères blancs.

Zanzibar n'est pas une jolie ville. Dans l'intérieur, les rues sont étroites et sales, et les maisons ont l'air délabré. Le consul même est fort mal installé. Il habite cependant un ancien palais du sultan. Je vous envoie plusieurs photographies de Zanzibar, qui font paraître la ville magnifique, tandis que ce n'est qu'un véritable trou. Ce qui la fait paraître, c'est son aspect pittoresque. Il n'existe à Zanzibar qu'une seule promenade qui est magnifique; c'est une espèce de boulevard. Vous en avez la photographie.

Lundi, 8 juin. — Aujourd'hui, je suis resté au bateau pour arranger mes malles, car nous devons prendre le petit bateau *Peters* après midi.

Mardi, 9 juin. — Le *Peters* n'est arrivé qu'aujourd'hui à midi. Il devait partir pour Bagamoyo vers 4 heures. Mais voilà qu'à deux heures moins le quart, on nous dit que le *Peters* part à deux heures. Le capitaine Jacques est à Zanzibar depuis deux jours. Comment faire? Cependant il faut qu'il parte avec nous. Nous lui envoyons un mot chez le consul, et pendant ce temps nous faisons embarquer nos malles dans un canot pour les conduire sur le *Peters*. Cela nous avait demandé un quart d'heure, et lorsque nous abordons, le navire était déjà en marche. Dans le lointain, nous apercevons le capitaine Jacques arrivant sur un canot. Nous demandons au capitaine du navire de stopper pour attendre M. Jacques qui, enfin, monte sur le bateau : il était indigné des procédés des Allemands, qui ne doivent donner le signal du départ,

qu'après avoir averti les passagers au moins quatre heures à l'avance.

Il est 2 ½ heures lorsque nous quittons Zanzibar, et à 5 ½ heures, nous arrivons à Bagamoyo. Pas moyen d'aller à terre aujourd'hui. Belle avance de nous faire tant presser. Nous passerons donc encore une dernière nuit en mer.

Mercredi, 10 juin. — Nous avons quitté le navire à deux heures, après que tous nos bagages ont été débarqués. Nous sommes allés ensuite à la mission du Saint-Esprit, où nous avons été très bien reçus et où nous avons logé.

Jeudi, 11 juin. — J'ai passé la journée aujourd'hui à faire déposer tous les bagages à la douane et à les faire transporter dans une grande remise. Ce sont les nègres qui font cette besogne, et il faut les faire marcher à la baguette. Ces malheureux, pour transporter des caisses de 30 kg. sur un parcours de 25 minutes, ne reçoivent que 4 pesas, c'est-à-dire 12 centimes. Est-ce croyable ? C'est autrement meilleur marché qu'en Europe, n'est-ce pas ? Il est vrai que ces portefaix sont très nombreux ; on en trouve autant qu'on en désire.

Nous avons encore logé à la mission, qui possède un immense jardin, où nous pouvons nous promener agréablement. Nous sommes fatigués de manger des oranges, tant elles sont communes ici.

Vendredi, 12 juin, et jours suivants. — Ayant avec nous 100 fusils, il a fallu les déballer, les remonter et les faire nettoyer par des soldats à notre service. Comme nous ne partirons qu'au commencement de juillet, nous serons installés sur la grande place de Bagamoyo, ville qui compte 30,000 habitants. Nous louons le premier étage d'une maison appartenant à Sewa-Adji, lequel doit nous fournir les soldats et les porteurs de notre caravane. Nous sommes très bien logés : nous avons une grande chambre à coucher pour trois, nous y avons placé chacun notre lit de campagne, qui est excellent, et une moustiquaire pour nous préserver des moustiques, sorte de cousins dont la piqûre est douloureuse.

Je suis allé à la chasse et j'ai été assez adroit pour tuer cinq tourterelles.

Le capitaine Jacques est content de mon bon appétit et de ma bonne humeur. Nous avons la vie facile. Nous avons à notre service chacun un petit domestique ou *groom*, nègre de 16 à 18 ans, très fort et dévoué, qui nous accompagne quand nous sortons, qui nous sert à table,qui remet notre lit et arrange la chambre à coucher, qui bourre notre pipe et allume l'allumette. Enfin, nous sommes comme des princes. Les noirs se font un honneur de servir les blancs.

Nous avons deux cuisiniers et un bon interprète, car la langue que l'on parle est le *kiswahili*. Cette langue n'est pas la même que dans l'État indépendant du Congo, mais, en causant, on apprend facilement les langues indigènes. Nous parlons avec nos *grooms*, qui nous suivront jusqu'au Tanganika. A l'occasion, ils porteront notre fusil et nos cartouches, ce qui nous débarrassera d'un grand poids, surtout par les chaleurs tropicales. Les étapes ne seront ni trop exagérées ni trop fatigantes. La première sera de 2 h. ½, la seconde de 4 heures, la troisième de 5 h. ½, et ainsi de suite. Il en est peu qui atteindront 8 ou 10 lieues. Du reste, nous aurons un âne avec nous, et lorsque nous serons fatigués, nous grimperons dessus.

Le trajet comprend trois parties :

De Bagamoyo à Tabora.
De Tabora à Karéma.
De Karéma à Mpala.

Je vous ferai connaître plus tard les localités par où nous serons passés, car pour le moment je les ignore moi-même.

Lorsque vous recevrez cette lettre, je serai déjà en route, attendu que nous quitterons probablement Bagamoyo le 2 juillet. La malle qui vous portera ma lettre part le 25 juin. Depuis Aden, je n'ai plus eu l'occasion d'écrire, par suite du manque de notes et de timbres. J'écrirai encore en quittant Bagamoyo. J'oubliais de dire que *je n'ai pas eu du tout le mal de mer*, ni de fièvre, ni aucune indisposition, ce qui est de bon augure. Il est

Route de Suez à Aden et Zanzibar.

vrai que je mange bien. Nous avons une cuisine tout européenne, et, comme boisson, du vin mélangé d'eau.

Nous avons même mangé de la salade que nous avons eue à la mission. Il n'y a que là qu'on en trouve encore; elle y est très rare, car elle ne pousse que pendant six mois. Pour le moment, c'est l'hiver, ce qui ne nous empêche pas de transpirer, chose excellente, du reste, pour éviter la fièvre. L'hiver à Bagamoyo vaut un fort été belge. C'est un véritable plaisir d'avoir chaud toute la journée et surtout toute l'année. Les nuits ne sont pas aussi froides qu'on veut bien le dire. Le soir, il fait bon. Néanmoins, on prend beaucoup de précautions.

Le capitaine Jacques nous a quittés deux fois pour plusieurs jours. Il a dû se rendre à Dar-es-Salam, chez le gouverneur, ensuite à Zanzibar. Une dépêche de l'empereur d'Allemagne est arrivée donnant l'ordre aux autorités de Bagamoyo de nous faire donner, le plus tôt possible, autant de porteurs et de soldats que nous le désirons, et de rendre tous les services possibles à l'expédition antiesclavagiste belge. Les Allemands bisquent, car ils préparaient en ce moment plusieurs expéditions, et voilà que nous passons avant eux ! Une de ces expéditions, qui doit compter 6000 porteurs, se disposait à nous devancer, mais ne pourra quitter avant le mois de décembre.

Bagamoyo. — Bagamoyo est une ville plus jolie que Zanzibar, et presque aussi grande. Elle renferme deux quartiers : le quartier indien et le quartier indigène ou nègre. La végétation y est magnifique ; les poulets, comme dans toute l'Afrique, sont abondants. Ils valent à peu près 40 centimes ou 13 pesas, comme l'on compte ici. Le pesa vaut 3 centimes ; la roupie, 64 pesas ou plutôt de 60 à 64, car le cours varie. Ordinairement la roupie vaut 1 fr. 80.

De notre quartier, nous avons vue sur la mer et sur tous les points de la ville. En ce moment, nous sommes donc en villégiature. Pour la route, nous avons chacun un filtre, et l'on ne fera halte que dans les endroits où l'eau est abondante. Pour la faim, on a des vivres en con-

séquence, et, du reste, la chasse suppléera à nos provisions......

Ici, pour quelques jours, se terminera mon journal, car cette vie d'attente du départ est monotone et n'apporte rien de nouveau.

Je vous embrasse tous de tout cœur, et vous souhaite à tous une aussi bonne santé que la mienne. Dieu soit béni!

ALEXIS.

VIII[e] LETTRE [1].

MES CHERS PARENTS,

JE vais continuer le journal que j'ai commencé et raconter l'emploi du temps journellement, sans grands détails, car les occupations consistent invariablement à déballer et à remballer. Je dirai seulement ce qu'il peut y avoir de saillant chaque jour, jusqu'à notre départ.

Vendredi, 26 juin. — Visite du marquis de Bonchamps, membre de l'expédition Stairs au Katanga. Ces trois derniers jours, j'ai ressenti un peu de fièvre.

Samedi, 27 juin. — Rien de particulier, je suis resté à la maison.

Dimanche, 28 juin. — Visite de trois membres de l'expédition Stairs [2] : un français, le marquis de Bonchamps, un anglais, le docteur Moloney, et le capitaine belge Bodson, qui déjà s'est trouvé au Congo avec le capitaine Jacques. Ces messieurs dînent avec nous. On ne s'aperçoit pas assez du dimanche, et bien souvent on ignore à quelle date on se trouve.

Lundi, 29 juin. — Je suis tout à fait remis de la fièvre, et l'appétit est revenu de plus belle. Il ne fait pas

1. Déposée à Mpouapoua, le 8 août; arrivée à Namur, le 19 septembre.
2. Le capitaine anglais Stairs fut l'un des plus courageux compagnons de Stanley dans son voyage à la recherche d'Emin Pacha; il a fait l'ascension du Ruwenzori jusqu'à 3500 m. d'altitude. La société commerciale belge du Katanga le mit à la tête d'une expédition qui, partie de Zanzibar, arriva promptement chez le roi Msiri, aux sources du Congo. Là, le capitaine Bodson fut tué, et plus tard Stairs mourut à son retour sur le bas Zambèze.

trop chaud. Depuis plusieurs jours, on prépare sérieusement les charges pour notre caravane, qui se mettra en route au commencement du mois prochain, donc dans quelques jours.

Mardi, 30 juin. — Le capitaine a acheté aujourd'hui un âne pour chacun de nous, mais je crois que je ne m'en servirai pas souvent, sauf pour le passage d'un marais ou d'une petite rivière.

Mercredi, 1er juillet. — J'ai reçu aujourd'hui plusieurs lettres des camarades, qui m'ont fait grand plaisir. Je les ai relues plusieurs fois, en me remémorant les hauts faits de notre jeunesse....

Jeudi, 2 juillet. — Je vous ai déjà parlé de la ville de Bagamoyo. Je vais aujourd'hui achever de la décrire. Je crois avoir dit que c'est une ville de 20 à 30,000 âmes, comprenant indiens, arabes et indigènes. La ville possède deux marchés : marché à la viande et aux fruits, et marché aux poissons. Tous deux sont tenus par les indigènes. On y trouve de la viande convenable à un robo ou 90 c. les 3 ou 4 kg., des œufs à 4 pesas ou 12 c. la douzaine, des poulets à 30 ou 40 centimes.

Les arabes circulent en ville avec de beaux sabres et de magnifiques poignards ciselés. Ils ont tous la démarche fière, il semble que la ville de Bagamoyo leur appartienne ; mais au Tanganika, nous leur dirons un mot. Il paraît que là, ils sont flatteurs et se font petits. Le matin, le clairon du fort allemand sonne le réveil, et le soir, la retraite, c'est-à-dire que la ville est menée militairement par les Allemands. A partir de neuf heures du soir, plus personne dans les rues, sauf les étrangers, et ceux qui sont pris, sont passibles d'une amende ou de coups de bâtons. Les habitants doivent éclairer toute la nuit leur habitation.

Il y a toujours quantité de prisonniers au poste de police, qui se trouve au rez-de-chaussée de la maison que nous occupons ; ils sont tous enchaînés deux à deux, au moyen d'anneaux en fer leur passant au cou, et toute la journée, ils travaillent la terre et transportent les pierres



BAGAMOYO. — Habitation des missionnaires du Saint-Esprit.

Vendredi, 3 juillet. — Continué les préparatifs de départ. Je serai content d'être en route pour le Tanganika. Tous les jours, on reçoit une forte pluie d'orage vers deux ou trois heures : c'est la fin de la *massica* ou période des pluies, qui dure pendant les mois de mars, avril et mai ; elle est donc en retard cette année.

Le soir, nous avons reçu les adieux des membres de l'expédition du Katanga. Mais malgré le retard de notre départ, nous les retrouverons à Mpouapoua.

Samedi, 4 juillet. — Le capitaine Jacques est encore parti ce matin pour Zanzibar, pour acheter différentes choses. Il nous rapportera un havresac pour la route, afin d'y mettre tous les objets qui doivent toujours être sous la main, et qui sera porté par un de nos *boys*.

Tippo-Tip est arrivé à une heure après-midi avec une nombreuse caravane. Il apporte beaucoup de défenses d'éléphants, dont la valeur devrait rentrer dans les caisses de l'État Indépendant du Congo ; car Tippo-Tip, vali ou gouverneur des Stanley-Falls, est un de ses agents. J'ai remarqué deux tigres dans la caravane.

Dimanche, 5 juillet. — Je suis allé à la messe à la mission avec le camarade Renier. A la bonne heure ; cela nous rappelle la patrie absente et nos habitudes chrétiennes. A quoi serviraient nos efforts d'anti-esclavagistes, si nous oubliions de mériter le secours du Ciel en rendant à Dieu nos devoirs de bons catholiques !

Après la messe, nous avons déjeuné avec les Pères Blancs. Ensuite, je suis allé avec Renier essayer mon fusil Winchester, pouvant contenir 9 cartouches. Il marche très bien et donne très juste : à 200 mètres, j'ai tiré 15 cartouches, et chaque balle atteignait toujours son but, qui était le pied d'un arbre ; je suis donc sûr de toucher un homme chaque fois que l'occasion s'en présentera avec une seule cartouche.

L'après-midi, je suis allé à la chasse avec Renier ; j'ai tiré quelques tourterelles. Nous avions pris nos ânes pour les essayer, et en mettant le mien au galop, comme la selle n'était pas bien serrée, j'ai roulé deux fois dans les herbes, mais sans me faire aucun mal.

Lundi, 6 juillet. — Rien de particulier. Température toujours bonne : 25° à la maison ; c'est donc supportable, mais on transpire beaucoup, ce qui est un préservatif contre la fièvre.

Mardi, 7 juillet. — La journée se passe comme les autres. J'ai remarqué qu'à la police, on donnait une prime de 3 pesas ou 9 centimes à ceux qui amenaient un voleur. Le capitaine est rentré le soir à 10 heures, nous rapportant à chacun un havresac et une grande gourde.

Mercredi, 8 juillet. — On est sur le point de partir. Le départ aura lieu le 10 juillet, je crois ; tant mieux, car il me tarde d'être en route. L'après-midi, nous avons reçu la visite de Tippo-Tip et de deux personnages de sa suite, dont son lieutenant, nommé Bab-Mahommed, qui est un arabe de la pire espèce

Ce jour, j'ai reçu votre lettre qui m'a comblé de joie. A plus tard la réponse.

Jeudi, 9 juillet. — Le départ est fixé à demain. Tous les Askaris ou soldats sont choisis, et tous les porteurs ont reçu leurs charges. Ceux-ci sont au nombre de 140, mais comme ils emmènent leurs familles avec eux, la caravane compte plus de 1400 membres.

Vendredi, 10 juillet. — La *caravane* est campée en dehors de la ville à l'endroit appelé Tchem-Tchem. Nos tentes sont dressées. Très curieux l'aspect du camp : un vrai bivouac. Les porteurs et les Askaris ont vite fait de se construire un abri avec des branchages de palmier ou du foin, ou une simple toile nommée *méricani.* Nous logeons encore ce soir à Bagamoyo, mais demain ce sera sous la tente.

Je suis toujours content et j'attends avec impatience le moment du départ.

Samedi, 11 juillet. — La matinée s'est passée aux derniers préparatifs du départ. Le déjeuner à midi a été très curieux : plus de table ni de chaises, les nôtres étant déjà au camp. On mangeait assis sur des caisses. C'était comme un déménagement. L'après-midi, je suis allé au

camp faire préparer mon lit et arranger le moustiquaire. Le soir, nous y avons dîné pour la première fois, ensuite on a fait de la musique toute la soirée.

Dimanche, 12 juillet. — J'ai passé toute la journée au camp. On est déjà habitué à cette vie de campagne ; inutile de *redire que tout cela me va.*

Le paysage du Tchem-Tchem est magnifique et tout à fait local. On se trouve dans un grand bois de palmiers, et je vous assure que c'est joli. Le soir, grand dîner à l'occasion du départ fixé à demain.

Bagamoyo, lundi, 13 juillet [1]. **Départ pour l'intérieur.** — Le réveil sonne à quatre heures et demie. A cinq heures je suis sur pied, prêt à partir. Après avoir fait ma prière et pris une tasse de café, on se met en marche ; il est sept heures et demie.

En route donc pour le continent mystérieux !

Le pays, jusqu'au fleuve Kingani, est fort marécageux. On traverse six ou sept marais, ou plutôt des bourbiers. A neuf heures cinq minutes, on arrive en face de la rivière, que nous traversons au moyen d'un bac assez petit.

Nous campons à *Mtoni*, situé à une demi-heure du fleuve. En arrivant au camp, les tentes sont déjà dressées ; car un adjoint, M. Renier, faisant partie de la tête de la caravane, s'occupe de tous ces détails. En caravane, on marche tous l'un après l'autre et assez lentement.

J'oubliais de dire que, dans les marais, j'ai voulu monter l'âne, et cela allait très bien à quelques endroits où la boue est insignifiante ; mais arrivé sur un point où elle était plus profonde, la bête n'a plus su avancer au milieu du marais, ayant de la boue jusqu'au ventre. Par suite de l'arrêt subit de ma monture, je me vois

---

1. Le voyageur donne ici le tableau des 64 étapes à parcourir, savoir : 21 de Bagamoyo à Mpouapoua, 23 de Mpouapoua à Tabora et 15 de Tabora à Karéma. Toutefois de Tabora on obliquera au S.-O. vers Karéma, sur le grand lac. C'est donc 64 étapes variables de 3 heures à 7 heures de marche, selon les éloignements des sources qu'il faudra atteindre. Mais comme on doit compter sur l'imprévu et les fatigues qui forcent souvent à faire un séjour plus ou moins prolongé dans certaines stations, c'est deux à trois mois qu'il faut pour gagner le Tanganika.

projeté à droite dans la mare, mais heureusement je me jette dans les herbes, à gauche, là où il n'y avait qu'un demi-mètre de boue. J'étais arrangé de la belle façon, comme vous devez le concevoir. Riez si vous voulez.

Renier a eu une autre farce, dans ce marais ; il est tout à fait tombé dans la boue et en a eu jusque la ceinture. — Quant à mon âne, les soldats ont dû le porter hors de là, et je vous assure qu'il était propre : la tête jusqu'au cou avait aussi trempé dans la boue.

Le poste allemand, pour le passage du fleuve, est commandé par M. Bhandorff, qui a l'air malheureux. Il a déjeuné chez nous à Mtoni, et il semblait que depuis longtemps il n'avait assisté à pareille fête.

Pendant l'absence de M. Bhandorff, le passeur a frappé nos *pagazis* ou porteurs, qui, effrayés, ont fait chavirer la barque, et voilà toutes les charges à l'eau, au nombre d'une dizaine. On a pu en repêcher une partie, mais nous perdons à cet accident deux ou trois charges et deux fusils. On demande des secours à Bagamoyo, lesquels n'arriveront probablement que demain ; force nous sera donc de rester à Mtoni.

Mardi, 14 juillet. — Nous rencontrons les excellents Pères du Saint-Esprit qui, de Zanzibar, vont, sous la conduite de Monseigneur de Courmont, faire une tournée près des missions de l'intérieur ; ils n'ont que 14 porteurs. Nous déjeunons avec eux, et leur conversation pieuse et gaie nous fait passer quelques heures bien agréables. J'étais heureux de me retrouver avec ces courageux prêtres ; eux, bien plus que nous encore, exposent leur vie et leur santé pour une cause glorieuse, la conversion des pauvres nègres à la religion, qui seule peut donner le bonheur en ce monde et en l'autre.

Mercredi, 15 juillet. — Le départ était fixé pour cinq heures, mais on ne part qu'à six. Le capitaine va chercher le restant des porteurs. Nous voilà de nouveau en route, et vers neuf heures nous arrivons à M' Bikiro. Une demi-heure après, le capitaine arrive au camp avec les retardataires. Renier a fait l'avant-garde. Docquier et

moi, l'arrière-garde. L'après-midi je suis allé à la chasse, ce qui m'a bien diverti.

Température : 5 h. ½ matin, 15° ½ ; — 2 h. après-midi, 31° ; — 8 h. soir, 20°,

Jeudi, 16 juillet. — On part pour Mbikili. Le village se trouve à une demi-lieue de la route : je dis route, mais en réalité ces chemins ne sont que de petits sentiers, ou *pi sintes*, comme on dit à Namur. Nous arrivons tous fatigués à une heure après-midi ; les porteurs, refusant de marcher aussi vite que nous, campent à deux lieues de notre camp. Docquier forme l'arrière-garde, le commandant, Renier et moi, l'avant-garde. Près du campement, on trouve beaucoup d'eau, et de la bonne encore.

Vendredi, 17 juillet. — Après avoir attendu en vain nos porteurs, nous partons à sept heures pour Msoua, où nous arrivons à deux heures après-midi, après une marche fatigante à travers la forêt. Les porteurs sont encore en arrière.

Samedi, 18 juillet. — A Msoua, les porteurs ne sont pas encore arrivés. On doit y rester pour les attendre ; il paraît qu'une dizaine se sont déjà enfuis.

Les chefs des villages des environs nous apportent en cadeau des poules, des œufs, de la farine de maïs et de mtama et des quantités d'épis de maïs, ce qui est excellent surtout lorsque l'épi est rôti. Le capitaine est ennuyé de ne pas voir arriver les porteurs.

Aujourd'hui, nous avons bu pour la première fois du *pombé*, reçu en cadeau.

Le pombé est une sorte de bière faite avec le fruit du palmier ; elle est blanche, très épaisse et peut servir de levain.

Dimanche, 19 juillet. — On reste encore à Msoua, attendant toujours les pagazis. A sept heures et demie, le capitaine me charge d'aller à la recherche du chef de la caravane, resté en arrière avec les porteurs. Je le rencontre à neuf heures et je ne le lâche pas : je l'emmène aussitôt chez le commandant.



Carte de l'Afrique centrale et du Congo belge. — Route de Bagamoyo au lac Tanganika.

Le pays n'est pas aussi dangereux qu'on veut bien le croire en Europe ; je suis parti seul avec un de mes *boys* et j'ai été aussi tranquille que si j'avais fait une promenade sur le boulevard Léopold. Je n'ai pas encore rencontré d'animaux féroces, c'est regrettable. Il est vrai qu'il y en a, mais ils se tiennent cachés et fuient la présence de l'homme.

Le camp est établi sur une espèce d'éperon entouré d'eau. A la soirée et la nuit, il a plu à torrents, mais les tentes sont imperméables ; donc pas de danger d'être arrosé chez soi. Il y a ici beaucoup d'eau ; du reste, l'on ne campe jamais qu'aux endroits où l'eau est saine et abondante.

Lundi, *20 juillet.* — Le départ a lieu à sept heures pour *Kisémo*, où l'on arrive à neuf heures et demie. Le camp est magnifiquement placé sur le versant d'une petite montagne entourée de bois. L'eau est encore ici en abondance. Nous avons reçu la visite de plusieurs chefs, entre autres le Simba Ouza. Ces chefs nous apportent en cadeau une chèvre, un mouton, des œufs, des poules, etc. ; mais en retour on leur donne de l'étoffe et des pagnes.

A cet endroit, les charges restant en arrière ne sont pas encore arrivées, malgré la promesse du chef de la caravane de venir camper tous les jours avec nous, et cela depuis Msoua. Renier est allé chercher quelques porteurs partis avec nous le matin, et qui étaient campés à mi-chemin de Kisémo.

Kisémo, *mardi*, *21 juillet.* — Comme les charges ne nous ont pas encore rejoints, le capitaine a décidé de passer cette journée à Kisémo, et dès le matin, il part à la recherche du chef de la caravane et des porteurs ; il les amène tous à midi et demi. A partir de ce jour, on a dû user de rigueur envers les petits chefs de la caravane et quelques pagazis et askaris. Le capitaine a rendu justice pour la première fois : plusieurs coupables ont reçu des coups de poings et de la chicotte. Le soir, un porteur se sauve ; les soldats le ramènent au camp et on lui met les menottes

Température à trois heures après-midi : 29 ½°.

Mercredi, *22 juillet*. — On part au grand complet à six heures et demie, et on arrive à *Guéranguéré* à onze heures et demie, après avoir passé à dos d'homme la rivière de Géringiri, laquelle a dix mètres de largeur et à peu près un demi-mètre de profondeur. On s'installe de l'autre côté de la rivière sur un joli petit plateau. On boit l'eau du torrent, qui est excellente.

En arrivant au camp, on trouve toujours pour se rafraîchir du thé chaud que fait préparer Renier, qui se trouve à la tête de la colonne.

Le capitaine forme l'arrière-garde. Docquier et moi, formons le gros de la caravane, mais je me trouve presque toujours avec l'arrière-garde. Notre rôle se borne à faire avancer les porteurs et au besoin les forcer à marcher ; on doit souvent se servir du bâton, car nous sommes décidés à faire loger nos porteurs (et nous saurons les pousser) chaque soir à notre campement, sinon ils traîneraient comme des fainéants.

On a commencé ce soir à placer quelques sentinelles ; mais cela n'est pas nécessaire : le pays est tranquille ; la végétation est magnifique, toujours abondante. On traverse çà et là des roseaux ou plutôt des forêts de roseaux de trois à quatre mètres de hauteur.

La santé et l'appétit sont toujours excellents. J'ai pris un bon bain de rivière.

Jeudi, *23 juillet*. — Le départ s'est effectué à six heures et demie pour Janguéjangué, où l'on arrive à onze heures et quart. Toujours la même besogne en route : presser les *pagazis* ou porteurs. Le paysage est de plus en plus joli, on traverse de grands bois et des forêts. La route a été assez fatigante, car on n'a fait que gravir des montagnes et en descendre, et le sol était couvert de pierres. A un endroit, on a aperçu deux montagnes faisant partie d'une chaîne dont le sommet paraissait être dans les nuages. Nous les verrons de près probablement demain, car nous marchons dans cette direction.

L'eau n'est pas très bonne ici ; aussi on ne la boit que bouillie.

Mikessé, vendredi, 24 juillet. — Nous avons quitté Janguéjangué à cinq heures quarante-cinq pour nous rendre à Mikessé, où nous sommes arrivés à dix heures du matin. La marche a été pénible, car on a encore gravi nombre de montagnes que naturellement il a fallu redescendre. Nous traversons plusieurs petites chaînes de montagnes. Le camp est bien établi. L'eau est abondante, mais elle laisse une âcreté sur la langue. Demain, nous ferons une bonne marche de six heures, en marchant d'un bon pas ; mais comme je fais partie du gros de la caravane, il me faudra sept ou huit heures pour faire le trajet.

L'endroit où nous sommes campés est magnifique ; on est entouré de bois et de beaux champs de mtama. Le mtama atteint ici trois et quatre mètres de hauteur.

Samedi, 25 juillet. — Départ de Mikessé à 5 heures du matin pour arriver à Simbabouéné à 11 heures du matin. Ce dernier endroit est superbe ; on se trouve au pied de la grande chaîne de montagnes dont je parlais avant-hier et dont le sommet se trouve réellement dans les nuages. C'est une véritable Suisse, sauf que les chalets sont remplacés par des huttes. Le camp est établi à hauteur du village gouverné par une femme, nommée Simba. L'après-midi, nous avons été visiter le village et nous avons pu voir la Reine, qui est une grande et forte femme, mais assez âgée ; elle a bel air. On est venu nous offrir, comme échantillon, du caoutchouc retiré d'un arbre, que l'on trouve en grande quantité à cet endroit. Quel pays magnifique ! On ne peut se lasser d'admirer les sommets des montagnes, dont l'aspect change à chaque instant. La nuit, on a eu du grand vent.

Morogoro, dimanche, 26 juillet. — Je suis parti de Simbabouéné à sept heures et demie du matin, et à onze heures et demie j'arrivais à *Morogoro.* Même paysage qu'à Simbabouéné. Le village est administré par le roi Kingo, frère de la reine Simba, lequel nous a fait plusieurs cadeaux.

L'après-midi, je suis parti avec Renier chercher le commandant, qui était allé dîner à la *mission du Saint-*

Esprit, dirigée par un seul Père, nommé Horner, et un Frère. Leurs magnifiques installations sont situées sur le versant d'une grande montagne presque inaccessible, et dont il faut, paraît il, plus d'une journée pour atteindre le sommet. Comme on ne trouvera pas de vivres d'ici à plusieurs jours, le capitaine a décidé de ne lever le camp qu'après demain. L'eau est ici excellente ; on la tire d'une rivière.

Lundi, 27 juillet. — Toute la matinée, on a fait de la musique. Le matin, le roi Kingo est venu nous faire visite. L'après-midi, je suis resté au camp, les camarades étant allés à la mission. J'ai passé le temps à prendre la température, que voici, aux différentes heures du jour :

Sept heures du matin, 17°; neuf heures et demie, 24° · onze heures et demie, 27°; deux heures après-midi, 29 °,trois heures, 29°; cinq heures soir, 25; six heures, 23½; huit heures quarante-cinq, 21½° centigrades.

Mardi, 28 juillet. — Le départ de *Morogoro* s'est effectué à six heures quinze pour arriver à trois heures à Kingodago. Toujours le pays est beau et fertile en plantations de mtama.

Peu après notre arrivée, nous avons reçu la visite d'un Kingo, frère du roi de Morogoro, et de deux arabes, dont la caravane, campée à peu de distance de notre camp, se rend à Bagamoyo et à Zanzibar : ils se nomment Amoul bed Salem et Achid bed Salem et habitent Oudjiji.

Ils ont promis de venir nous dire bonjour dès leur retour à Oudjiji, qui aura lieu d'ici quelques mois. Le commandant a fait cadeau, à Kingo, d'une bouteille de champagne et d'une bougie, que celui-ci avait demandée; le champagne lui a surtout fait plaisir. Demain, nous comptons partir de bonne heure pour passer le *fleuve Makata* et, après quelques heures de repos, repartir à trois heures après-midi, pour traverser une partie du pori ou désert, de manière à n'avoir, le lendemain, qu'une marche de quatre heures jusque Combaringa.

Mercredi, 29 juillet. — Je quittais *Kingodago* à six heures un quart, la caravane ayant déjà levé le camp à

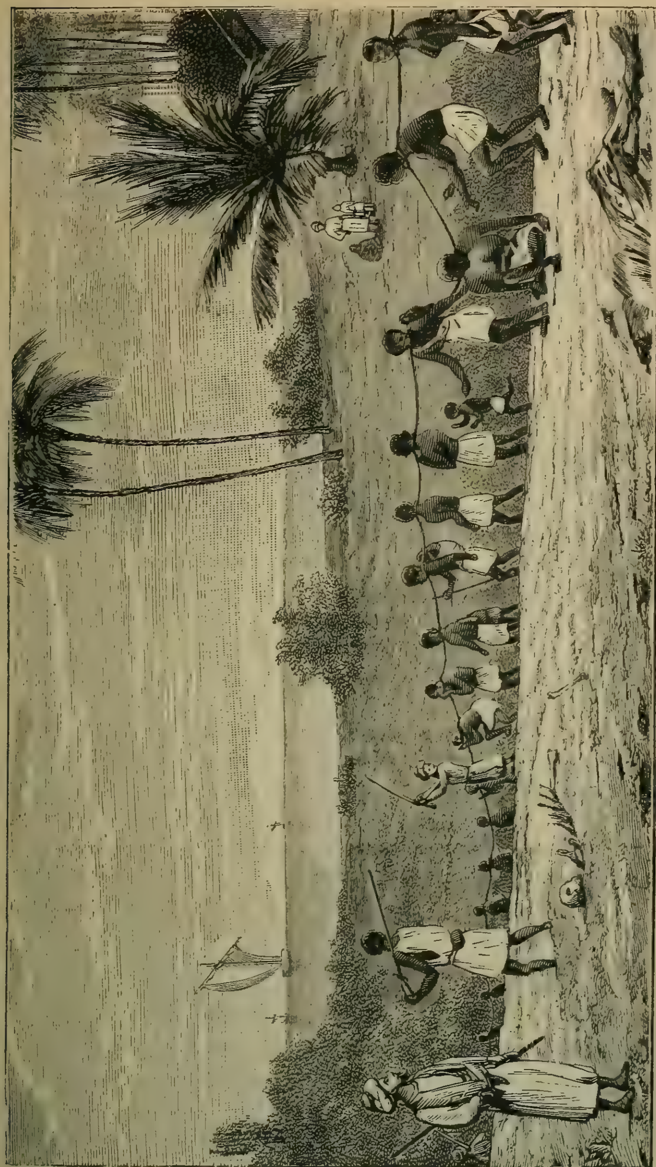
quatre heures, et je me trouvais en face du fleuve Makata à onze heures.

J'y trouvai encore quelques bonnes centaines de porteurs qui attendaient de pouvoir traverser le fleuve, assez profond et dont le courant est assez rapide. Le passage s'effectuait sur un méchant pont formé d'arbres, et sur lequel on n'a pas le pied sûr en traversant ; mais enfin on est en Afrique. Les hommes ne devaient y passer qu'à la file et très lentement, mais ils auraient voulu tous passer en même temps. A deux heures, il restait encore beaucoup de monde à faire la traversée, et le commandant me fit appeler pour déjeuner. Il était trois heures et demie lorsque tous les porteurs se sont trouvés au camp ; il a fallu remettre le départ à demain de très bonne heure, et loger près de la Makata. On se trouve maintenant dans la véritable Afrique, et c'est à partir de ce jour qu'on va pouvoir rencontrer des bêtes féroces ; il paraît que la nuit nous entendrons les hyènes aux environs du camp. En tous cas, je me confie en la bonne Providence et me prépare à bien dormir : il est neuf heures.

Dans la matinée, j'ai vu une centaine de grands singes ; nous en avons tué un, mais sans pouvoir l'emporter.

Jeudi, 30 juillet. — Quitté la Makata à six heures et demie. Le pori n'est pas si terrible qu'on le disait. En route on rencontre même de l'eau, et ce désert est bien fourni en arbres et en herbes. Mais la route était fatigante, car on marchait dans des marais desséchés. J'ai passé à côté du village de Combaringa où nous croyions camper hier, et tous les habitants avaient abandonné le village à l'approche de la caravane. Ensuite on a continué la route vers Farahni, où je suis arrivé à trois heures après-midi seulement ; car je marchais avec Renier à l'arrière-garde, et celle-ci arrive toujours deux ou trois heures après la tête de la caravane. On a campé à Kimmamba, qui est un beau village composé de huttes rondes avec étages.

Vendredi, 31 juillet. — Je suis parti à six heures dix minutes, et cette fois à l'avant-garde, pour arriver



Convoi d'esclaves nègres conduit par les Arabes et arrivant à la Côte orientale (Afrique).

à *Kilossa* à neuf heures du matin. J'aurais dû camper à *Condoa*, mais, par erreur, je suis allé une demi-heure plus loin ; ce sera autant de fait pour demain. Le commandant s'est rendu de Kimmamba à la mission de *Loulonga*, des *Pères du Saint-Esprit*, et ne viendra au camp que demain matin. Je suis resté de garde au camp l'après-midi, les camarades Renier et Docquier étant allés déjeuner à la mission ; mais demain j'irai chercher le commandant et les Pères, qui viendront déjeuner avec nous. Les camarades sont rentrés au camp à huit heures soir, rapportant des cigares des Pères, cadeau très apprécié. L'après-midi, j'ai fait mettre deux porteurs aux fers parce qu'ils avaient volé.

Samedi, *1er août.* — Le matin à huit heures, je suis sorti pour aller à la mission, où j'ai déjeuné. Cette mission est à une heure et demie du camp ; elle est située sur le versant d'une montagne formant un beau plateau ; bien installée, elle est administrée par deux Pères et un Frère. Il ne leur manque rien, car ils tirent leur nourriture de leurs plantations ; ils font même du pain blanc d'Europe, ce qui est maintenant pour nous une friandise, nous qui n'avons plus mangé de pain frais depuis Bagamoyo. Les Pères nous ont fait cadeau, pour la route, de pain et de légumes, tels que choux blancs, salades, oignons, etc.

A dix heures, nous nous sommes remis en chemin vers le camp, et, en arrivant à douze heures et demie, nous avons dîné chez les Pères revenus avec nous. Demain, c'est *la fête du commandant* ; nous la lui avons donc souhaitée aujourd'hui et, pour la circonstance, nous lui avons offert un beau bouquet de fleurs, qui ne sont pas rares en Afrique ; on avait orné le devant de sa tente de bananiers couverts de fleurs. Le menu du déjeuner a été princier : on a mangé et bu de bon appétit. On a donné du *pombé* aux soldats. Cette petite fête a été très réussie et s'est terminée par de la musique. Le commandant est retourné le soir avec les Pères à la mission et y a encore logé. Il nous retrouvera demain à Moumim Sagara.

Dimanche, 2 août. — J'ai quitté Kilossa à six heures du matin pour arriver à une heure après midi à *Moumim-Sagara.* Beaucoup de villages sur la route, tous situés sur le versant des montagnes ; on suit une magnifique vallée remplie de bananiers et de palmiers et arrosée d'une rivière, la Condoa, que l'on traverse deux fois; c'est bien autrement joli que la vallée de la Meuse ! Un Père de la mission de Loulonga vient nous retrouver avec le capitaine vers deux heures et demie. Il restera avec nous jusque demain matin et il couchera dans ma tente. On ne pourrait pas avoir meilleure compagnie, et nous aurons la messe.

Lundi, 3 août. — Le Père assiste au départ, qui s'effectue seulement à sept heures et demie au lieu de cinq heures et demie, car les porteurs ne voulaient pas lever le camp ; ils fuyaient dans la forêt ; on en arrête quelques-uns à qui on donne de la chicotte. A onze heures et demie, on arrive au pied de la fameuse montagne près de Kirassa. — Comme le capitaine est indisposé par le commencement d'un fort rhume, on décide de camper à Kirassa au pied de la montagne et de la gravir demain au lever du soleil. On a posté douze sentinelles pour la nuit, car l'endroit n'est pas très sûr, par suite du voisinage des Wahéhés qui pillent les caravanes; mais comme la nôtre est grande, il est probable qu'ils n'oseront pas se montrer. Pour la première fois, je suis de garde la nuit, de minuit au lever du soleil, afin de faire la ronde près des sentinelles ; le camarade Docquier veillera de huit heures à minuit.

Mardi, 4 août. — Je n'ai pas eu froid la nuit, mais mon pardessus m'a rendu beaucoup de service. Tout s'est passé pour le mieux : pas d'attaque. A cinq heures et demie, on escalade la montagne, dont l'accès n'est pas difficile. Après une demi-heure de repos, on traverse le pori rocailleux de Kidété, et on arrive au camp de Kidété à deux heures, après avoir traversé la rivière Condoa.

Le village de Kidété n'existe plus : il a été détruit par les Wahéhés. Maintenant, je suis à peu près toujours à l'arrière-garde : la marche y est plus facile, mais on arrive très tard au camp.

Mercredi, 5 août. — Je pars pour *Tambi* vers six heures du matin, et après avoir traversé à dos d'âne un grand marais, j'arrive au camp avec Renier à quatre heures après midi. En me mettant en route, j'avais un commencement de fièvre, mais cela ne m'a pas empêché de bien manger à l'arrivée, ce ne sera donc pas grave. Imaginez-vous que j'ai fait tout le trajet avec mon pardessus, car il ne faisait pas du tout chaud. Demain, on partira à sept heures pour Toubokoué. Le pays a manqué de charmes pendant deux jours, mais le pori redevient magnifique. On se trouve dans un endroit entouré de marais et de grandes herbes. Nous venons de tuer trois pintades.

Jeudi, 6 août. — Le voyage d'aujourd'hui n'est pas long. On quitte Tambi à huit heures, et à onze heures on arrive à *Toubokoué*. Il y a peu d'eau ici. Je n'ai plus rien de la fièvre; il est vrai qu'étant le médecin de la caravane, je dois soigner tous les malades.



CHAPITRE QUATRIEME.

De Mpouapoua à Tabora.

A Mpouapoua, poste allemand. — L'Afrique me plaît. — Le pori ou désert. — Coups de fusil : un porteur tué. — Ordre de marche d'une caravane de 1500 personnes. — La fête du 15 août. — Les Wagogos. — Grand combat du 20 août. — Nous l'avons échappé belle. — 40 morts. — Autre bagarre du 23. — La forêt. — Braves indigènes. — Le pori et les squelettes. — On rejoint la caravane Stairs. — Arrivée à Tabora, 7 septembre. — Toujours bonne santé. — Festin chez le commandant Sigl. — La ville de Tabora. — Danger de vendre poudre et fusils aux Arabes.

VIII[e] LETTRE *(suite)*.

Vendredi, 7 août. — A Mpouapoua. On part à sept heures pour Mpouapoua, où l'on arrive vers une heure. Ici on se trouve au tiers de la route pour le Tanganika. Il y a un poste allemand commandé par M. Elpons, qui est un très gentil garçon. Il possède une soixantaine de soldats soudanais et un canon. L'ancien poste allemand a été détruit il y a trois ans. Nous resterons plusieurs jours à Mpouapoua. Le capitaine Stairs a quitté cette localité depuis deux jours, mais il est probable que nous le rattraperons avant Tabora.

Samedi, 8 août. — Resté au camp pour vaquer à toutes sortes d'occupations. Le commandant du poste mange avec nous. Les environs du camp sont couverts d'os rongés par les hyènes et provenant des cadavres de deux mille bœufs enlevés par une maladie. Çà et là, on rencontre encore des têtes entières, des pattes, des peaux, etc. Cet endroit n'est pas très sain.

Mpouapoua, même jour.

Il ne faut pas croire que j'aie bien le temps d'écrire. Pour faire cette lettre j'ai dû employer toute la nuit, car le jour, on a constamment à s'occuper. Je me porte très bien néanmoins, et j'espère que ma lettre vous trou-

vera de même. J'attends de vos nouvelles ici, car une caravane doit nous rejoindre et je crois qu'elle nous apportera le courrier que Sewa Adji nous adresse. Celui-ci nous fait encore un cadeau de pommes de terre et de biscuits. Il y aura donc encore de beaux jours ! Je dois ici fermer ma lettre, mais avant, je vous embrasse tous de tout cœur, etc.

Votre affectionné fils,
ALEXIS.

P.-S. La vie d'Afrique me plait toujours beaucoup, et je ne regrette pas d'y être venu.

IX[e] LETTRE [1].

Camp de Mpouapoua.

Dimanche, 9 août. — Resté au camp toute la journée : inutile de voir les environs qui ressemblent à tout ce que l'on a rencontré en route. Nous attendions pour hier soir ou aujourd'hui matin dix askaris envoyés par Sewa Adji, et porteurs de biscuits, d'oignons, de vinaigre, etc., dont Sewa nous faisait cadeau, et voilà qu'ils n'arrivent pas. Ils devaient même être porteurs de notre correspondance.

Trente pagazis se sont enfuis cette nuit, et par compensation nécessaire, le capitaine Jacques laisse à Mpouapoua, trente charges d'étoffes que Sewa Adji doit nous livrer à Karéma : peu nous importe donc la fuite de ces pagazis. Il fait aujourd'hui très chaud.

Lundi, 10 août. — Quitté Mpouapoua à douze heures et quart du matin pour le village de *Kisogoué*, dont la distance est de trois lieues. En passant près du poste de Mpouapoua, nous avons fait nos adieux au commandant Elpons, qui souvent avait mangé avec nous, et qui nous a offert quelques cigares pour la route. Rien de particulier en chemin, si ce n'est beaucoup de vent et de poussière. Arrivé à Kisogoué à trois heures de l'après-midi. Le capitaine avait déjeuné chez M. Elpons et nous a retrouvés au camp à cinq heures.

---

1 Déposée à Tabora le 19 septembre, arrivée à Namur le 30 novembre 1891.

Mardi, 11 août. — Départ de Kisogoué à sept heures et demie, pour arriver à dix heures un quart à *Tambi*, au champ de Stocks, premier village de l'Ougogo, distant de deux lieues. Le campement est bien joli et entouré de petites montagnes formant d'agréables ondulations. Au pied du camp, on remarque une grande ligne blanche: c'est le commencement du désert ou *pori*, dont la traversée dure douze heures, et il paraît que cette fois c'est un véritable désert. Nous quitterons demain Tambi à deux heures de l'après-midi, pour nous reposer la nuit en plein bois.

Nous avons donc quitté l'Ousagara, que nous avions parcouru depuis Bagamoyo.

Mercredi, 12 août. — Lever à sept heures et demie. La nuit, ainsi que toute la matinée, beaucoup de vent, mais cela ne m'a pas empêché de dormir. Dans la matinée, plusieurs porteurs sont revenus avec de fortes blessures du village de Tambi ; deux autres ont été tués, et un des blessés ne passera pas la nuit. Tout cela a été produit par les indigènes nommés Wagogos, habitants de l'Ougogo, qui tous sont des voleurs et vont sur le chemin des caravanes, pour tuer les porteurs et à l'occasion enlever leurs charges, tout à fait comme les Wahéhés.

L'Ougogo comprend la partie que nous allons parcourir jusque *Maboungoulou*. Nous avons donc quitté Tambi à trois heures après midi. Quelques instants avant mon départ, j'étais au camp avec Renier ; les Wagogos ont essayé de nous attaquer, mais immédiatement trois de leurs hommes ont été tués par nos Askaris.

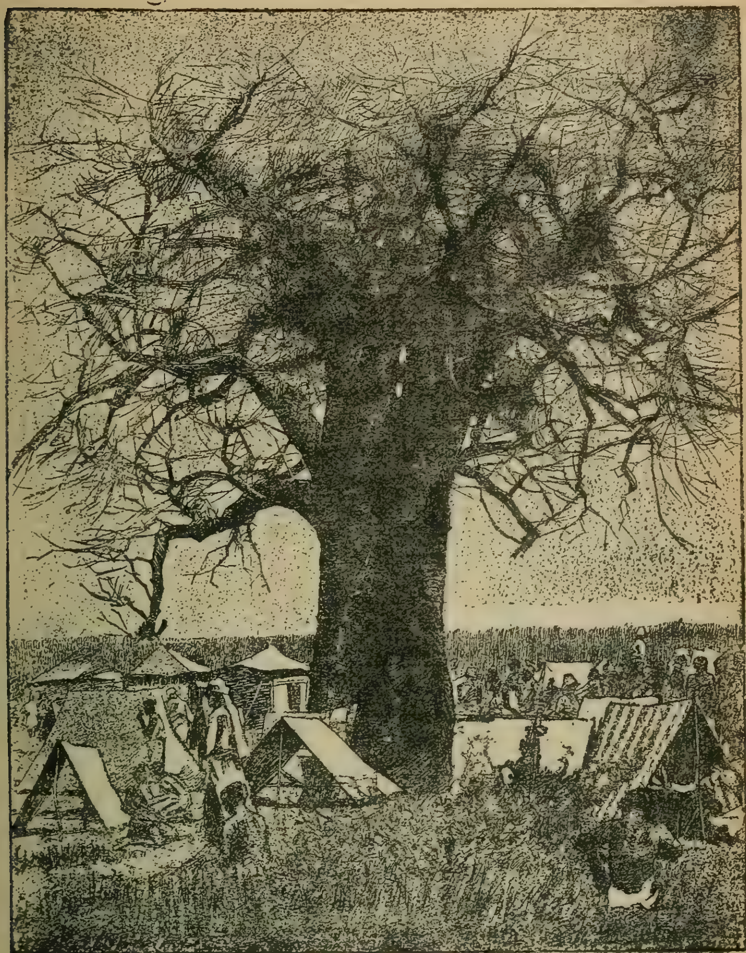
Après une longue traversée dans le désert, j'arrive au camp de *Cougnio* à huit heures du soir. Là je trouve le commandant avec Docquier, tous deux occupés à consommer chacun une boîte de conserve. Comme j'en avais une aussi (du bœuf à la mode, s. v. p.), je me mets sérieusement à la manger avec du pain et du café : tout cela compose le souper, et je vous assure que ça goûte. Ensuite, on s'installe pour dormir. La marche que l'on vient de faire l'après-midi s'appelle *tirikéza*.

Jeudi, 13 août. — J'ai très bien dormi la nuit. Je suis parti du camp de *Cougnio* à six heures et demie du matin, et je suis arrivé au camp de *Mougni Gallau* à onze heures un quart. En route, à une distance d'environ cinq minutes de l'endroit où je me trouvais, j'entends plusieurs *coups de fusil ;* je précipite le pas et j'arrive à l'endroit d'où l'on avait tiré ; c'étaient les Askaris, au nombre de trois, tirant sur des Wagogos qui venaient de tuer un porteur pour lui enlever sa charge, mais ils n'en ont pas eu le temps. Nous avons eu beau faire des recherches dans le bois, nous n'avons plus trouvé personne. Il est rare qu'un nègre attaque un blanc, voilà pourquoi ces brigands s'étaient enfuis. Le porteur qui a été assassiné avait d'affreuses blessures ; un coup de lance dans le dos, d'où sortaient de grands lambeaux de chair et la tête presque tranchée. Mais on s'habitue à tous ces spectacles, et cela ne produit plus grande impression, tant ces faits se renouvellent souvent.

On se trouve toujours dans le pori. Aujourd'hui, il fait assez chaud : température à midi, au soleil: 38° et à l'ombre 30°.

Maintenant, il faut que je vous explique comment il se fait qu'on arrive au campement l'un après l'autre, le départ ayant lieu de la même façon. Le commandant marche toujours en tête de la caravane, et comme celle-ci compte à peu près 1500 personnes, nous nous les partageons. Docquier marche après les 500 premiers. Renier vient ensuite, et moi, je prends la direction du restant de la caravane. De la sorte, on se trouve distants l'un de l'autre d'environ une demi-heure, et chacun de nous a quinze Askaris sous ses ordres.

Vendredi, 14 août. — Je suis parti à 6 h. ½ pour *Sanga*, où je suis arrivé vers 11 heures du matin. Tout a bien marché en route. — Sanga compte beaucoup d'habitations, mais le genre des maisons a beaucoup changé depuis Tambi et Toubokoué. On nomme ici ces habitations : *tembés*. Elles ont une forme rectangulaire, possèdent une cour intérieure et abritent plusieurs familles ; elles sont assez grandes, mais n'ont aucun



Le camp du capitaine Jacques à Mpouapoua
(Afrique allemande).

étage ; par contre, elles sont surmontées d'une plate-forme.

L'après-midi nous avons eu la visite d'un jeune chef d'une douzaine d'années, nommé *Marikéma*, et accompagné de son père, nommé *Massakala ;* il nous a fait cadeau de poules et de farine.

Température à l'ombre, à 2 heures : 29°.
Dans la tente.........36°.

Samedi, 15 août, — fête de l'Assomption. — Pas de service religieux, un jour de si belle fête ! Quel dommage !

En revanche, départ pour *Ipala* à 7 heures du matin et arrivée à 11 h. ½. Je fais toujours partie du gros de la caravane. On traverse encore le pori ; mais ici, il y a beaucoup d'arbres sans verdure et de belles prairies peuplées d'antilopes, de lièvres, etc. La marche a été assez difficile dans le sable. Toutes les nuits sont bonnes, et chaque nuit on place 12 sentinelles pour la sécurité du camp, de façon à ce que l'on soit à peu près tranquille.

Aujourd'hui c'est donc la Sainte-Marie ; mes meilleurs souhaits de fête à toutes les Marie et Maria de la famille. A cette occasion, nous avons bu un verre de champagne, bonne marque.

Rappelez donc à mon ami N... la convention faite entre nous de dire chaque soir en nous couchant, un *Ave Maria* l'un pour l'autre. Y est-il fidèle ?

Température : 3 h. ½ après midi, 26° ; — 5 h. ½, 24° ; — 7 h. ½, 21° ; — 8 h. 45, 19°.

Dimanche, 16 août. — Je suis parti à 7 h. ½ du matin pour arriver à *Djassa* à 10 h. ½. Pas encore d'attaque des Wagogos, qui suivent à distance respectueuse ; tous les jours on en tue quelques-uns. A un certain endroit de la route, j'ai remarqué une quantité d'oiseaux, qui faisaient grand ramage ; tous les oiseaux sont magnifiques, il y en a de toute taille et de toute couleur.

Température à 3 h. ½ soir, 37° au soleil et 31° à

l'ombre. Je ne souffre pas de la chaleur, car on se trouve dans une plaine, et le vent est assez frais et assez fort.

Lundi, 17 août. — Aujourd'hui, je fais partie de l'avant-garde. J'ai quitté le camp à 7 heures, et à 10 h. ½ j'arrivais au camp de *Mamdédé.* A 8 h. 45, je passais auprès de plusieurs tembés formant le village de Kuikourou. J'ai aperçu dans la plaine sept antilopes et une trentaine de grands singes. Je n'ai pas tiré pour ne pas effrayer les porteurs, qui craignent la traversée de l'Ougogo. Il n'est pas rare de voir sous bois, à quelque distance de la route, un ou deux Wagogos, que l'on met facilement en fuite.

Température à 2 h. ¼ : 28° à l'ombre et 32 au soleil ; — 8 h. 1/2 soir, 21°.

Mardi, 18 août. — J'ai quitté le camp à 6 h. 45 du matin pour arriver à *Illindi* à 2 h. 45 de l'après-midi. Route longue et fatigante. Rien de particulier, si ce n'est que l'eau est bien mauvaise en cet endroit ; elle pue et n'est même pas bonne pour se laver.

Mercredi, 19 août. — Faisant toujours partie de l'avant-garde, je pars à six heures quarante-cinq pour arriver au camp de *Boubou* à deux heures et demie de l'après-midi. Huit heures de marche. Ces huit lieues en représentent bien quatorze ou quinze faites en Europe, vu la chaleur et la marche fatigante dans le sable. En route, j'ai eu un peu de fièvre, mais demain plus rien ne paraîtra. A quelques minutes du camp, il y a une rivière nommée Kolombo, où l'eau est excellente. Je me couche vers six heures du soir pour bien transpirer. L'âne m'a beaucoup rendu service.

Jeudi, 20 août. — Je pars à huit heures, toujours en tête de la caravane. La nuit a été très bonne, j'ai bien déjeuné et bu une bouteille de champagne, en sorte que je suis tout à fait remis de mon indisposition de la veille.

Grand combat *contre les Wagogos. — L'Ougogo,* que nous traversons, jouit de la plus mauvaise réputation. Ses habitants nègres ou métis, appelés *Wagogos*, sont

des voleurs de grand chemin et interceptent la route de Mpouapoua à Tabora. En effet, ayant dépassé le petit Mackengué, j'entends des coups de fusil derrière la caravane. C'est celle-ci qui se trouve attaquée par les indigènes du petit Mackengué, poussant leur cri de guerre ; ils ont été repoussés, et cependant nous avons deux soldats tués, trois blessés et un fusil enlevé ; aucune charge n'a été perdue.

C'est surtout l'arrière-garde, où se trouvait le commandant, qui a eu à souffrir.

Je me trouvais donc en tête. Aux premiers coups de fusil, les porteurs s'arrêtent, jettent leurs charges et se disposent à fuir. Je prends mon revolver et je menace de tuer le premier qui quittera la place. Ce moyen me réussit, et je parvins à leur faire reprendre leurs charges et à les faire marcher dans la direction du grand Mackengué.

Pour ouvrir la route, je faisais feu avec Docquier et Renier (moi en tête, Renier et Docquier sur les côtés de la caravane) sur tous les ennemis que nous rencontrions : ils ont eu beaucoup de morts, environ quarante,et autant de blessés. Parmi les morts figurent les deux fils du chef de Mackengué, ce qui est heureux. *Nous l'avons échappé belle*, car à un moment, tout a failli être perdu, heureusement qu'aucun de nous n'a perdu son sang-froid. Plus de 600 coups de fusils ont été tirés. A un certain moment, un groupe compact de quarante indigènes vient à notre rencontre ; je tire six ou sept coups de fusil, et les voilà déjà qu'ils se rejettent sur les côtés, et alors j'ai passé tranquillement les tenant toujours en respect.

Il paraît que, il y a deux mois environ, une caravane d'arabes a été anéantie en cet endroit et que le chef qui la conduisait n'a pu fuir qu'à grand' peine.

A deux heures et demie, j'arrivais au camp du grand Mackengué et le commandant est arrivé peu après. Alors nous avons pris un morceau en attendant le dîner. L'eau est ici excellente et claire. Le pays est magnifique ; les palmiers reparaissent, et on retrouve beaucoup de verdure. Pour parer à toutes les éventualités, le commandant m'a désigné avec Docquier pour surveiller les senti-

nelles et faire les rondes. Moi, j'ai veillé jusque minuit et, pour passer le temps, j'ai pris les températures ; on a un magnifique clair de lune toutes les nuits. 9 h. 1/4, 23 1/2° ; — 10 h. 1/4, 22 1/2° ; — 11 h. 1/2, 22° ; — 12 h., 21 1/2°

Vendredi, 21 août. — La journée d'aujourd'hui s'est passée au camp de Mackengué pour se reposer, quoique n'étant pas fatigués ; mais les porteurs le sont par suite des deux longues marches. Le commandant a demandé raison au sultan de ce qui s'était passé la veille ; celui-ci n'a su que répondre

Samedi, 22 août. — Départ à six heures et demie pour arriver à *Mtivé* à dix heures et demie. En route, les Wagogos ont encore assassiné quatre personnes accompagnant des porteurs de la caravane. Nous sommes suivis par les indigènes hostiles de Mackengué au nombre d'une cinquantaine, mais ils n'osent s'approcher, quoique voulant la guerre. L'eau est mauvaise, et pour que les porteurs puissent en prendre, on doit les faire accompagner par les Askaris, car les Wagogos veulent les en empêcher.

Dimanche, 23 août. — Départ à sept heures du matin pour arriver à *Kilimatindé* à sept heures et demie environ. On n'a fait que gravir une montagne. Nous sommes *toujours suivis*. En escaladant la montagne, j'ai tiré sur des indigènes se trouvant dans les rochers et qui tentaient de faire un mauvais coup. Lorsque le commandant est arrivé au haut de la montagne, il a décidé de marcher en avant-garde et d'aller camper à *Mouhallala*. Mais à un quart d'heure de marche, voyant qu'on était toujours suivi et qu'on allait être entouré, on a tiré sur ces voleurs ou plutôt ces assassins, pour les mettre en fuite ; et à ce moment, comme l'on passait à côté de plusieurs tembés, par inadvertance on a tiré sur les habitants de l'endroit, et il s'en est suivi une bagarre qui a coûté la vie à plus de dix indigènes, et il y a eu nombre de blessés, tandis qu'aucun de nos soldats n'a été touché. On a détruit entièrement un tembé et les habitants des autres se sont

sauvés dans les bois. Il a été décidé ensuite de camper à Kilimatindé, et de prendre position près de l'endroit où se trouvait l'eau.

Ensuite nous avons déjeuné ; l'après-midi, les chefs indigènes ont apporté des cadeaux et l'on s'est expliqué, de sorte que l'affaire s'est terminée à l'amiable. Le matin encore, un porteur a été massacré à coups de lance. Les indigènes ne veulent pas la guerre, ni nous non plus. L'eau est mauvaise,, mais heureusement nous avons des dames-jeannes remplies d'eau potable.

Lundi, 24 août. — Le départ a eu lieu à six heures et demie, et l'arrivée à Mouhallala à dix heures et demie environ. Tout s'est bien passé aujourd'hui. J'ai repris ma place dans le gros de la caravane. Mouhallala se compose d'un grand nombre de tembés et est situé dans une immense plaine cultivée. Il y a peu de troupeaux, comme dans tout l'Ougogo ; du reste, une maladie a fait périr plus de quatorze mille bœufs dans l'Ougogo seul.

Enfin, nous avons fini avec cette fameuse région de l'Ougogo.

Mardi, 25 août. — Départ pour *Maboungoulou* à sept heures, et arrivée à onze heures et demie. Nous entrons dans une grande forêt, dont la traversée dure huit jours ; mais il y a plusieurs villages établis çà et là. C'est encore un pori, car on y trouve peu d'eau. Cependant, aujourd'hui l'eau est excellente ; elle est puisée dans une rivière qui dans quelque temps sera complètement à sec. Le village n'existe plus ; il a été abandonné, ayant été saccagé par *Mounitomca*. En quittant le camp, nous avons rencontré une caravane d'ivoire se rendant à la côte : en apprenant l'histoire de Mackengué, les chefs ont été effrayés, et une partie de cette caravane rebrousse chemin, tandis que l'autre partie continue sa route vers Bagamoyo.

Mercredi, 26 août. — Départ à sept heures du matin, et arrivée au camp de *Mouhallé* à une heure après midi. Rien de bien particulier. Le village de Mouhallé se compose de trois tembés. L'eau est mauvaise.

Jeudi, 27 août. — Départ de Mouhallé à six heures et demie, et arrivée à *Ioungousi* à une heure après midi. Les indigènes nous ont fait plusieurs cadeaux, et ce sont de braves gens. Dans la forêt, nous avons remarqué la présence d'animaux de toutes espèces, et malgré cela, je n'ai pu voir qu'un tout petit serpent, presque sous mes pieds. L'eau est mauvaise à Ioungousi. Nous nous trouvons pour le moment, depuis Maboungoulou jusque Kasoué, dans la *Mgounda Mkali*, nom qui signifie grande forêt.

Vendredi, 28 août. — Je suis parti de Ioungousi à six heures et demie du matin, et à une heure après midi j'arrivais au village de *Koamba*. Le camp est situé à dix minutes du village. Il y a un tembé magnifique, entouré d'arbres très serrés et touffus comme une véritable muraille ; on appelle ces arbres *mtoupa*. Vu la beauté du pays, le commandant a décidé de camper demain à Koamba pour se reposer. La caravane de Stairs a quitté Koamba ce matin.

Samedi, 29 août. — Passé la journée au camp à arranger mes malles et à lire. Le commandant a acheté quatre bœufs, et le chef du village en a fait cadeau d'un. L'eau est bonne ici, quoique remplie de sable. Plusieurs bœufs ont été tués et la viande distribuée aux askaris et aux pagazis qui ont été très heureux ; aussi ont-ils chanté toute la soirée. Il est entendu que nous nous sommes réservé les bons morceaux.

Dimanche, 30 août. — Départ à six heures et demie pour arriver au camp de *Tchouna* à onze heures et demie du matin. Le camp est établi en plein bois, à côté d'un tembé où les indigènes ne sont pas complaisants ; ils nous disent ne pas avoir d'œufs et cependant ils ont des poules ; l'après-midi, ils nous ont apporté de la farine et une chèvre. L'eau est potable. Demain, on fera une *tirikéza* pour pouvoir arriver mardi à *Itoura*. Au déjeuner, nous avions tous quatre grand'faim ; on a dû faire cuire deux fois des biftecks.

Lundi, 31 août.— J'ai passé une excellente nuit, ayant dormi de neuf heures du soir à sept heures du matin ,

on aurait pu reposer davantage, car le départ n'aura lieu que vers une heure de l'après-midi. On a dû abattre le restant des bœufs, et avant le départ nous mangerons des biftecks excellents, au filet, s. v. p. On doit faire une *tirikéza*, car il n'y a plus d'eau depuis Tchouna jusqu'à Itoura, quoique l'on passe au lac Tchaïa; celui-ci est desséché, paraît-il, à cette époque; ce n'est, en réalité, qu'un vaste marais.

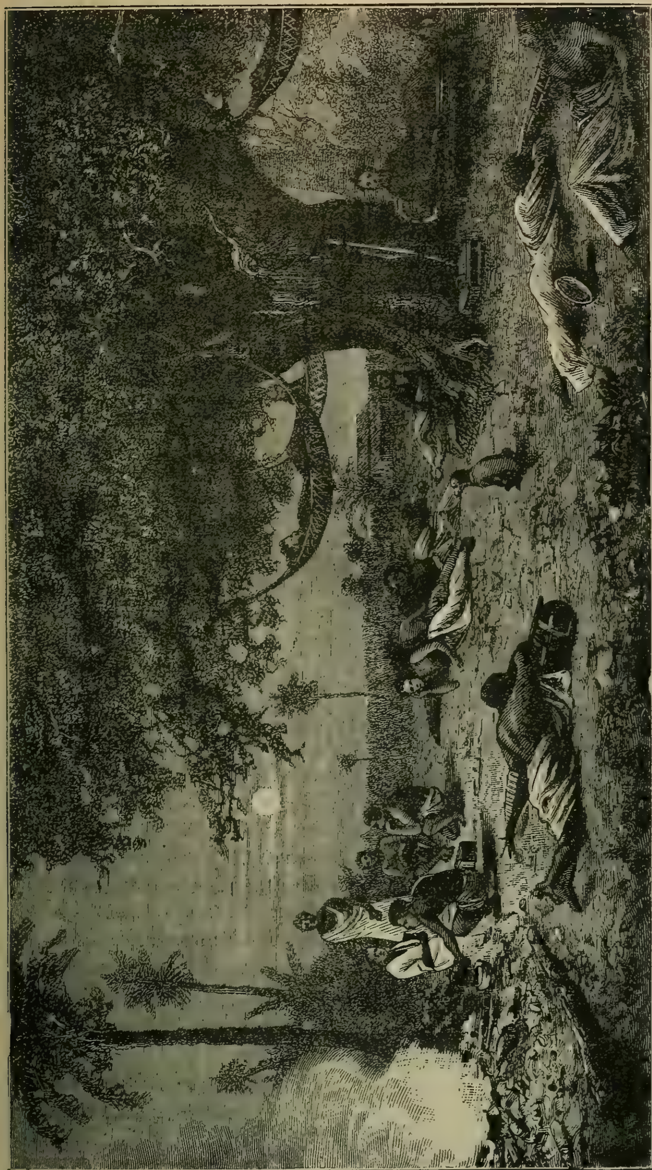
Il est curieux d'avoir une température de 28° et de voir un paysage d'hiver ; grand nombre d'arbres n'ont pas encore de feuilles. Nous n'aurons pas de pluie avant *Karéma*, paraît-il: c'est très heureux. La caravane de M. Stairs n'a plus que deux jours d'avance: nous espérons pouvoir bientôt la rattraper. Nous coucherons cette nuit en plein air.

Je lis en ce moment dans un livre intitulé: *A l'assaut des pays nègres*, journal des missionnaires d'Alger dans l'Afrique équatoriale, la distance à parcourir entre Bagamoyo et Tabora :

1° De Bagamoyo à Mpouapoua, 97 h. ½ = 377 km ;
2° De Mpouapoua à l'Ougogo, 18 h. = 65 km ;
3° Traversée de l'Ougogo, 38 h. ¾ = 164 km ;
4° De l'Ougogo à Tabora, 65 h. ¾ = 260 km ;

Total : 218 heures et 866 km. Mais pour nous, il faut encore compter le voyage de Tabora à Karéma, qui est de 425 km, soit environ 28 jours de marche.

On se met donc en route vers midi, après le déjeuner. Comme plusieurs porteurs, environ une douzaine, se sont enfuis, on a quelque difficulté à les remplacer au départ. Le pays est triste, car on traverse toujours la forêt, et les arbres sont toujours sans feuillage. A cinq heures du soir, j'arrive au lac Tchaïa, qui est, en effet, desséché, et qui ressemble à une immense plaine. A cinq heures quarante, j'entends le battement du tambour, signal indiquant que la caravane est arrivée au lieu du campement. On fait donc installer son lit en plein air, et après avoir mangé, on se couche; il est sept heures et demie. Au lac Tchaïa, le capitaine a blessé mortellement une girafe, qui est allée mourir un peu trop loin pour la cher-



Campement d'une caravane sous un baobab.

cher, car il se faisait déjà tard ; à six heures un quart, il fait noir. Cette nuit, tous les Askaris seront de garde.

Mardi, 1er septembre. — J'ai bien dormi la nuit dernière, mais vers onze heures, nous avons été réveillés par la détonation d'un coup de fusil; c'était tout simplement un porteur qui volait une marmite à l'un de ses camarades, et celui-ci a tiré sur le voleur sans l'atteindre.

On se remet en route à six heures du matin, et à douze heures et demie j'arrive au campement d'Itoura. A quelque distance du campement de la nuit dernière, nous sommes passés à l'endroit où un ingénieur anglais, M. Penrose, a été tué avec six de ses hommes, et sa caravane anéantie par des pillards qui infestent le pori. Il est très heureux que nous n'en ayons pas encore rencontré. Il n'est pas rare de voir *des squelettes*, çà et là, sur la route ; aujourd'hui matin, je suis passé à côté du cadavre d'un nègre dont la mort remontait à deux ou trois jours et appartenant probablement à la caravane du capitaine Stairs.

Le village d'Itouri se compose d'un grand nombre de tembés établis à une distance de 500 ou 600 mètres l'un de l'autre. Dans ce village, passe le chemin conduisant chez les Wa-Soukouma, dont plusieurs faisant partie de la caravane, nous quittent en cet endroit. Demain, nous irons camper à la rivière de *Ngouhalah*, autrement dite Ngouhalah-*mtoni*.

Mercredi, 2 septembre. — Je pars à six heures et demie et, à huit heures, j'arrive près d'un tembé où se trouvent arrêtés le commandant et Docquier, ainsi que la caravane. Il paraît que l'on va se restaurer pour repartir à midi et marcher jusqu'à la nuit tombante (marche qui n'avait pas été décidée hier), pour arriver demain à la rivière Ngouhalah. Mais voilà qu'à onze heures et demie seulement, Renier faisant partie de l'arrière-garde arrive, beaucoup de charges étant restées en arrière par suite du manque de pagazis. Il est donc ensuite décidé de camper ici et de se rendre demain à la rivière.

Quel fâcheux retard! Cela nous ennuie de perdre encore une journée. A chaque instant, les Askaris ramènent

des porteurs qui veulent s'enfuir. L'eau a été buvable ces derniers jours. Température au soleil à deux heures après midi, 33°. J'ai un petit mal de gorge.

Jeudi, 3 septembre.— J'ai quitté le camp à six heures, et à midi j'arrivais au camp de Ngouhalah-Mtoni, après avoir traversé plusieurs forêts dépourvues de verdure, car c'est toujours l'hiver pour le moment dans cette contrée. Où le camp est établi, la végétation commence à paraître, par suite du voisinage de l'eau.

Vendredi, 4 septembre. — J'ai quitté le camp à six heures du matin, pour arriver à *Roubouga* à une heure de l'après midi. — Toujours la forêt, mais à intervalles on traverse une belle prairie aux grandes herbes dorées par le soleil, et qui la font ressembler à un verger d'Europe. Rencontré nombre de rochers à fleur de terre. L'approche d'un village est ordinairement signalé par la verdure; c'est ce que l'on remarque dans toutes les localités, et ici on voit encore près du village les traces de l'ancien Roubouga, par les sillons des anciens champs de *moutama*, où poussent maintenant des herbes et des arbustes sauvages. Les indigènes nous ont fait plusieurs cadeaux, entre autres, d'un bœuf et une chèvre.

Près de nous, un autre camp est établi : c'est la caravane d'un Arabe se rendant à Tabora; elle a quitté Bagamoyo depuis quatre mois environ et a eu beaucoup à souffrir en route. L'Arabe doit payer le *hongo* (ou impôt) dans tous les villages de l'Ougogo, tandis que nous, nous n'en avons payé aucun, parce qu'on n'ose pas nous inquiéter; tout marche donc très bien.

Samedi, 5 septembre. — Je suis parti à six heures du matin, et vers onze heures j'arrivais au camp de *Kigoua*. Le campement est établi près du dernier tembé du village, dans un ancien champ de moutama. Il fait très chaud : à deux heures, au soleil, j'ai remarqué 42°.

Dimanche, 6 septembre. — Aujourd'hui nous ferons deux étapes pour aller camper à *Kasoé*. Départ de Kigoua à six heures du matin et arrivée à la *Mtoni*, ou rivière, à dix heures. A cet endroit, les porteurs ont

pris de l'eau pour l'après-midi, et nous, nous avons fait rôtir quelques biftecks. A onze heures, nous nous sommes remis en route. Après avoir traversé quelques petites montagnes et parcouru encore la forêt remplie de rochers, on arrive en vue de Kasoé à trois heures et demie.

Mais en face de notre camp, il y en a un autre : c'est celui de la *caravane du capitaine Stairs*, qui a été surpris de nous voir déjà là. Ainsi, nous les avons rattrapés même avant Tabora, nous qui étions partis de Bagamoyo neuf jours après eux. Inutile de dire que nous sommes contents d'avoir si bien marché.

Kasoé est le premier village de l'Ounyamouési : adieu donc au Mgounda Mkali. Le panorama a complètement changé depuis ce matin : beaucoup de verdure et de magnifiques tembés, établis çà et là, forment l'agglomération de Kasoé.

Le capitaine Bodson et le marquis de Bonchamps sont enchantés de nous revoir et ils soupent ce soir avec nous. Demain, nous serons donc à Tabora, où nous devons reformer notre caravane et engager de nouveaux soldats.

Lundi, 7 septembre. — A sept heures vingt, je quitte Kasoé, accompagné de Renier, et à neuf heures vingt nous opérons notre entrée triomphale dans la *ville de Tabora*. C'est magnifique Tabora : beaucoup de verdure et de jardins légumiers. A notre arrivée, nous sommes allés prendre le capitaine Jacques, qui était en visite chez le commandant allemand, M. Sigl ; celui-ci parle bien le français, et il est très gentil et enjoué. Il déjeune avec nous ce matin. Il nous racontait qu'il avait eu la guerre, il y a six mois, et il a été serré de près ; heureusement qu'il a pu tuer le chef des troupes ennemies ; c'est ce qui l'a sauvé. Ce sont les Arabes qui provoquent ces troubles.

Le commandant allemand nous a immédiatement installés dans un grand tembé, où nous nous sommes occupés à notre arrivée de remiser les charges, qui sont très nombreuses.

Je m'arrête ici, car le courrier attend ma lettre. Dans la prochaine missive, je vous raconterai mon séjour à Tabora et mon voyage à Karéma. Encore un mois, et je serai à destination. J'espère que vous êtes contents de mes lettres, car je donne le plus de détails possible. Nous quitterons Tabora lundi prochain, et alors en route pour le Tanganika !

Votre fils qui vous embrasse de tout cœur, ainsi que toute la famille.

ALEXIS.

IXe LETTRE (1).

Tabora, le 18 septembre 1891.

MES CHERS PARENTS,

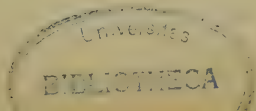
Je suis heureux de vous annoncer que je jouis toujours d'une excellente santé et que mes compagnons sont dans la même situation. Et vous-mêmes? J'espère bien qu'aucun de vous n'est malade et n'a la moindre indisposition, comme cela était, du reste, lorsque j'étais à la maison.

Il est heureux qu'aucun de nous n'ait été malade, et cela est extraordinaire, car il est très rare qu'une caravane comptant quelques blancs soit arrivée à Tabora dans cet état de bonne santé générale. Dieu bénit notre œuvre antiesclavagiste.

Il ne faut pas du tout vous étonner si vous restiez quelque temps sans avoir de mes nouvelles ; il pourrait arriver que les lettres s'égarent ou soient enlevées. Ainsi le commandant allemand de Tabora me disait qu'il attendait sa correspondance d'Europe pour le 17 de ce mois. Le courrier est, en effet, arrivé à cette date, mais toutes les lettres avaient été enlevées par les indigènes de Makengué; la correspondance n'est donc pas absolument sûre par cette route, bien que ce fait se produise pour la première fois, depuis cinq années que cet officier est ici.

A l'occasion, je vous prie donc d'envoyer vos lettres à l'adresse suivante : M. Alexis Vrithoff, membre de

1. Déposée à Tabora le 19 septembre 1891 ; arrivée à Namur le 20 novembre.



l'expédition antiesclavagiste belge au lac Tanganika (Afrique) *à Mpala*, par Quilimane.

De cette façon, je crois que je les recevrai toutes, car cette route est assurée.

Aujourd'hui, nous avons tué un veau, mais un grand celui-là, et dont nous avons pris un bon rôti, le soir au dîner. Ce veau était un cadeau de M. Sigl, qui dîne tous les soirs avec nous. Précédemment, il nous avait déjà offert quatre beaux bœufs. On tue tout simplement la bête d'un coup du fusil; on la dépèce, nous prenons les bons morceaux, tels que le filet et une cuisse pour faire des beefsteaks, ainsi qu'un morceau pour la soupe; ensuite on distribue le restant aux Askaris ou soldats. Vous voyez qu'on est vite débarrassé d'un bœuf; on agit de la sorte, parce qu'on ne peut longtemps conserver la viande; on ne possède pas de glacière dans ce pays.

J'oubliais de dire que je n'ai plus reçu aucune lettre depuis Bagamoyo, sauf à Mbikili, où j'en ai reçu une de H. D., d'Iseghem, mon camarade de Malonne, qui vous a rendu visite il y a quelques mois.

Mon oncle S..., que pense-t-il maintenant de mon départ? N'a-t-il pas encore changé d'idée? Pour moi, je ne regrette rien et j'aime toujours cette vie aventureuse.

A la garde de Dieu et pour le service du prochain!

De Tabora, je n'envoie que cette lettre et je vous assure qu'ici ce n'est pas une petite affaire d'écrire, malgré le vif désir de donner de ses nouvelles, tant on est occupé et tant la chaleur est grande (30° à l'ombre, à 4 h. ½). Mes compagnons sont dans le même cas, et Renier n'a plus écrit un seul mot depuis Zanzibar.

ALEXIS.

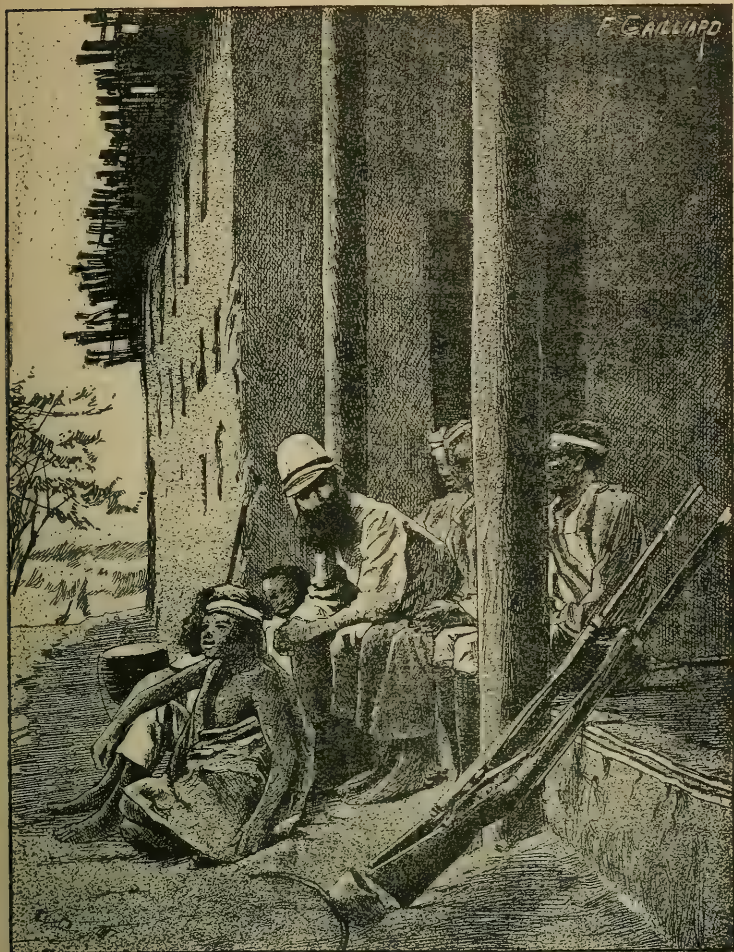
LETTRE X[e] (1).

Karéma, le 18 octobre 1891.

MES CHERS PARENTS,

JE vais reprendre et continuer le journal commencé dans mes lettres précédentes; de cette façon, j'ai plus facile.

1. Déposée à Karéma le 19 octobre, arrivée à Namur le 25 février 1892.



Le lieutenant Sigl, chef des forces allemandes à Tabora.
(D'après une photographie du capitaine Jacques. Gravure extraite du *Mouvement antiesclavagiste.*)

Dimanche, 20 septembre. — J'ai déjeuné à midi chez M. Sigl, commandant de Tabora. En réalité, il n'est pas officiellement à la tête de cette localité. Il y a 5 ans, il a été envoyé en expédition dans l'intérieur de l'Afrique, et principalement au lac Victoria Nyanza, pour voir l'état des populations et essayer d'occuper Tabora. Il y a réussi, et au mois de janvier dernier, il prenait possession de cette ville, où il s'installait comme commandant provisoire, en attendant que le gouvernement allemand nomme un commandant définitif. A la date de ce jour, il n'a encore rien reçu sous ce rapport et il craint fort de ne pouvoir tenir encore longtemps, par suite des intrigues des Arabes. C'est imprudent de le laisser dans cette situation. Il serait tué depuis longtemps si l'on ne craignait l'expédition allemande, qui doit se faire bientôt. M. Sigl n'a avec lui que 80 soldats tout au plus et un petit canon; il nous disait que si dans deux mois, le commandant nommé par le gouvernement n'arrive pas, ou s'il ne reçoit pas quelques centaines de soldats bien armés, il quitte Tabora et rentre en Europe. A son arrivée dans l'intérieur, il avait deux sous-officiers blancs : l'un a été tué dans la guerre dont je parlais le 7 septembre, et il a dû renvoyer à la côte le second, qui était malade.

Je vais dire maintenant quelques mots de **Tabora.** La ville est commerçante et gouvernée par un sultan ou vali, du nom de Sed Bed Rachid; mais il gouverne de concert avec le commandant allemand, lequel a tout à dire. Il existe à Tabora un marché dans le genre de celui de Bagamoyo; c'est le premier marché que l'on rencontre depuis la côte. L'argent n'y a pas cours, comme du reste dans tout l'intérieur de l'Afrique ; on paie au moyen d'étoffes appelées méricani, satini et kaniki, etc.; c'est donc en quelque sorte un échange de marchandises.

Tabora se compose d'un grand nombre de tembés et de huttes, disséminés çà et là et entourés de jardins et de petits champs de pommes de terre ou de manioc ; il y a de grands chemins formant les rues. La population est très mêlée, car elle se compose d'arabes et de nègres

venant de la côte et de l'intérieur. On fabrique ici beaucoup d'excellent pombé, ou bière du pays. Cette boisson est faite avec du moutama (sorte de grain) et, parce qu'elle fermente très fort, on s'en sert comme levure pour le pain. Nous mangeons du pain fait avec de la farine de froment cultivé dans le pays; mélangée avec de la farine de moutama, elle fait un très bon pain de couleur grise.

Je puis vous donner ici les dernières nouvelles d'Emin Pacha, qui est un peu fou, dit-on : il veut aller reprendre l'ivoire qu'il a laissé dans son ancienne province, appartenant maintenant aux Anglais, et il paraît qu'un colonel anglais est à ses trousses avec 600 soldats et un canon Maxim.

Lundi, 21; Mardi, 22, et Mercredi, 23 septembre.— Continué les préparatifs du départ fixé au 24 septembre. Je vais vous conter ici des choses que beaucoup ignorent en Europe.

N'est-ce pas imprudence de la part du gouvernement allemand de *vendre de la poudre et des fusils aux Arabes* et aux indigènes, car cette poudre et ces fusils serviront un jour contre eux.

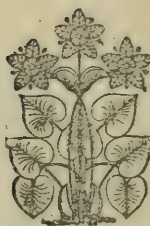
Combien de fois, à Bagamoyo, n'avons-nous pas vu partir des caravanes chargées de tonnelets de poudre ? Tous les jours il en partait. Une seule caravane en emporta 8250 livres; les Anglais agissent de la même façon, et il existe entre ceux-ci et les Allemands une concurrence à outrance pour la livraison de la poudre. Les Anglais écoulent la poudre sur le marché de Mombaza. Dans le Maniéma, il y a beaucoup de fusils et de poudre : c'est là le quartier général des Arabes, et c'est là que, s'ils y sont contraints, ils joueront leur dernier atout, lorsqu'ils se verront pourchassés.

C'est, je crois, dans les environs que le capitaine Jacques va précisément établir son poste. Tippo-Tip a vendu à Emin Pacha et à son expédition 50000 capsules ; ce sont donc les Arabes qui fournissent des munitions aux Européens !

Par cette manière d'agir, le gouvernement allemand

trouve un moyen de se faire de l'argent, et si les commandants de Mpouapoua et de Tabora font des observations à ce sujet, le susdit gouvernement leur répond qu'on ne peut pas empêcher le commerce. Fameux commerce, va! Aussi, les Allemands verront-ils dans quelques années leur colonie dégringoler, car elle ne leur rapporte absolument rien; elle ne rapporte pas même de quoi payer leurs agents. D'ici à quelque temps, il y aura encore un soulèvement comme cela a eu lieu à la côte, il y a deux ou trois ans. Cela n'arriverait pas si l'on ne fournissait pas des armes et de la poudre au pays (1).

1. Cette prévision ne s'est que trop réalisée : un an après, en 1892, le soulèvement des Arabes se manifestait partout dans les régions centrales.



CHAPITRE CINQUIÈME.

De Tabora au lac Tanganika.

Départ de Tabora. — Un orage. — Dans l'Ounyaniembé. — Danse guerrière. —Quantité d'animaux; hyènes et crocodiles. — Chasse à l'hippopotame. — Lion et rats. — Seize têtes de morts. Nouvelles de Joubert. — L'eau et le sorcier. — La plaine et les montagnes. — *Hourrah Tanganika!* — A Karéma, chez les Pères Blancs. — Le capitaine Joubert. — La jonction est donc faite.

Xe LETTRE *(suite)*.

Jeudi, 24 septembre. — NOUS voilà donc de nouveau en marche : notre but, cette fois, est Karéma.

Après avoir déjeuné chez M. Sigl et lui avoir fait nos adieux, nous nous mettons en route à une heure après midi pour *Tema*, distant de 4 lieues et demie. Nous avons traversé une bonne partie de Tabora, semée de quantité de tembés. A 5 h. ½, j'arrive au camp, ayant fort soif, mais je me désaltère à un puits dont l'eau est excellente et claire. Vers 7 heures, le ciel se couvre, et un petit *orage* éclate, accompagné d'un peu de pluie : les éclairs et les coups de tonnerre se succèdent presque sans interruption, mais cet orage n'est rien en comparaison de ceux que j'aurai à essuyer au Congo, car il paraît que là les orages sont très fréquents, surtout violents et accompagnés de fortes pluies.

Vendredi, 25 septembre. — En route pour le camp d'*Igoua* à sept heures du matin, et arrivée à onze heures et demie. Nous marchons tous les quatre ensemble, avec tous les soldats et une cinquantaine de porteurs, car la caravane est partie de Tabora avant nous, conduite par Dausa, un des agents de Sewa Adji à Tabora. D'ailleurs, aucun danger sur la route.

Nous sommes donc dans la contrée de l'*Ounyaniembé*, province de l'**Ounyamouési**; cette contrée est très populeuse; aussi on traverse grand nombre de villages, où les

indigènes sont affables, et lorsqu'on leur demande à boire, ils s'empressent de vous apporter un grand vase d'eau fraîche. Quelle différence avec cette contrée de l'Ougogo, dont les habitants s'enfermaient dans leurs tembés et vous refusaient l'eau !

Ainsi dernièrement, lorsque nous étions en route pour Roubouga, ce n'est que grâce aux Askaris que nous avons pu avoir de l'eau dans un tembé : aussi, pour nous rattraper, en avons-nous bu et en avons-nous emporté ! Arrivés à Igoua, nous apprenons que la caravane est campée à une demi-heure de notre camp ; nous la rejoindrons demain à *Toutoua*. Les indigènes nous ont apporté des cadeaux et de l'excellent pombé, qui nous fait toujours grand plaisir. C'est un bon breuvage quand on le prend en mangeant.

Samedi, 26 septembre. — Nous avons quitté le camp à sept heures, pour arriver à Toutoua à onze heures et demie. Là nous avons retrouvé une grande partie de la caravane. Le commandant a envoyé, ce matin, quelques Askaris chercher les fusils que des déserteurs avaient enlevés. A quatre heures, trois fusils étaient rentrés. La marche d'aujourd'hui a comporté la traversée d'une forêt assez riche en feuillage. L'eau est bonne et la population excellente.

Dimanche, 27 septembre. — Départ pour *Igonda* à six heures et demie, et arrivée à huit heures un quart. C'est une bien petite marche. Nous avons vu la limite de l'Ounyaniembé, marquée par une longue allée bordée de grands arbres. La caravane avance bien maintenant : nous marchons tous les quatre en tête, sans nous occuper d'elle. Elle est d'ailleurs bien conduite. L'après-midi, nous avons reçu la visite de la reine d'Igonda, qui nous a fait des cadeaux.

Lundi, 28 septembre. — En route pour *Commoua Iaghé* à six heures quarante-cinq, et arrivée vers dix heures et demie. La verdure est partout magnifique, et la nature ne la ménage pas. Le camp est établi dans un ancien champ de moutama. Il y a quatre villages établis

à quelque distance du campement ; entre autres Maembi, dont le chef est Loueba, et la reine Tchanza : ceux-ci nous ont fait plusieurs cadeaux. L'eau est bonne. Température au soleil : à quatre heures, 42° : à cinq heures et demie, 32°.

Mardi, 29 septembre. — Départ de Commoua Iaghé à six heures vingt, et arrivée à *Simbiri* vers neuf heures et demie. La route n'a pas été aussi gaie qu'hier : peu de verdure. Le reste de la caravane nous rejoint vers quatre heures du soir. A ce moment, les porteurs, au nombre d'une soixantaine, nous ont offert le spectacle d'une danse guerrière qui a duré plus d'une heure. Il fallait voir tous ces malheureux transpirer et souffler pendant cette longue danse !

L'eau est, ici, belle et bien claire.

Mercredi, 30 septembre. — Je suis parti à six heures un quart du camp de Simbiri, pour arriver vers dix heures au camp de *Kakoma*, qui est établi dans un ancien champ. La route a été belle : beaucoup de verdure. C'est bien singulier ce changement de paysage d'un jour à l'autre ! En tous cas, le voyage de Tábora à Karéma est le plus agréable que nous ayons eu depuis Bagamoyo. C'est autre chose que les bords de la Meuse ! Plusieurs tembés sont établis sur la route. Nous allons entrer dans un pays fort giboyeux : déjà le commandant a aperçu une antilope, des girafes, des zèbres, etc.

A notre arrivée, nous recevons le courrier venant de Karéma de la part du Père Randabel, supérieur de la Mission, et nous disant que nous arrivons bien à propos au lac ; la rumeur publique a déjà appris notre arrivée, et les Arabes sont inquiets. Le Père nous dit aussi que le capitaine Joubert n'est plus à Mpala et qu'il a établi son poste à Saint-Louis de Mirumbi, au-dessous de Mpala.

L'eau est impure au campement de Kakoma.

Jeudi, 1er octobre. — Départ pour *Kisimdé* à six heures, et arrivée à onze heures et demie du matin. Le capitaine a pris les devants de la caravane pour se rendre à la chasse ; il a pu tirer, mais difficilement, à cause

des arbres, qui lui ont fait rater plusieurs bêtes. C'est incroyable la quantité d'animaux peuplant l'Afrique.

Tout le voyage d'aujourd'hui a consisté dans la traversée d'un grand bois, à l'extrémité duquel sont établis deux villages. Ces gens ont dû défricher beaucoup pour obtenir de si beaux champs. Après avoir marché encore une demi-heure, j'arrive au village de Kisimdé, caché dans un bouquet de bananiers et d'euphorbes; le camp est établi à quelque distance de ce village, au bord de la forêt. L'eau est bonne. Un des villages dont je vous parlais plus haut est Kouâ-kouou et appartient au sultan de Kakoma. Demain, nous camperons encore ici.

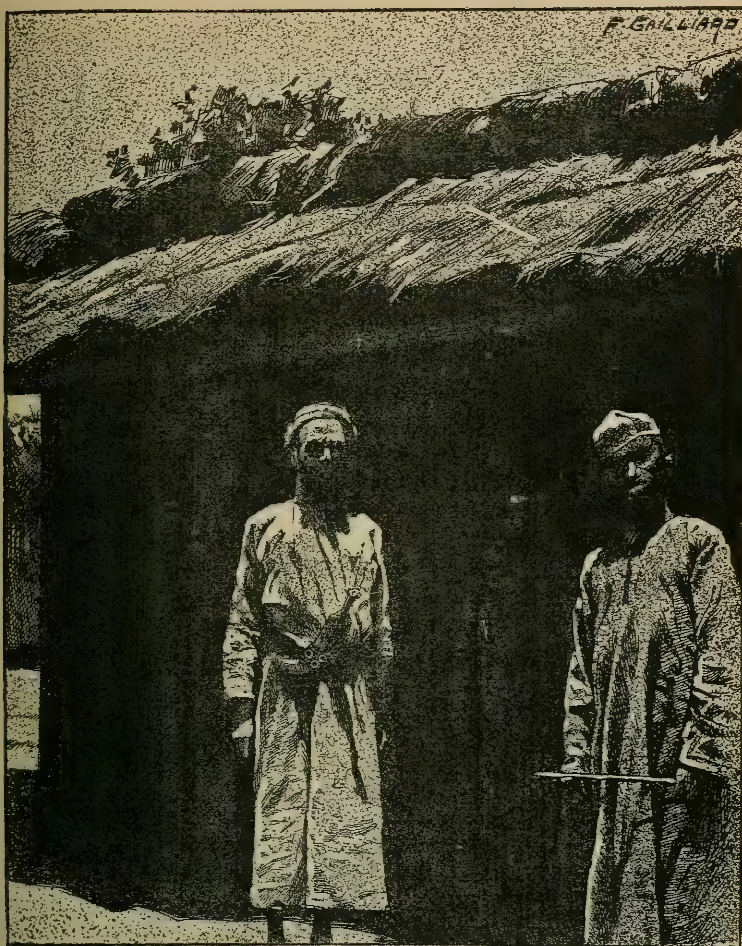
Vendredi, 2 octobre. — Le commandant est parti ce matin à la chasse et nous a rapporté une antilope. Kisimdé est le dernier village de l'Ounyaniembé, que nous quittons définitivement après avoir traversé l'Ougando, pour entrer dans l'Oukonongo. Le soir, nous avons eu une averse. La nuit, j'ai entendu plusieurs hyènes près du camp.

Samedi, 3 octobre. — Tout au matin, avant le jour, le camp est réveillé par les cris des porteurs qui voient une hyène faire invasion dans notre camp, tentée sans doute par notre troupeau de chèvres; mais, aux cris poussés par nos pagazis, elle a pris la fuite.

J'ai quitté le camp ce matin à six heures et demie. La route traverse une plaine pendant deux ou trois heures et ensuite une partie de la forêt.

Comme je le disais plus haut, ce pays est fort giboyeux, à en juger par les nombreuses traces d'animaux, et le gibier est tellement abondant que plusieurs lions ont établi leur repaire dans les environs. Vers dix heures et demie, on arrive au bord de la rivière l'Ougalla, desséchée en beaucoup d'endroits. Elle forme en ce moment de petits étangs peuplés d'hippopotames et de crocodiles. Le camp est établi à cet endroit dans une vaste clairière au milieu de la forêt.

Aussitôt arrivé, le commandant s'est rendu à un étang pour y chasser. Cet étang, qui n'avait pas une superficie de quatre-vingts mètres de long sur autant de large, contenait quantité d'*hippopotames et de crocodiles.*



Seef-ben-Saad, vali ou chef Arabe de Tabora, devant un tembé.

(Gravure extraite du *Mouvement antiesclavagiste.*)

L'après midi je suis allé retrouver le commandant et j'ai pu tirer aussi. Le commandant a tué un grand crocodile que l'on a conduit au camp : il mesurait cinq ou six mètres de longueur. On a continué la chasse jusqu'à la soirée, et plusieurs crocodiles ont été culbutés, ainsi que plusieurs hippopotames, dont deux sont sûrement blessés à mort ; il doit cependant y en avoir un plus grand nombre, mais c'est demain matin que nous connaîtrons le nombre des victimes.

Voici en quoi consiste cette chasse très simple et surtout amusante; on s'installe au bord de l'étang et on attend. Les hippopotames sont entièrement sous l'eau, et de temps à autre ils viennent aspirer l'air pendant quelques secondes; on n'aperçoit alors que les naseaux dépassant un peu la surface de l'eau. Mais, de temps en temps, une de ces bêtes, plus franche que les autres, montre un peu trop le mufle et aussitôt on lui envoie une balle. Si on l'a touchée au bon endroit, à l'œil, de préférence, la bête a son compte: elle plonge, et ce n'est que quatre heures après qu'elle reparaît, morte, à la surface.

Quant à la *chasse au crocodile*, lorsque l'animal apparaît à la surface, on lui adresse un plomb dans la tête; il fait quelques contorsions, et pendant ce temps, on lui tire encore deux ou trois coups de fusil : la vilaine bête est alors morte. Vous voyez que c'est vite fait, et que l'Afrique a des agréments pour un bon tireur ; c'est autre chose que la chasse au lièvre, n'est-ce pas ?

La chasse à l'hippopotame n'est pas dangereuse, tant que l'animal est à l'eau, son élément favori, dont il ne cherche pas à sortir; il ne bouge plus de l'eau, si on lui fait la chasse. Mais à terre, l'hippopotame est dangereux, et, s'il vous atteint, il vous piétine et vous écrase.

Demain, les porteurs pourront se régaler de viande; nous resterons au camp de l'Ougalla pour leur permettre de dépecer les hippopotames ; les Askaris n'en mangent pas, disant que c'est de la viande impure. Le soir, j'ai encore entendu des hyènes.

Dimanche, 4 octobre. — Nous nous reposons donc encore aujourd'hui et nous suppléons au défaut de messe

le mieux que nous pouvons. Que ne sommes-nous déjà chez les missionnaires !

Après le déjeuner, nous nous sommes rendus à l'étang. Les porteurs avaient déjà retiré les bêtes tuées : quatre hippopotames et trois crocodiles étaient sur leurs flancs. Le commandant a pris des photographies de ces animaux. Pendant la journée, deux hippopotames et deux crocodiles sont encore revenus à la surface de l'eau et des gens de la caravane en ont achevé un autre, ce qui porte à sept le nombre de ces monstres tués dans notre chasse vraiment fantastique d'hier, sans compter ceux qui sont allés mourir dans la forêt. Les porteurs s'en sont donnés à cœur joie et ils avaient de la viande en telle quantité qu'ils n'ont pas pu dépecer toutes les bêtes. Il est vrai qu'un hippopotame ordinaire donne plus de mille kilog. de viande. Cette bête est énorme, la tête surtout est volumineuse. La chair ressemble assez à celle du porc. La peau est épaisse de près de deux doigts.

Lundi, 5 octobre. — La nuit, j'ai entendu plusieurs hyènes aux environs du camp, et le voisinage des lions n'a rien de rassurant pour les peureux. On quitte le camp à six heures et, à onze heures et demie, on arrive à *Louamba Koatcha*, après avoir traversé un pori sans végétation. Le soir, un lion est venu rugir près du camp

Mardi, 6 octobre. — Le départ a eu lieu à six heures un quart. Le pays est toujours sauvage et triste. A neuf heures et demie, on arrive à *Moinam binouca*, où on établit le camp. Le terrain est mauvais et miné par les rats. L'après-midi, nous avons reçu une averse.

Mercredi, 7 octobre. — J'ai quitté le camp à six heures. La verdure commence à réapparaître. A onze heures et demie on arrive à *Oukabala*. Le village est masqué par une double haie d'euphorbes et de ronces. Le camp est établi au bord d'un petit lac, dont l'eau est excellente. Des hyènes nous ont encore donné un concert la nuit.

Jeudi, 8 octobre. — Départ pour le *Kilimanne* à six heures. On a traversé d'abord une forêt, dont le sol est

ferrugineux ; ensuite, on a grimpé une rude montagne pierreuse, et à midi, on est arrivé au campement, en plein bois.

Vendredi, 9 octobre. — Départ à six heures. On traverse toujours la même forêt qu'hier. A huit heures et demie, on est en vue du village de *Kalambéga*, où l'on campe. Ce village est de construction récente.

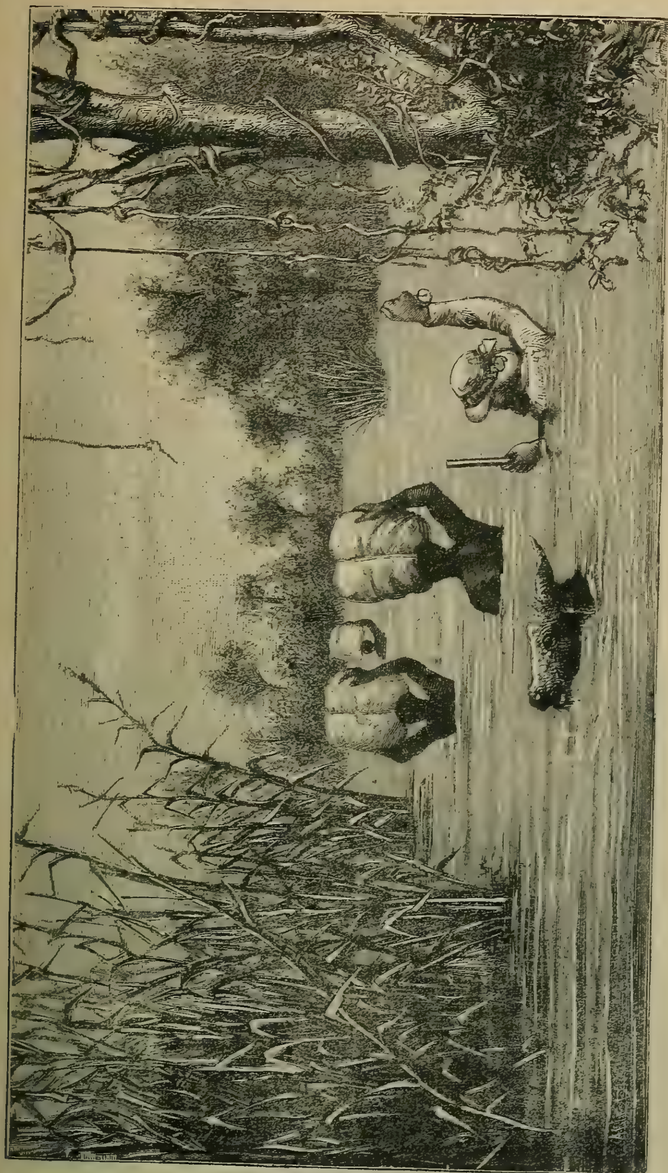
Samedi, 10 octobre. — Je quitte le camp à cinq heures et demie. A huit heures, on arrive au village de *Bahasuisa*, et plus loin on rencontre encore deux villages en construction. A dix heures, nous campons à *Moukalaga*, village entouré de plantations. L'eau y est bonne. Le chef nous a fait des cadeaux.

Dimanche, 11 octobre. — A cinq heures et demie du matin, on devait lever le camp. Les porteurs refusent de partir et veulent rester aujourd'hui à Moukalaga ; plusieurs même s'enfuient. Les Askaris recherchent les fuyards et les ramènent au camp. Enfin à sept heures quarante-cinq, on quitte Moukalaga et l'on parcourt une forêt interminable, ravissante de verdure ; on y campe à une heure et demie au lieu dit *Simbo*. L'eau y est mauvaise. Le soir, j'ai entendu des buffles.

Lundi, 12 octobre. — Départ pour *Conawé* à cinq heures et demie. On continue à traverser la même forêt qu'hier. Il y a beaucoup de montagnes à gravir : la route est bordée de gros rochers et de ronces. Il y a ici des traces d'éléphants. A neuf heures et demie, on arrive en vue du village. Le niampara vient à notre rencontre et nous conduit dans l'intérieur.

A l'une des entrées un hideux spectacle s'offre à notre vue : seize têtes d'hommes se balancent au haut de perches ; c'est réellement dégoûtant.

Les indigènes de cet endroit sont en guerre avec ceux de Pomboué, et après un combat, l'habitude est de trancher les têtes des ennemis tués et de les suspendre comme trophée ; parmi ces têtes, plusieurs sont toutes fraîches. Le village est entouré d'une haute clôture et d'un



Passage d'une rivière.

fouillis d'arbres impénétrable. Il y a huit jours, ce village a encore été attaqué par les indigènes de Pomboué, qui voulaient y pénétrer la nuit par une des portes, mais les gens de Conawé s'en étant aperçus, purent les mettre en fuite. Il y a deux jours encore, les assaillants ont voulu les attaquer, mais apprenant que notre caravane allait passer, ils se sont retirés. Le chef du village aurait voulu nous entraîner dans cette guerre et nous a fait cadeau d'un mouton et d'une chèvre. Le camp est établi au milieu du village, qui a été en partie détruit. On voit encore beaucoup de décombres de huttes et de tembés. L'eau est excellente.

L'après-midi, nous avons reçu une lettre, devinez de qui ?... Du *capitaine Joubert*. Il nous dit qu'il nous voit arriver avec grand plaisir, et qu'il regrette de ne pouvoir venir à Karéma, se trouvant seul et craignant les Rougas-Rougas, que les Arabes ont soulevés.

Mardi, 13 octobre. — On part à six heures un quart. A sept heures quarante-cinq on arrive à la rivière Katouma, après être passés à côté d'un petit village admirablement bien fortifié. L'après-midi, nous ferons une tirikéza (deuxième étape). A onze heures un quart, nous nous mettons en route pour traverser un pori, puis nous arrivons au campement, situé en pleine forêt. Nous trouvons enfin de l'eau en cet endroit souvent à sec ; les porteurs attribuent à un msimou ou sorcier, le pouvoir de faire venir et disparaître l'eau à son gré. L'explication en est bien simple : on ne trouve pas d'eau quand une caravane, vous précédant de près, a épuisé la source ; comme nous suivons de huit jours la caravane de M. Stairs, l'eau a eu le temps de revenir pour nous.

Mercredi, 14 octobre. — Le départ s'est effectué à cinq heures vingt. Après avoir traversé une magnifique forêt, il est sept heures lorsque nous arrivons en vue d'une plaine basse, couverte d'herbes roussies par le soleil et tellement grande qu'on ne peut s'en faire une idée. A l'extrémité où nous la voyons, il faudrait plus d'une heure pour la traverser dans sa largeur ; quant à la

longueur, elle s'étend, dit-on, jusqu'au Maniéma. On voyait au loin, dans cette plaine, de nombreux troupeaux d'antilopes ; c'est par centaines qu'on les comptait. Plus loin, dans la brume, on voyait de hautes montagnes dont le pied se baigne certainement dans le lac Tanganika. La vue de ces montagnes nous réjouit, car on se sent près du but.

Après avoir traversé la plaine, qui est toute couverte d'eau au temps de la massica (saison des pluies), on marche encore jusque midi et on campe près du village de Kamba. Là, deux Arabes viennent à notre rencontre au milieu du village, nous offrent de l'eau... sucrée, s'il vous plaît, et nous font cadeau de plusieurs canards. Nous campons dans un champ, auprès d'une rivière desséchée, mais où il y a encore de l'eau excellente, à certains endroits.

On trouve ici beaucoup de traces d'éléphants.

Jeudi, 15 octobre. — Départ à cinq heures quarante. On ne marche plus, on vole. On fait la traversée d'un pori pour arriver aujourd'hui à Karéma. Le chemin, excellent au départ, devient bien mauvais : le sol est fort rocailleux. On marche, on marche toujours. On escalade des montagnes, puis on descend dans une plaine. Vers onze heures, on passe à côté de plusieurs villages de construction assez récente. Le commandant tue une antilope, dont nous emportons un gigot pour les missionnaires.

Vers deux heures, on escalade encore une montagne, et, arrivé au sommet, que voit-on ? Une nappe bleue se dessine au loin, c'est le *lac Tanganika !!*

Nous nous arrêtons et en chœur nous crions : *hourrah Tanganika !* comme c'est la coutume, du reste.

Voilà donc le fameux lac vers lequel nous nous acheminions. Nous le tenons enfin. Après avoir traversé une plaine et contourné une seconde montagne, c'est comme un coup de théâtre : nous nous trouvons à quelques pas de la mission de Karéma. Les Pères viennent à notre rencontre, nous accueillent avec joie et nous demandent des nouvelles de notre voyage.

Aussitôt après notre arrivée, les Pères nous font dîner.

Nous mangeons du poisson venant du lac, et buvons de l'eau du lac. Cette eau est claire comme du cristal et d'une fraîcheur remarquable. Nous sommes toujours sûrs de ne pas mourir de soif. Le capitaine Stairs est encore à Karéma, où il est arrivé depuis deux ou trois jours; nous avons donc failli le rattraper encore une fois en route.

Voici quelques mots sur Karéma.

La mission de Karéma est dirigée par les Pères blancs d'Alger. Ils occupent et entretiennent l'ancien fort, construit d'abord par le capitaine belge Cambier, en 1879, et achevé par le capitaine Storms, en 1882. C'est un grand tembé (village) entouré de hauts murs et pouvant servir de citadelle. C'est là que nous demeurerons, en attendant que nous puissions traverser le lac. La caravane arrivant demain, nous remiserons nos charges dans une grande salle.

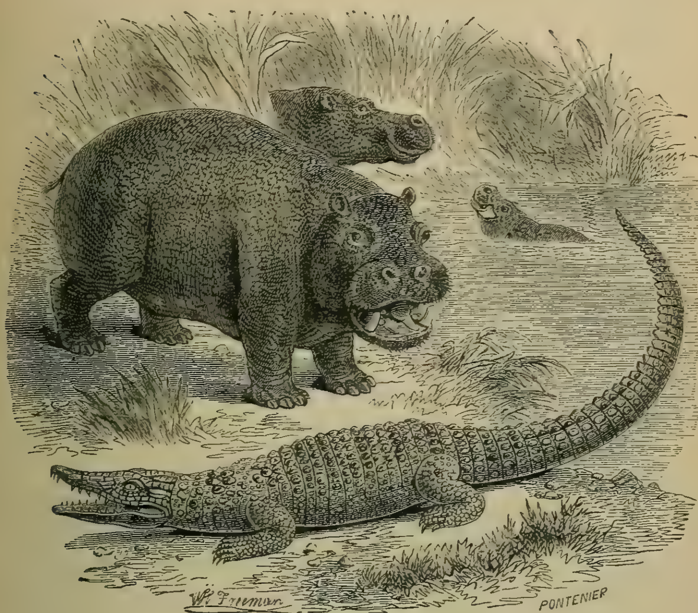
Samedi, 17 octobre. — La caravane est arrivée ce matin, et toute la journée nous avons arrangé et vérifié les charges. Les Pères sont très aimables et font tout pour nous être agréables. Ce qui nous fait aussi grand plaisir ici, c'est d'entendre sonner l'*Angelus*; la cloche rappelle le pays, le Bon Dieu et la très sainte Vierge; c'est si rare en Afrique.

Dimanche, 18 octobre. — Nous avons été à la messe le matin, et à la chasse l'après-midi. Le commandant me dit que je partirai par le premier bateau, car le capitaine Joubert a absolument besoin de quelqu'un immédiatement.

Je serai donc le *premier de l'Expédition* qui traverserai le lac et je vais entrer de suite en fonctions. La traversée se fait au moyen de grandes barques, d'une seule pièce, taillées dans un arbre. Nous disposerons de plusieurs barques dont deux appartiennent au capitaine Joubert, et deux à la mission de Karéma. Pour arriver à Mpala, la traversée dure une bonne dizaine d'heures par un vent favorable; sinon il faut 2 ou 3 jours. La barque est à voile et contient 2 pilotes et 12 rameurs.

Voilà deux ans que le capitaine Joubert a quitté

Mpala pour habiter Saint-Louis de Mirumbi ; c'est le nom qu'il a donné à son fort. Il est marié depuis bientôt quatre ans et il y a douze ans qu'il est venu en Afrique pour la première fois. A Mirumbi, le capitaine Joubert a deux villages à gouverner. Nous avons appris qu'il a été attaqué par les Arabes il y a huit jours, et que le soulèvement s'est arrêté à la nouvelle de l'arrivée de notre expédition.



Hippopotames et Crocodiles.

Lundi, 19 octobre. — Me voici donc à Karéma et sur le point d'occuper le poste que m'a assigné la Société antiesclavagiste. Je pars demain vers 6 ou 7 heures du soir, pour arriver le lendemain matin à l'autre côté du lac. Nous allons donc commencer à travailler et à rassurer les populations. Il paraît que sur le territoire du capitaine Joubert, il y a beaucoup de réfugiés qui ont fui devant les rafles des Arabes. A Karéma, il y a plus de

400 enfants à la mission : tous ont été rachetés par les missionnaires.

Je dois ici fermer ma lettre (1), car le bateau va partir.

Priez pour moi. Votre fils affectionné

ALEXIS VRITHOFF.

XIe LETTRE (2).

Saint-Louis de Mirumbi.

Mardi, 20, et mercredi, 21 octobre. — J'AI quitté Karéma le mardi à 7 h. ¼ du soir, et après une bonne nuit, j'arrive le lendemain vers une heure après midi à la baie des Crocodiles, où l'on stationne pour manger et se reposer jusque 6 heures du soir ; puis, en route pour Saint-Louis de Mirumbi. — Les rameurs chantent toujours en ramant, et la barque en contient une douzaine, plus un certain nombre de soldats du capitaine Stairs.

Jeudi, 22 octobre. — Après avoir bien dormi au bateau, le matin j'aperçus la demeure du capitaine, et, à côté, son village appelé Saint-Louis. A 9 heures je débarque sur la plage avec toutes mes malles. J'ai fait vite transporter mes bagages par des hommes que le capitaine Joubert m'envoyait. La caravane de Stairs est ici campée; bientôt elle se remettra en route pour le Katanga.

MM. Bodson, de Bonchamps, et le docteur Moloney me reçoivent sur la plage,et aussitôt je me mets en route vers la demeure du capitaine, située à un bon quart d'heure de la plage.

En chemin, je trouve le brave **capitaine Joubert** qui venait à ma rencontre, ayant appris qu'un Européen avait débarqué. Malgré ses 50 ans, il est encore bien vert, mais on voit qu'il est beaucoup usé par son long séjour en Afrique. Je m'installe donc chez lui; il est d'une gentillesse hors ligne : du reste, c'est un Français, c'est

1. Lettre de 40 pages contenant 3 photographies. Datée de Mirumbi, 20 décembre 1891 et déposée à Bagamoyo, le 21 mai 1892, elle est arrivée à Namur le 22 juin 1892.

2. Cette lettre d'Alexis Vrithoff commençait par des détails que nous reporterons plus loin afin de suivre l'ordre chronologique.

assez dire. Il y a presque famine dans le pays par suite du grand nombre de réfugiés, qui, fuyant devant les razzias des Arabes, sont venus construire ici leurs villages. De la sorte, ils sont protégés par le voisinage du capitaine Joubert.

Celui-ci n'a pas encore reçu les 320 fusils que les anciens Zouaves belges et français lui ont envoyés en cadeau au mois d'avril dernier.

Vendredi, 23 octobre. — Le capitaine Joubert est en train de préparer une chapelle, et de temps en temps on aura la messe dite par un Père de Mpala ou un autre Père de passage, et peut-être aura-t-on bientôt ici une mission. Une caravane de missionnaires belges est en route pour le Tanganika : ils viennent remplacer les missionnaires français, qui vont aller sur l'autre rive du lac.

Le capitaine a chez lui une trentaine d'enfants rachetés, comme cela se pratique dans les missions. Il a donc beaucoup de besogne : ouvrages de menuiserie, de jardinage, de pharmacie, etc. Il règle les différends entre les chefs de villages du Marungu, et de temps en temps, on va en expédition ; mais maintenant il ne peut plus y aller, car les longues marches le fatiguent. Il pleut tous les jours depuis le lendemain de mon arrivée : c'est le commencement de la massica (saison des pluies), et nous en avons pour cinq mois à recevoir de la pluie, d'ailleurs nécessaire à la culture. La pluie est toujours amenée par un violent orage et, lorsqu'il pleut, il ne fait pas bon voguer sur le lac.

On cultive ici le blé, le riz, le manioc, les kalangas, les pommes de terre, la canne à sucre, le sorgho, et on a des légumes, des oignons. Nous avons même apporté une caisse de semences au capitaine Joubert.





CHAPITRE SIXIÈME.

Alexis, adjoint du capitaine Joubert. Il fait la guerre.

A Saint-Louis. — Alexis, adjoint du capitaine. — L'ennemi Katélé. — A Mpala. — Mort de son chien Stipp. — Une expédition en détresse. — Revanche à prendre contre les chasseurs d'esclaves. — Danse guerrière. — Sikalindé a peur et se sauve.— Campagne contre Kipoka.— Bataille et victoire: Kipoka est tué. — Réquisitions de chèvres. — Genre de vie à Mirumbi. — Le P. Van Oost. — 1er janvier 1892. — Fondation d'Albertville. — Gâteau des Rois. — Nouvelles de Namur. — Échec grave des Allemands. — Succès de Jacques. — Genre de vie africaine.— Dernière lettre. — Fin du *journal* d'Alexis Vrithoff.

LETTRE XIe *(suite).*

Saint-Louis de Mirumbi.

Samedi, 24 octobre. — J'ENTRE donc en fonctions et je commence par remplir l'office de médecin; la caravane du lieutenant Long, qui doit arriver, vient avec trois médecins ; le capitaine tâchera d'en retenir un.

Dimanche, 25 octobre. — Le capitaine Joubert avait pour voisin un ennemi nommé Katélé, agent des Arabes, qui avait été battu par lui il y a environ un an et demi. Katélé s'était installé à quatre lieues de chez le capitaine et était en train de se construire un boma, ou maison fortifiée. Le capitaine attendait que l'expédition Stairs fût partie pour aller le déloger malgré sa bonne installation ; comme l'eau est assez éloignée du boma, il fallait tout simplement lui couper l'eau et l'affaire était faite. Mais voilà qu'aujourd'hui nous apprenons que Katélé a abandonné son village et est parti avec tous ses gens. Plusieurs hommes du capitaine demandent à s'installer chez Katélé : permission leur est accordée. Katélé a quitté son village par crainte d'une attaque ; la famine l'accablait, et s'il a tant tardé à fuir, c'est qu'il attendait du renfort. On a trouvé là des champs tout préparés pour la culture.

Jeudi, 29 octobre. — Le commandant Jacques arrive à 5 h. du soir, amenant une partie des charges destinées au capitaine Joubert.

Vendredi, 30 octobre. — Le Père Van Oost, de la mission de Mpala, arrive ce matin; il vient pour dire la messe dimanche. Mon chien Stipp devient aveugle; je crains pour ses jours, car il refuse de manger.

Dimanche, 1er novembre. Toussaint. — Grâce au P. Van Oost, un belge, nous passons ce beau jour de fête dans les exercices de piété. Le soir, nos parents morts ne sont pas oubliés, et la fête nous donne occasion de penser à tous nos chers absents. Que Dieu veuille nous réunir tous au ciel après cette vie !

Lundi, 2 novembre. — Le Père Van Oost m'invite à retourner avec lui à Mpala. J'accepte avec joie, désireux que je suis de voir Mpala et le Père supérieur. Nous devons descendre au Mtoto et de là aller à pied à Mpala, car nous devons aller sur une montagne appelée les Hawas, voir s'il y a de ces grands arbres propres à faire des barques d'une seule pièce: les indigènes les creusent et n'ont pour cela qu'une petite hache.

Nous partons donc en pirogue à 3 h. ½ de l'après-midi. A 5 h. ½, nous arrivons en face d'un petit village nommé Chanza, établi au bord du lac. Nous devons dormir dans la petite baie « Mtoto », car le lac devient mauvais et nous ne pourrions avancer avec notre petite barque. — Arrivés sur la plage, on prépare le dîner qui paraît excellent et qui l'est en effet ; ensuite on s'installe sur le sable pour y dormir. A minuit, le Père Pruvot, de Mpala, arrive dans notre baie. Il change de résidence et se rend à Karéma.

Mardi, 3 novembre. — Hier, nous avons trouvé au Mtoto une barque venant de Karéma et conduisant à Mpala des charges du capitaine Jacques. — Comme le lac n'est pas encore calme ce matin, nous laissons notre pirogue à la baie et prenons la grande barque. Si nous ne pouvons stopper aux Hawas, nous continuerons notre route vers Mpala. C'est ce qui a lieu. Partis de

Mtoto à 5 h. du matin, le vent devient violent à 6 h. et un orage éclate accompagné d'une pluie abondante. De temps en temps on peut hisser la voile, lorsqu'il y a un bon vent, et alors on avance vite. Il est heureux que nous ne soyons pas descendus aux Hawas, car la pluie, plus qu'abondante que nous avons essuyée, nous aurait empêchés de gravir la montagne. En temps de pluie, les sentiers deviennent de véritables torrents.

Enfin, à 1 heure après midi, nous débarquons avec peine à **Mpala**. Le Père Guillemé, supérieur de la mission, vient me recevoir sur la plage, accompagné d'une nombreuse bande de gamins sautant et dansant dans l'eau. Le lac est magnifique, et on le regarde en l'admirant. Il paraît qu'à la mission de Kibanga, il y a un Frère nommé Étienne Capelle, fils d'un entrepreneur des environs de Namur. Le capitaine Jacques, qui est en ce moment chez le capitaine Joubert, retourne aujourd'hui à Karéma.

Mercredi, 4 novembre. — On construit à Mpala une nouvelle habitation de genre européen, avec pierres et briques cuites au four ; les places sont dallées en briques et blanchies à la chaux. Beaucoup de villages se sont établis autour de la mission, qui les protège, et tous ces noirs cultivent et défrichent pour avoir de quoi se nourrir.

Jeudi, 5 novembre, et jours suivants. — Je les ai passés à visiter les environs de Mpala et les bords de la rivière Lufuku, se jetant dans le lac à deux pas de la mission. J'ai essayé de chasser des hippopotames qui se montrent continuellement près de la mission ; mais lorsqu'on arrive près de l'endroit, plus rien !

On attend de jour en jour le Père Coulbois, de la mission de Kibanga, qui retourne en Europe pour motif de santé. J'en profiterai pour lui remettre une lettre.

Mercredi, 11 novembre. — Je profite du départ du bateau le *Lufugu* pour Karéma, pour retourner chez le capitaine. Je quitte Mpala à 6 h. du soir. J'ai acheté un petit chien, car je crains de trouver Stipp décédé. A

minuit éclate un violent orage qui nous force de coucher dans la baie de Mtoto. Les rameurs dressent une grande tente sur la plage et me font descendre du bateau, qui est rudement secoué. Toute la nuit, il a plu à torrents, ce qui ne m'a pas empêché de faire un bon somme.

Jeudi, 12 novembre. — Départ à 6 h. du matin et arrivée à Saint-Louis à 10 heures. Le capitaine m'apprend la mort de Stipp, survenue la veille; je regrette de le perdre maintenant, après avoir pu le conserver pendant tout le voyage.

Le capitaine Joubert m'apprend aussi qu'il est en guerre. Le 9 novembre, il a envoyé son *niampara* Pondera avec 80 fusils chez Sikalindé pour lui réclamer ses fusils: ils doivent se battre aujourd'hui. Sikalindé habite à 3 jours du lac.

Vendredi, 13 novembre. — Nous recevons aujourd'hui les premières nouvelles de l'expédition : elles sont mauvaises.

On dit que le niampara du capitaine, nommé **Pondera,** est mort, que le porte-drapeau est blessé à la tête d'une flèche et que dix hommes sont tués. On aurait aussi perdu 8 fusils. Le capitaine envoie du renfort et dépêche à Mpala d'envoyer du monde. Le capitaine envoie encore 22 hommes porteurs de fusils: je demande à partir avec eux pour prendre une revanche, mais il me dit d'attendre.

Depuis plusieurs jours, nous attendons Renier et Docquier, qui doivent venir par deux bateaux avec une partie des soldats et ensuite continuer leur route à pied vers Mpala. La nuit dernière, nous recevons un billet de Renier nous disant qu'il arrivera demain. Il vient à pied, car son bateau a été jeté sur la côte à 3 jours de marche de Saint-Louis de Mirumbi. A 3 h. après midi, Renier arrive avec ses soldats; il croyait retrouver Docquier ici ; mais, de celui-ci, pas de nouvelles.

Samedi, 14 novembre. — Pas encore de nouvelles de Docquier. — Nous apprenons que Pondera n'est pas tué. Bravo ! — A 3 h., nous recevons un billet de Docquier,



Rencontre du capitaine Joubert avec Jacques et ses compagnons : Renier, Docquier et Vrithoff, sur le Tanganika.

nous apprenant qu'il sera ici pour le soir. A 5 h. ½, on signale son arrivée, et je me porte à sa rencontre. Il dit avoir débarqué plus loin que Renier.

Dimanche, 15 novembre.—Après les offices religieux, la journée s'est passée avec les camarades. Comme c'est aujourd'hui la fête du Roi Léopold, nous l'avons fêté dignement en buvant le vin du commandant et en prenant quelques verres de vieux Hasselt.

On attend le commandant pour un de ces jours. Le capitaine a envoyé chercher son niampara Pondera pour avoir des détails. Il arrivera probablement la nuit.

Lundi, 16 novembre. — Pondera arrive le matin ; il dit qu'il serait facile de prendre la revanche, et cette revanche, on la prendra. J'ai encore insisté auprès du capitaine pour qu'il me dise d'accompagner les soldats, il m'a alors permis de faire ce que je voulais.

Je partirai donc demain matin avec plusieurs soldats, et des hommes pour mes bagages ; j'irai rejoindre le reste de la troupe, réclamer les fusils à Sikalindé et au besoin l'attaquer. — Renier et Docquier sont partis ce matin pour Mpala.

Mardi, 17 novembre. — Je pars donc le matin vers 7 h. ½, et à 9 h. je m'arrête dans un petit village à cause d'un orage qui éclate au-dessus de nos têtes. La foudre tombe plusieurs fois à nos côtés, et à un moment donné, je me crois atteint : j'ai ressenti une secousse d'une tempe à l'autre. Le chef du village m'offre du pombé, et j'en donne aux Askaris. Je me remets en route à 11 h. ½, et à 2 h. j'arrive chez Kipili, où je couche.

Dans la soirée, je reçois une lettre du capitaine Joubert me disant que Kipoka, chasseur d'esclaves, se trouve dans les environs ; il m'envoie un supplément de munitions pour les hommes. Kipoka a brûlé plusieurs villages à Kilambo et attaqué Mkali, qui l'a repoussé, paraît-il. Je fais dire à Loukongwé, niampara de Mpala, de venir nous rejoindre demain matin, dans un petit village situé à quelques lieues de Kipili. Après quoi, je me retire dans ma tente pour dormir.

Mercredi, 18 novembre. — Nous voilà en route à 7 h., accompagnés de quelques fusils et de porteurs de lances, qui se sont joints à nous. Après avoir parcouru une vallée sur les bords d'un ruisseau, nous arrivons à 9 h. dans un petit village de construction récente et à peine achevé: il ne porte pas même de nom.

Il était temps d'arriver, car un orage éclate et il pleut à torrents. C'est ici que Loukongwé doit me rejoindre, ainsi que les soldats du capitaine Joubert, partis il y a quelques jours. Loukongwé est envoyé de Mpala.

A 10 h. celui-ci arrive, et je trouve Joseph, un enfant de la mission de Mpala, comme interprète. Après la pluie, qui se termine à 11 h., on se remet en route et après avoir parcouru un pays désert, on arrive à 3 h. après midi, à Msoni, village abandonné et entouré d'une forte enceinte en bois. Nous resterons campés ici demain pour permettre aux hommes de se reposer.

Nous sommes à proximité de chez Mkali, chef d'un village que Kipoka a voulu attaquer. Je fais mes efforts pour que Mkali me donne quelques hommes armés de fusils pour aller battre après demain Sikalindé et, à cette fin, je lui fais dire de venir au camp. Mes envoyés rentrent le lendemain matin avec des chèvres que Mkali donne, et disent que celui-ci prétend ne pas avoir le temps de venir chez nous, parce qu'il est occupé à ses cultures. En un mot, il ne veut pas nous aider. — Les gens de Kabengué nous accompagnent.

Jeudi, 19 novembre. — **La guerre.** — Les Askaris ont dansé et joué du tambour toute la journée, et cela afin de se délier les jambes pour le combat de demain ; tous paraissent bien décidés à se battre ; du reste, je saurai les y contraindre et j'ai menacé de mon revolver tous ceux qui voudraient fuir. Ils sont encouragés, maintenant que je les accompagne, car ils étaient abattus depuis l'échec de l'autre jour.

L'après-midi, deux musiciens du village de Mégabé donnent un concert et exécutent une danse en mon honneur : je les remercie en leur donnant un morceau d'étoffe d'une valeur de 5 fr. A la soirée, on rassemble tous les

hommes pour compter le nombre de fusils; j'ai 134 guerriers, plus une centaine de sauvages armés de lances et de flèches.

Nous voyant assez forts, je décide d'aller attaquer demain Sikalindé et, après lui, Kipoka. Très tard dans la soirée, Mkali m'envoie encore une chèvre et fait dire qu'il nous suivra avec des hommes, mais je ne crois pas à sa parole, car le matin il avait dit qu'il défendrait Sikalindé et que, du reste, il n'était pas encore l'homme du capitaine Joubert, puisqu'il n'avait pas encore fait sa soumission.

Ce n'est rien: il la fera, et en retournant, nous passerons chez lui et nous le punirons.

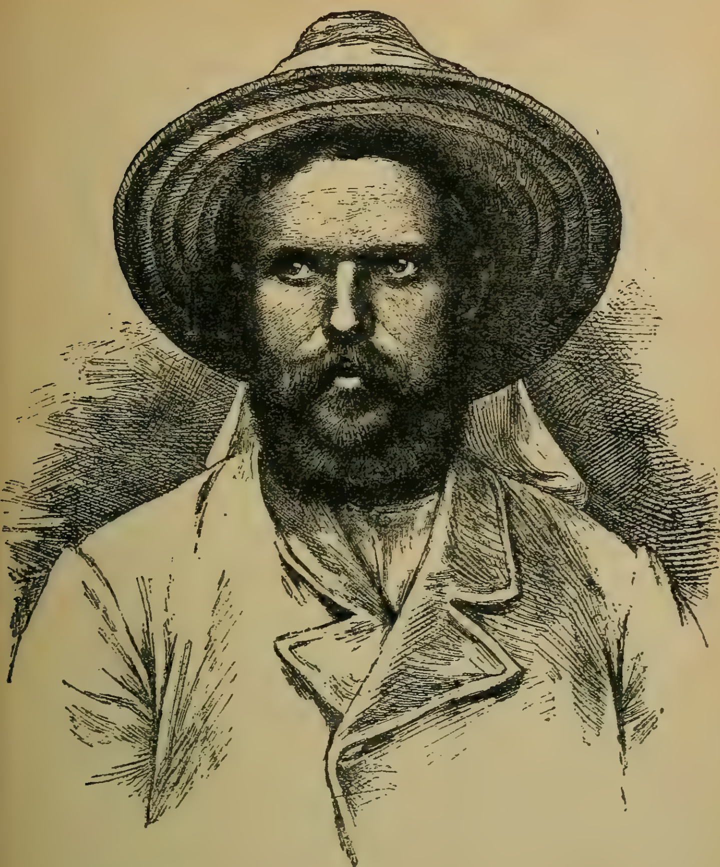
Vendredi, 20 novembre. — **Marche contre Sikalindé.** A 6 h. du matin, on quitte Msoni. A 10 h. ½, on arrive auprès du village de Sikalindé. On ne voit que quelques indigènes se sauvant dans la montagne. Cependant on nous crie que nous serons tous tués aujourd'hui; je réponds: cela n'est pas certain!

Le village à attaquer se trouve sur une montagne, et pour y parvenir, il faut gravir longtemps.

Pour qu'on ne soit pas surpris, je fais former trois groupes marchant séparément, et tous à la file. Les trois groupes se mettent en route, distancés l'un de l'autre de 150 mètres environ. Je me tiens dans le groupe du milieu, en me faisant précéder des réserves, des munitions et de mes bagages. A 11 h. nous nous installons chez Sikalindé, qui s'est sauvé avec ses gens dans les montagnes.

Victoire trop facile, car on n'a encore tiré aucun coup de fusil. On nous crie de loin que Kipoka doit arriver pour défendre Sikalindé, et que celui-ci refuse de se battre (pour une bonne raison, il sait bien ce qui lui arrivera) ; nous attendons Kipoka de pied ferme, et, s'il ne vient pas, j'irai le trouver dans son village, à quelques jours de marche d'ici.

Donc en l'attendant, je fais préparer mon déjeuner, qui me paraît excellent: un bon morceau de viande avec du manioc et des patates, du pain et de l'eau en quan-



LE CAPITAINE JOUBERT,
Chef des forces antiesclavagistes à Baudouinville, sur le Tanganika.

(Gravure extraite du *Mouvement antiesclavagiste.*)

tité, car dans ce pays de montagnes, on trouve des ruisseaux toutes les cinq minutes. L'eau est très limpide; bonne affaire pour moi, qui ai toujours soif. Là-dessus, une bonne pipe pour faciliter la digestion. Il fait très chaud aujourd'hui.

On a trouvé ici un gamin abandonné au village et un petit chien. On tue le chien, et je donne l'enfant aux sauvages qui nous accompagnent.

A 2 h., Kipoka n'est pas encore arrivé ; la rencontre aura probablement lieu demain. Nous quittons le village et nous nous dirigeons vers Kifukula en suivant la vallée. Nous y arrivons à 5 h. Le village de Kifukula est abandonné, bien que le nom du chef signifie « celui qui est le plus fort entre tous ».

Samedi, 21 novembre. — Départ à 6 h. ½ du matin. Nous parcourons la montagne jusque 9 h. ½. Ensuite, nous nous installons dans un village bien fortifié, véritable boma, où nous passerons la nuit.

Dans chaque village, on me réserve la hutte du chef où se trouve un petit lit en bois; j'étale une natte et, dans la crainte d'une surprise, je me couche tout habillé en m'enveloppant de ma couverture.

Dimanche, 22 novembre. — **Combats contre Kipoka.** Je décide de quitter le village aujourd'hui. Comme le capitaine me disait dans sa lettre qu'il m'envoyait des munitions, dans la crainte que je rencontrasse Kipoka chez Mkali ; comme Kipoka a déjà attaqué des gens du capitaine dans le Marungu et que c'est un esclavagiste, je donne l'ordre d'aller l'attaquer chez lui.

Mais voilà qu'à 7 h. ½, pendant que nous parcourons un vallon, nous apercevons sur le versant de droite, le drapeau de Kipoka, qui a pris les couleurs arabes, rouge et blanc. Ce drapeau est entouré d'une trentaine de soldats qui viennent nous « faire la guerre », comme on dit dans le pays. J'envoie une poignée d'hommes, qui les mettent en fuite sans tirer un seul coup de fusil. Nous continuons notre route à travers les montagnes (car dans ce pays, ce ne sont que de hautes montagnes alternant avec de magnifiques plaines et des plateaux sans arbres).

A midi, nous nous installons au village de Jamsinga pour passer la nuit; ce village est encore entouré de montagnes.

Notre campement n'est pas éloigné du village de *Kitendoué* [1], un grand chef aussi.

J'ai demandé plusieurs femmes du village, et je les occupe à piler du maïs. J'envoie cinq Askaris chez Kitendoué pour lui faire réclamer à Sikalindé les fusils du capitaine, mais il refuse, car il craint Kipoka. Il a promis de venir demain au camp de Jamsinga, où nous resterons pour faire des vivres avant d'aller chez Kipoka, attendu que celui-ci souffre de la famine.

Lundi, 23 novembre. — A 1 h. de l'après midi, sans être avertis, nous essuyons une attaque de Kipoka.

L'avant-garde, portant le drapeau arabe : rouge et blanc, n'est plus qu'à quelques centaines de mètres du village. Je m'équipe aussitôt et je lance les Askaris sur les assaillants. Après quelques coups de feu, tirés de part et d'autre, les gens de Kipoka se sauvent, toujours poursuivis par mes hommes. J'aurais pu tirer sur le porte-drapeau, mais je craignais de toucher un des miens qui se trouvait derrière lui. Les hommes lancés à la poursuite rentrent vers 3 ou 4 h., me disant que Kipoka se trouvait lui-même au-dessus de la montagne avec nombre de soldats et qu'il avait aussi pris la fuite.

Voilà donc déjà deux fois qu'il est repoussé, et je ne doute pas du tout de pouvoir le battre définitivement chez lui. Le soir, Kitendoué m'offre d'être l'homme du capitaine ; il nous envoie deux chèvres et me présente même des soldats pour combattre Kipoka; je n'ai nullement confiance dans ces hommes, et les *niamparas* étant du même avis, je les refuse, tout en acceptant les chèvres. On me dit que Mkali est l'allié de Kipoka.

Mardi, 24 novembre. A 6 h. ½ du matin, on allait quitter le camp, lorsque Kitendoué, qui certainement craint notre voisinage, envoie encore trois chèvres. On se met en marche à 7 h. ½ ; encore des montagnes, toujours

1. Rappelons qu'en Afrique on donne généralement aux localités le nom du chef indigène qui y commande.

des montagnes. Pour ne pas nous embarrasser des cinq chèvres, je les envoie chez Tumbika,afin de les reprendre en retournant chez le capitaine, mais voilà qu'une heure après nous apprenons qu'elles ont été prises par Mkali. Les niamparas veulent qu'on se rende chez lui, mais je trouve que pour le moment, il vaut mieux attaquer Kipoka; plus tard nous pourrons aller dire bonjour à Mkali.

Nous continuons notre route. A 9 h. 1/4 nous rencontrons un village que Kipoka venait de construire pour se rapprocher du lac; on trouve là quelques poules: je m'en paie une pour dîner. A 1 h. nous nous installons dans un village situé sur le versant d'une montagne, à quatre kilomètres du village qu'habite Kipoka, qu'on attaquera demain.

Tout va bien jusque la nuit, mais on voit circuler sur les montagnes des bandes de Kipoka. A minuit, on tire deux coups de feu sur nos soldats qui couchent en plein air. Aussitôt je me lève et saisis mon fusil, prêt à casser la tête au premier ennemi que je rencontre. Mes Askaris entrent dans ma hutte, m'empêchant de sortir, mais j'ai voulu aller voir ce qui se passait. C'est encore Kipoka qui nous attaque, et quelqu'un nous crie que celui-ci nous attend. C'est très bien. Demain nous irons le trouver, et il me faut sa tête.

J'envoie des patrouilles dans les environs du village pour prévenir une nouvelle attaque, et on veille jusqu'au matin. Pour moi, je me recouche tout équipé, mais toutefois sans dormir.

Mercredi, 25 novembre. — **Bataille et victoire.** C'est donc aujourd'hui le *grand jour, où je vais au feu* pour de bon.

En route à 6 h., nous apercevons à 7 h., après avoir gravi une rude pente, des gens de Kipoka qui nous provoquent; ils prennent la fuite, après que, sorti des rangs, je leur ai tiré un coup de fusil pour rire. Ils n'aiment pas de voir un Européen leur faire la guerre; ils en ont la venette d'avance.

Nous voilà donc devant le village de Kipoka, barricadé

et pavoisé à foison de nombreux drapeaux, les uns rouges et blancs, les autres tout blancs. On voit que Kipoka se dispose à la résistance. On attaque vivement, et après une demi-heure de vive fusillade, je pénètre à l'intérieur, où la mêlée devient générale.

J'en ai entendu siffler des balles ! certainement on tirait sur moi. Dans ce pays, *on tire toujours sur les chefs*, car l'on sait que lorsqu'ils sont atteints, les soldats fichent le camp. Je me trouvais avec Lakongwé, Pondera et l'interprète sur une petite hauteur dominant le village, et là, nous faisions le feu à 200 mètres environ. Je vis une dizaine de soldats défendant la porte d'entrée, lesquels, après avoir tiré à bout portant sur mes hommes, se retiraient pour recharger leurs armes, toutes à baguette, dans des tranchées pratiquées à l'entrée. De la sorte, ils pouvaient se soustraire aux coups de fusils tirés par mes hommes qui étaient aux portes ; mais à nos coups de fusils, tirés de haut et du dedans, ils ne purent se soustraire et furent exterminés.

Au village, nous trouvons beaucoup de chèvres, 4 barils de poudre, des fusils et deux pointes d'ivoire, ainsi que beaucoup d'étoffes. Je me suis payé 2 chèvres et 3 bracelets en ivoire, bracelets que je conserve pour mes sœurs.

La poudre, les fusils et l'ivoire reviennent au capitaine Joubert, tandis que les chèvres et les étoffes reviennent aux Askaris. Kipoka croyait bien pouvoir nous battre, puisqu'il a laissé tous ces objets chez lui : ordinairement, on cache tout cela dans les environs.

Kipoka est tué. — Enfin une vingtaine d'Askaris qui avaient poursuivi les vaincus m'apportent *la tête de Kipoka*, en disant qu'il était tombé, blessé à la jambe par un de mes hommes de Saint-Louis. Je félicite celui qui a fait ce coup de maître. Tout le monde est joyeux ; ce ne sont que des cris, des danses, des chants de triomphe. Nous avons encore un butin de 10 fusils, y compris celui de Kipoka.

Décidément, j'ai de la veine d'avoir pu faire tuer le chef.

Voilà donc une belle pierre hors du chemin *et un es-*

clavagiste de moins. — Comme le capitaine Joubert sera content en apprenant cette victoire ! aujourd'hui ses gens sont vengés de leur échec de l'autre jour, car il paraît que c'est Kipoka qui les avait battus, et celui-ci ne cessait de dire qu'il était plus fort que le capitaine Joubert. Aussitôt entrés dans le village, nous arrachons les drapeaux, et je fais hisser les nôtres au sommet des huttes, le plus haut possible.

L'après-midi, on a procédé au partage du butin : rien que les étoffes, le sel, le tabac et autres objets insignifiants, puisque, comme je l'ai dit plus haut, le reste revient au capitaine. Le reste de la journée, on a dansé, chanté et joué du tambour. Cette journée ne nous coûte que 2 blessés, qui, j'espère, seront bientôt guéris. A ce que nous avons vu, tout le village était entouré de tranchées.

Jeudi, 26 novembre. — Toute la nuit, nos gens ont encore brûlé de la poudre. Ma mission est terminée ici ; je vais maintenant aller voir ce que Mkali et Kitendoué pensent de tout cela ! Je quitte Kipoka à 7 h. du matin pour arriver à Tumbika vers 1 h. après midi. Pendant presque tout le trajet, nous avons essuyé un orage et une forte pluie qui rendait la marche difficile et avait changé le sentier en un véritable ruisseau.

A Tumbika, Mkali nous renvoie les 5 chèvres qu'il avait volées, et je lui commande d'en envoyer 10 autres à titre d'amende. Je suis certain que ces 10 chèvres seront ici demain. Je lui ai aussi fait dire qu'il se tienne désormais tranquille et ne se mêle plus d'ennuyer les gens du capitaine. Son envoyé faisait une tête !

Vendredi, 27 novembre. — Hier, on a fait demander à Kitendoué, comme tribut de guerre, 10 chèvres et 3 étoffes de couleur. A 6 h. ½ du matin, il envoie, par son fils, n'osant pas venir lui-même, 4 chèvres et 4 moutons et dit ne pas avoir d'étoffes de couleur. Il ment, et je lui réclame 15 chèvres, à raison de 5 chèvres par étoffe. Comme je ne veux pas attendre ici plus longtemps, je lui fais dire de les mener chez le capitaine Joubert.

Mkali s'est empressé de grand matin d'envoyer les 10 chèvres demandées.

A 7 h., je donne l'ordre du départ ; je veux aller coucher chez Nando, pour rentrer demain à Saint-Louis de Mirumbi.

On gravit une haute montagne, très rapide. Au-dessus de ces montagnes, on m'a montré des cavernes dans lesquelles se cachaient Mkali et ses gens lorsqu'ils étaient attaqués. A midi, on arrive au village de Tkali ; il l'a abandonné et nous y trouvons beaucoup de poules. Ce village est situé dans une immense plaine arrosée par la rivière Lufuku et d'autres petits ruis-



Capitaine Jacques.

seaux ; cette plaine est très fertile, et le maïs y est très abondant, de même que le manioc et les patates.

Après avoir déjeuné, à 3 h. on se remet en route, et à 5 h. on arrive au village de Nando, où l'on ne trouve pas un chat. Les indigènes fuient toujours devant une troupe armée. Je m'installe dans la hutte du chef : elle est spacieuse. Je suis content de rentrer demain, car nous avons déjà bien marché. J'aurai fait environ 60 lieues en 12 jours, et je ne suis pas fatigué. Ces 60 lieues d'Afrique en représentent bien 150 d'Europe.

Samedi, 28 novembre. — J'ai quitté Nando à 6 h. du matin, et à 9 h. ½ j'arrive chez Kipili, qui, lui aussi, s'est sauvé. Nous suivons maintenant la route que nous avions prise l'autre jour, en partant en expédition. Le matin, la marche a été difficile, à cause de la pluie tombée la nuit dernière. Tous les villages de la plaine que nous parcourons, et il y en a une trentaine, sont abandonnés pendant notre passage.

A 1 h., j'envoie un courrier au capitaine pour le prévenir de notre retour. Enfin à 2 h. ½, j'arrive chez le capitaine Joubert, qui est très satisfait du résultat de mon expédition et me félicite. Il envoie au commandant Jacques un courrier pour lui annoncer mon retour.

Il m'apprend aussi que le commandant a passé définitivement le lac pour se rendre à Mpala, mais on ne sait pas encore où il va se fixer; il a passé ici le 19 novembre. Le Père Coulbois est aussi passé pendant mon absence.

Lundi, 30 novembre. — Nous apprenons que le Père supérieur de Mpala accompagne le commandant Jacques, qui va faire un tour à Mtowa, pour trouver à s'installer. Aujourd'hui, on paie les gens de mon expédition.

Jeudi, 3 décembre. — Mkali ramène lui-même des chèvres que nous avions laissées chez lui et vient se faire présenter au capitaine par Manda, chef qui habite près de nous. On voit que Mkali a peur. Le capitaine lui ordonne de réclamer huit fusils à Sikalindé.

Dimanche, 6 décembre. — Le capitaine part pour Mpala, d'abord pour s'entretenir avec le commandant et ensuite pour y passer la fête de l'Immaculée-Conception. Me voilà donc à la tête de la maison et du village pour quelques jours.

Lundi, 7 décembre. — Il pleut maintenant presque tous les jours et presque toute la journée. Ce sont des orages qui annoncent la première période de la massica.

Mardi, 8 décembre. — C'est la fête de l'Immaculée-Conception, mais comment la célébrer ici ? Je dois surveiller mon poste.

Vendredi, 12 décembre. — Je remarque aujourd'hui au thermomètre 21° à 4 h. du soir. Il est vrai qu'il a plu toute la journée. On a environ 4 mois de pluie. Nous buvons l'eau d'un ruisseau qui coule près du boma; aux environs, il y a même plusieurs ruisseaux qui coulent toute l'année; l'eau est claire et fraîche ; de temps en temps, j'y prends un bain.

Dimanche, 13 décembre. — Le capitaine est rentré de Mpala au quart avant minuit ; il n'a pas vu le commandant, qui n'est pas rentré de son voyage de Mtowa.

Lundi, 14 décembre. — Kitendoué envoie les 15 chèvres que je lui avais demandées, lorsque j'étais en expédition.

Mardi, 15 décembre. — On me dit que Mkali est menacé d'être battu par Sikalindé.

Jeudi, 17 décembre.— Nous recevons un courrier de Mpala nous apprenant que le commandant est rentré lundi soir. Il a décidé de s'installer chez le chef Kataki, entre la rivière *Lukuga* et Mpala. Il y a là un poste arabe de Kahenguéré, qui va probablement déménager lors de son installation. Il ne peut aller à Mtowa, tant il y a de postes arabes, et il ne pourrait habiter là sans être continuellement en guerre, car Mtowa est le point de départ de plusieurs routes de caravanes.

Samedi, 19 décembre. — Le capitaine est retourné ce matin à Mpala. J'aurais pu l'accompagner, si je n'avais eu à soigner les deux blessés de mon expédition.

Dimanche, 20 décembre. — On attend de jour en jour le bateau de Mpala, qui est allé conduire le P. Coulbois au sud du lac, et nous aurons ainsi des nouvelles de Karéma et peut-être des nouvelles d'Europe, car je n'ai encore rien reçu depuis Bagamoyo.

Le capitaine Jacques a acheté le bateau le *Jusufu*, ou Saint-Joseph, qui appartenait aux Pères de Karéma. Il a aussi une autre barque nommée le *Storms*. Mkali renvoie un fusil Remington, qu'il a pu obtenir de Sikalindé ; il fait accompagner son envoi de 5 chèvres.

XII[e] LETTRE [1].

St-Louis de Mirumbi, le 21 décembre 1891.

MES CHERS PARENTS,

JE regrette beaucoup de n'avoir pu profiter du passage du P. Coulbois, de la mission de Kibanga, chez le capitaine Joubert, pour lui remettre une lettre qui vous aurait donné de mes nouvelles beaucoup plus tôt, et cette lettre vous serait certainement parvenue, car ce Père retourne en Europe pour motif de santé, tandis que la présente lettre, je ne sais si elle parviendra à destination.

Je commencerai par vous dire que je me porte toujours bien, sauf que j'ai attrapé quelques clous, mais ils passeront bien vite, car les légumes commencent à pousser et j'en mangerai beaucoup. Je passe le temps à faire un peu de menuiserie, et imaginez-vous que j'enfile des perles! Comme nous avons apporté au capitaine Joubert quantité de belles perles, pour les vendre il faut qu'elles soient enfilées, car les indigènes en font des colliers et des bracelets; ensuite, pour les compter, c'est plus facile. On est en Afrique pour enfiler des perles!

Je me suis arrangé une belle chambre, je l'ai ornée d'un Christ, de cartes d'Afrique, etc., et aux fenêtres, j'ai mis des rideaux d'étoffe de Bombay.

Je me plais toujours bien, et l'Afrique me tente beaucoup; je ne vais jamais aussi loin que je voudrais, et cependant j'ai circulé dans le Marungu, à cinq jours de marche de chez le capitaine, lorsque je suis allé en expédition.

Ce qui me plaît surtout, c'est l'indépendance dont on jouit en Afrique: on peut aller où l'on veut; si on désire sortir pour chasser, on n'a que la peine de prendre son fusil, tandis qu'en Europe il faut un permis. Dans un village, si je veux une poule, je la demande et on me la donne; si je demande des œufs, on s'empresse de me les apporter. La liberté, le grand air, vous savez que tout

1. Cette XII[e] lettre était destinée à annoncer l'envoi du journal et devait être remise au P. Coulbois. Nous la ferons suivre de la relation des derniers événements, qui ont eu lieu du 20 décembre 1891 au 20 mars 1892.

cela me plaît infiniment. Je mange beaucoup plus qu'à la maison. Le capitaine a beaucoup de chèvres et de moutons, environ 60 à 70: tous les jours on en apporte en cadeau; on a de quoi se nourrir. La viande de chèvre est excellente, et comme je la fournis au cuisinier, j'ai soin de m'arranger convenablement. Ainsi, je fais cuire d'excellents rôtis, je m'amuse même à faire des *vitolets* et je crois que je rendrais bien des points à une cuisinière. — On ne se fatigue pas du tout de cette viande, tandis qu'on serait vite fatigué de la viande de bœuf; celle de porc ne vaut rien pour le climat.

Au boma (village fortifié), il y a aussi des poules et environ 70 pigeons. Je mange du riz tous les matins, et je le fais faire au lait de chèvre. Nous avons également de bon pain, assez noir, fabriqué avec du froment récolté ici. Le sel ne manque pas, les indigènes en raffolent et en fabriquent beaucoup. Le tabac est excellent, et je le préfère au tabac d'Obourg; il est récolté par des sauvages qui le vendent à la mission de Kibanga, et cette mission en fournit à Mpala, au capitaine Joubert et à Karéma, en cadeau, bien entendu. Ici ce qui fait plaisir, c'est que l'argent n'a pas cours, les échanges se font au moyen d'étoffes.

Il y a plusieurs ruisseaux près du boma; l'eau est excellente, et j'y prends des bains.

Maintenant que j'ai écrit un peu tout ce qui me passait par la tête, je vais continuer mon journal, mais sans entrer dans les petits détails, car, à mon retour en Europe, je n'aurais plus rien à raconter, et puis ma lettre serait absolument trop longue.

Mercredi, 23 décembre. — Le capitaine Joubert rentre ce matin de Mpala à 11 h. ½. Il m'apprend que le capitaine Jacques compte partir pour sa nouvelle résidence le jour de la Noël. Docquier a eu la fièvre, de même que Renier, celui-ci pendant tout son séjour à Mpala. Un Père de Mpala viendra dire la messe le jour du nouvel an.

Mardi, 29 décembre. — Le bateau de Mpala est de retour. Il apporte au capitaine une partie des fusils qui

sont arrivés de Quilimane. Il y en a 16 caisses, que Mgr Lechaptois a amenées de Kituta. C'est déjà un commencement; espérons que le reste suivra bientôt avec tout ce que le capitaine Joubert a demandé. Il doit arriver 100 fusils Gras, 100 Remington et 100 à baguette.

Avec les porteurs de fusils Gras, je vais former une compagnie, leur apprendre l'exercice, et les faire marcher comme de véritables soldats. Ce sera une nouveauté pour le pays, et je vais faire concurrence aux soldats du commandant Jacques.

Une partie de ces fusils sont déjà arrivés; j'en ai pris un et me suis fabriqué des cartouches. Pour ma compagnie, je choisirai les meilleurs tireurs.

Le bateau n'apporte pas de courrier pour nous, mais il y en a un pour le commandant Jacques. Il est probable que mes lettres sont dans le paquet; je les recevrai dans quelques jours. On annonce de Karéma la mort du P. Pruvot, arrivée le 29 novembre dernier. C'est le Père que j'avais rencontré en allant à Mpala.

Mercredi, 30 décembre. — Le P. Van Oost arrive de Mpala l'après-midi, mais à pied, avec les enfants qui ont été baptisés le jour de Noël.

Jeudi, 31 décembre. — Voici donc la fin de l'an de grâce 1891! Je regrette de ne pouvoir passer la soirée à Namur pour enterrer 1891. — Ce n'est rien, les amis l'enterreront pour moi, comme je le fais ici.

Vendredi, 1er janvier 1892. — Après la messe, nous nous sommes fait nos souhaits : au capitaine Joubert, pour l'heureuse naissance d'un fils. Nous buvons une bonne bouteille à cette occasion et quelques verres de Hasselt. Comme cela, nous mettons l'année 1892 en circulation.

Des gens du Marungu amènent 6 chèvres, en demandant des soldats pour les aider à faire la guerre à des voisins; nous les envoyons se promener. Ce pays de Marungu ne renferme que des gens qui cherchent à se manger entre eux. Tous les jours il y a de ces histoires. Il a plu toute la journée : joli commencement d'année.

Dimanche, 3 janvier. — Le P. Van Oost nous a dit la messe, puis il est retourné en bateau à Mpala.

Il a plu jusque dans la nuit. La massica ne s'est jamais annoncée de cette façon, me dit le capitaine, car il pleut tous les jours. Aussi, les herbes commencent à pousser. Dans les chemins, on en a déjà presque au-dessus de la tête. Qu'est-ce que cela sera dans un mois ? Pour empêcher les herbes de trop pousser, on les brûle lorsqu'elles sont dorées par le soleil et il paraît que, lors de ces incendies, les bois offrent un aspect magnifique, surtout sur les montagnes.

Lundi, 4 janvier. — **Fondation d'Albertville.** Nous recevons un courrier de Mpala nous donnant des nouvelles du commandant chez Kataki! Le commandant a eu beaucoup de pluie en route, car il est parti de Mpala à pied avec Docquier, tandis que Renier est parti avec les deux bateaux.

Cette lettre nous apprenait que 4 individus, dont un niampara, étaient venus rôder dans son camp, et cela sous prétexte de venir le saluer ! Ils apportaient une poule en cadeau ! Le commandant les a jugés séance tenante, après leur avoir mis les menottes et enlevé leurs fusils. Le niampara dit qu'il était le frère de Kataki, et voilà précisément que Kataki arrive au camp avec ses gens et qu'il dément l'assertion du traître; les espions ont voulu fuir, mais on ne leur en a pas donné le temps. Passés en conseil de guerre, ils ont été reconnus comme auteurs de plusieurs meurtres très récents; on les a fusillés. A partir de ce jour, le commandant doit avoir sa réputation de justicier faite. Mais gare à la mission de Kibanga, qui se trouve isolée entre les postes arabes!

Le commandant appelle le boma qu'il va construire, **Albertville**, en l'honneur de notre bien-aimé prince royal.

Mardi, 5 janvier. — Comme il y a la rivière le *Kizier* à traverser pour se rendre au lac, le capitaine a tenté de jeter un pont ; on a planté, l'après-midi, les premiers piquets, non sans peine, car le gravier revenait toujours dans les trous que l'on creusait pour les recevoir.

Mercredi, 6 janvier. — C'est aujourd'hui la fête des Rois, je ferai un gâteau pour le soir, afin de ne pas perdre l'habitude de manger les bons gâteaux de Namur, et nous boirons la goutte.

Vendredi, 8 janvier. — Nous apprenons que le commandant a encore envoyé 5 prisonniers à Mpala. Ils viennent d'un petit village fondé par le frère de Kataki. Il faut savoir que Kataki a fait sa soumission au capitaine Joubert depuis longtemps, tandis que l'autre faisait des razzias d'esclaves.

Donc, pour la seconde fois *encore un esclavagiste de moins*.

Dimanche, 10 janvier. — Hier soir et aujourd'hui matin, après la messe, je suis allé avec le capitaine à l'affût aux sangliers et aux porcs, qui dévastent le manioc. Nous irons encore cette semaine.

Lundi, 11 janvier. — **Grave échec des Allemands.** — Ce matin, au saut du lit, le capitaine me remet des lettres... et un journal... Ces lettres me sont envoyées par le commandant, qui, lui, n'a reçu que quelques journaux sans aucune lettre de sa famille, ni de la Société.

Il suppose qu'un courrier a été perdu.

Il nous apprend que le poste arabe de Moni, nommé « Fundi Bwete » et situé de l'autre côté de la Lukuga, a déménagé et qu'il a fait occuper le boma par 10 de ses soldats. Le commandant nous apprend aussi qu'il a reçu une lettre de M. Sigl, le commandant de Tabora. Vous aurez probablement lu cette nouvelle dans les journaux, mais peut-être pas dans toute sa vérité.

Cette lettre nous dit que les Allemands ont essuyé une défaite épouvantable dans une expédition contre les *Wahéhés* (indigènes dont je parlais dans ma lettre du 8 août 1891, à la date des 3 et 4 août). Dans un défilé, le gros de l'expédition a été surpris par 2,000 indigènes. La troupe, n'ayant pu se déployer, n'a pu faire usage de ses armes; 10 officiers allemands, 250 soldats soudanais furent massacrés, et 3 canons enlevés ainsi que toutes les munitions. L'arrière-garde seule a été épargnée;



Danse et parade de guerriers nègres.

elle a pu se déployer sur une colline et après 3 jours et 3 nuits de combat, elle a mis en fuite les Wahéhés. Ainsi, il ne restait de l'expédition que : 1 officier allemand, 3 sous-officiers et 60 soldats soudanais. Quel échec regrettable !

La route des caravanes n'est plus fort sûre maintenant, car les Wahéhés n'habitent pas très loin de la route. Que les Allemands se hâtent de réparer cette défaite, sinon leur prestige va tomber. Toutes les expéditions en route pour l'intérieur ont été rappelées à la côte ; Wissmann a aussi reçu cet ordre. Va-t-on tenter une nouvelle expédition contre les Wahéhés? M. Sigl avait appris qu'ils étaient en route pour Tabora et qu'ils voulaient exterminer tous les blancs (la caravane des Pères belges d'Alger se trouve à Tabora), mais ce ne sont que des racontars, et aujourd'hui M. Sigl est complètement rassuré.

Comme le chemin est presque impraticable pour se rendre au lac, à cause des grandes herbes, on est en train de faire une grand'route que l'on pourra transformer en allée bordée d'arbres. — Le pont a dû être déplacé, car le capitaine tâche de faire la route en ligne droite jusqu'au lac.

Mercredi, 13 janvier. — Le pont a été achevé aujourd'hui, et déjà on y passe ; la route est presque finie.

Jeudi, 14 janvier.—**Encore un succès de Jacques.** — L'après-midi, nous recevons une lettre du commandant qui nous apprend qu'il a battu *Kahenguéré* après trois quarts d'heure de vive fusillade, et qu'il a pu s'approcher jusqu'à 60 mètres du boma, sans avoir été aperçu. Le commandant a eu une chevrotine qui lui a effleuré le tendon du pied, à travers le soulier et la chaussette. Il paraît que la plupart des postes arabes de *Mtowa* ont déguerpi. Cela marche bien. Si le commandant voulait, il pourrait aujourd'hui occuper Mtowa, sur l'autre côté de la *Lukuga*, c'est-à-dire le boma de « Fundi Bwete », chez *Moni*.

On amène toujours des chèvres : en 2 jours nous en avons reçu quatorze. — Déjà l'autre jour, le capitaine

en a expédié 30 à *Mpala* ; il en enverra à *Karéma* par le premier bateau, et cela pour nous en débarrasser, car on en perd souvent. — De mon expédition, j'en ai ramené 38 en tout. Si nous en avions seulement 15 au boma, cela suffirait à nos besoins.

Vendredi, 15 janvier. — Le bateau de *Karéma* arrive ce matin; il conduit à *Mpala* des charges du commandant et la poudre du capitaine Joubert : 800 livres de poudre que nous lui avons apportées. Pas de nouvelles de la caravane des Pères qui sont à *Kipalapala*, près de *Tabora*, et qui n'ont pas de porteurs.

Samedi, 16 janvier. — Il paraît que le frère Jérôme, de *Mpala*, a son changement ; il doit aller à *Karéma*, sans doute parce qu'il est Allemand. Il sera ici dans quelques jours, car le bateau est parti ce matin pour *Mpala*. En repassant, il prendra notre courrier que l'on enverra de *Karéma*, soit par *Bagamoyo*, soit par *Quilimane*. Mais je crois que par *Tabora* il n'y a guère moyen. J'écris jusqu'au matin, et je suis heureux si je n'en attrape pas la fièvre.

Lundi, 17 janvier. — Voilà 8 jours sans pluie. C'est l'intervalle entre la 1re et la 2e période des pluies. Il fait tous les jours un temps superbe.

XIIIe Lettre.

Saint-Louis, 18 janvier 1892.

Mes chers Parents,

J'ai reçu avec le plus grand plaisir, le 11 janvier, vos lettres datant du 27 juillet 1891, y compris la lettre de ma sœur Jeanne, celle de ma tante V. et aussi le journal l'*Ami de l'ordre.*

Papa me demande quelle température il fait ici : il sera renseigné par mon journal; pour moi, je supporte très bien le climat, je dis même que je l'aime ainsi.

M. Jacques nous a photographiés plusieurs fois ; mais le papier faisant défaut, il a envoyé les plaques à Bruxelles; vous pourrez vous procurer là nos portraits, que vous distribuerez aux amis...

Je n'oublie pas les Frères de Malonne, mes anciens maîtres, et surtout le frère O.; vous leur remettrez mes meilleures amitiés.

Antoine conservera mes lettres pour le jour où je voudrais les publier. Il peut s'y glisser des fautes; je n'ai pas le temps de les relire, elles sont trop longues : on perd peu à peu l'usage de la langue française, étant obligé de parler toute la journée le *kiswahili* (langue arabe de Zanzibar).

Marie me dit qu'elle va à Lourdes avec A... et V... Qu'ils prient pour moi, qui ai fait un bien autre voyage. C'est moi qui l'emporte sous ce rapport.

Et mon oncle S... est-il encore du même avis ? Ma tante V... m'a recommandé de me défier beaucoup des caïmans lorsque je longe une rivière ! J'ai bien ri en lisant cela; au contraire, je les recherche pour les chasser. Lorsqu'ils dorment sur le sable, ils n'ont qu'à me voir pour se réfugier dans le lac. Il y a de quoi avoir peur ! D'ailleurs, dans ce pays, on ne sort jamais sans armes.

Je ne vous ai pas encore parlé de la femme du capitaine Joubert ; c'est une jeune princesse du pays ; elle ne connaît pas le français, mais le capitaine lui apprend à lire et à écrire le *kiswahili*. Elle ne mange pas souvent avec nous, mais se trouve toujours avec les autres négresses.

Je me suis fabriqué, il y a quelques jours, un grand lit en bois, avec des cordes qui forment ressort. J'ai fait aussi des porte-manteaux et je vais me faire une table.

(Suivent d'autres détails intimes qui prouvent l'affection que le jeune héros professait pour sa famille et ses nombreux amis.)

XIVe et DERNIÈRE LETTRE (1).

Saint-Louis de Mirumbi, le 20 mars 1892.

MES CHERS PARENTS,

LE commandant Jacques nous envoie un courrier pour l'expédier au plus vite à la côte; ce courrier doit

1. Déposée à Saint-Louis le 20 mars, et arrivée à Namur le 29 juin; presqu'en même temps que la nouvelle de la mort.

partir de *Tabora* le 15 avril au plus tard. J'en profite pour vous adresser une courte lettre, car je n'ai pas été prévenu. Je vous ai écrit longuement à la date du 18 janvier dernier. — Depuis lors, rien de particulier ne s'est passé, sauf l'arrivée de la caravane du P. Dupont. Mgr Lechaptois nous a laissé deux Pères et un Frère pour fonder ici une mission; voilà de la compagnie maintenant. Dieu soit béni !

Nous apprenions dernièrement de *Kibanga* que les Arabes d'*Oudjiji* et *Rumaliza* avaient abandonné la ville ; car il paraît que les Allemands vont l'occuper. Est-ce Emin-Pacha qui arrive? on ne sait. Cette expédition vient-elle de la côte ? On n'en sait pas plus long. En tout cas, les Pères de *Kibanga* sont très rassurés sur le sort de la mission, et moi je crois que *Rumaliza* est allé chercher du renfort au *Maniéma*. Le commandant a battu ses gens pour s'installer à la *Lukuga*, et *Rumaliza* aurait dit de laisser pour le moment les blancs s'emparer du pays.

Je crois donc que c'est le calme avant la tempête.

Il y a un an, les Arabes ont reçu un courrier de la Mecque, ce qui est très rare, et on suppose qu'ils ont ordre de déclarer la guerre sainte. Aujourd'hui, cela se réalise : Mgr Lechaptois, en route pour *Kibanga*, est averti par des indigènes de chez *Simba ;* ceux-ci lui disent que *Rumaliza* et les Arabes du *Maniéma* se préparent à nous attaquer. Le P. Lechaptois demande au commandant Jacques d'aller à *Kibanga* rassurer les indigènes. Le commandant est parti avec Docquier et 50 soldats.

Renier nous prévient qu'on attaquera la mission de *Kibanga*, en même temps que le poste d'Albertville, fondé par le commandant.

Nous autres, en attendant, nous prenons nos précautions et nous nous remettons à la garde de Dieu; nous nous tenons prêts pour voler au secours d'Albertville en cas d'attaque. — Les Arabes ont peu de fusils à cartouche, tandis que nous en possédons assez bien. S'ils viennent, ils trouveront à qui parler. Attendons les événements !

Le mois prochain, je vous donnerai d'autres nouvelles, car il partira encore un courrier.

Sikalindé, à qui j'avais été faire la guerre, nous a renvoyé tous nos fusils.

Je n'ai pas encore reçu vos dernières lettres; je crois qu'il y a un courrier en route pour *Quilimane*. Les Anglais du sud du lac ne reçoivent rien non plus; ils ont envoyé un courrier afin de savoir ce qui arrête la correspondance.

Voilà quelques nouvelles sur la situation de l'Afrique dans nos parages; peut-être les journaux en ont-ils déjà rapporté plusieurs.

Et en Belgique, que se passe-t-il ?

La caravane du P. Dupont a amené plusieurs caisses au capitaine Joubert et une bonbonne de rhum authentique et des caisses de cigares excellents.

Pour le moment, nous avons beaucoup de légumes et des fruits meilleurs que ceux d'Europe: pommes de terre, chicorées, petites carottes, etc., et de la salade à chaque repas. — Je suis plus avantagé qu'en Europe, où je suis certain que maintenant il fait encore froid. Ici, nous avons très peu de pluie pour la saison pluvieuse, qui va se terminer à la mi-avril, et alors six mois sans une goutte de pluie. N'est-ce pas agréable?

Avant de finir, je vous annonce la naissance d'une petite fille, nommée Louise, chez le capitaine Joubert ; voilà sa famille augmentée.

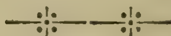
Je vous annonce aussi la mort à *Mpala* du regretté Frère Amand, qui a succombé à la fièvre ; ses parents habitent Termonde.

Donc, dans un mois, j'enverrai d'autres nouvelles.

Je termine en vous souhaitant bonne santé et en vous embrassant de tout cœur, ainsi que la famille, les amis, etc..

Votre affectionné fils
ALEXIS VRITHOFF.

Fin du Journal.



CHAPITRE SEPTIÈME.

Mort glorieuse d'Alexis Vrithoff.

Le télégramme de Zanzibar. — Lettre du capitaine Jacques : la mort sur la brèche. — Lettres du R. P. de Baert, de Mpala, et du R. P. Marquez, pro-vicaire apostolique du Tanganika. — Éloges du défunt. — Services funèbres. — Cher enfant !

ON vient de voir comment se terminait la dernière lettre de notre jeune héros, écrite le 20 mars, et annonçant *dans un mois d'autres nouvelles !* Il espérait sans doute donner bientôt des nouvelles propres à réjouir la famille, qu'il avait laissée en Europe dans l'anxiété !

Mais l'homme propose et Dieu dispose !

Le mois ne s'était pas écoulé, qu'une mort aussi cruelle que glorieuse coupait court à ses projets : une nouvelle de tout autre nature partant du fond de l'Afrique, mettait deux mois à parvenir à Zanzibar, d'où le câble télégraphique la transmettait au Conseil-Directeur de l'Œuvre antiesclavagiste de Bruxelles :

Zanzibar (via Malte), 20 juin 1892.

« *Vrithoff tué dans un combat. Lukuga, 5 avril.*
« Détails par lettre suivent. »

« JACQUES. »

I.

Lettre du capitaine Jacques, à Monsieur Vrithoff, père.

Albertville, le 12 avril 1892.

Monsieur,

NOUS venons d'être cruellement frappés, vous et moi.

Vous savez à quels hasards la vie en Afrique expose journellement l'existence de ceux qui ne craignent pas de l'affronter. Votre fils avait parfaitement résisté jusqu'à ce jour aux assauts de la fièvre et aux divers malaises que font éprouver à tous les Européens le brusque changement de milieu et la modification dans le régime.

Dieu qui l'avait si bien gardé jusqu'à ce jour réservait pour lui la palme des héros.

Alexis s'est vaillamment comporté dans une première campagne qu'il a menée avec succès dans le Marungu : le capitaine Joubert le signalait comme un brave. — *Brave, il l'était certes, trop peut-être*, car il vient encore de le montrer en accourant au premier appel au secours d'Albertville menacée.

Malade moi-même et pas en état de supporter les fatigues d'une expédition, j'ai envoyé Alexis avec Docquier sous la conduite de M. Renier pour repousser une bande esclavagiste qui s'était ruée sur nos protégés et menaçait la station même.

Il aurait fallu voir, la veille de l'action (4 avril), combien ces braves enfants étaient heureux de se retrouver réunis encore une fois, séparés qu'ils étaient depuis le jour où j'avais dû détacher votre fils à Saint-Louis (Baudouinville), comme adjoint de M. Joubert.

Toute la soirée nous avions gaiement devisé sur les diverses passes que nous avions traversées, et sur nos projets d'avenir. — Nous avions causé un peu de notre futur retour au pays que nous ne mettions pas en doute en ce moment ; tous étaient sans souci sur l'affaire qui devait avoir lieu le lendemain et qui a eu une si fatale issue. Moi-même je ne croyais guère à la possibilité d'un échec, avec 100 hommes bien armés et approvisionnés, conduits par 3 blancs résolus.

Néanmoins comme les balles sont aveugles et que la moindre expédition offre toujours du danger, j'avais recommandé à mes enfants de ne pas s'exposer inutilement sur la ligne de feu et de rester derrière leurs hommes avec quelques soldats choisis comme gardes de corps.

C'est ce qu'ils ont fait au début, mais dans la chaleur de l'action, la violence du tempérament l'a emporté, et c'est ainsi que notre cher Alexis s'est élancé avec ses hommes à l'assaut de la position ennemie, et c'est à quelques pas de la porte qu'il allait enlever qu'une balle l'a mortellement frappé.

Cette balle était tirée de très près et l'a atteint à la

tempe droite. — Notre cher Alexis est mort sans douleur. — Sa jeune physionomie était encore *illuminée du sourire* qui errait sur ses lèvres malgré le danger qui l'environnait.

C'est un bien grand malheur qui nous atteint en même temps que vous. Vous perdez un bon fils, âme d'élite, cœur d'or — nous, nous sommes privés d'un ami sincère, d'un collaborateur inestimable par son dévouement et son abnégation. — Nous perdons un compagnon qui nous donnait, par l'insouciance native de son heureux caractère, l'exemple de la résignation dans notre volontaire exil.

Maintenant il n'est plus : c'est Dieu qui l'a voulu, inclinons-nous devant sa volonté !

Il lui a peut-être épargné des souffrances auxquelles peuvent s'attendre ceux qui doivent séjourner dans ces parages meurtriers.

Nous partageons votre douleur, cher Monsieur : je suis aussi navré que vous de la cruelle épreuve que nous venons d'éprouver, réduisant à néant l'espoir que je nourrissais de vous ramener dans deux ans votre fils préparé aux durs combats de la vie par la trempe du soleil africain.

Alexis est tombé en combattant pour une cause sacrée entre toutes — en donnant à tous l'exemple du courage et du dévouement. Ses parents peuvent être fiers de posséder un tel fils. — Je me fais gloire de l'avoir eu sous mes ordres.

Mes adjoints et moi pleurons avec vous l'absence de notre ami. Nous allons élever à sa mémoire un monument qui signalera à l'admiration de tous les cœurs bien nés et ne permettra jamais d'oublier la mort glorieuse d'ALEXIS VRITHOFF.

A. JACQUES,

Commandant l'Expédition antiesclavagiste Belge.

II.

Lettre du R. P. de Baert, missionnaire à Mpala, aux parents de notre héros.

Albertville, 12 avril 1892.

Monsieur et Madame,

J'AI à vous annoncer, Monsieur et Madame, une nouvelle bien douloureuse pour des parents qui ont un cœur plein d'amour pour leur fils.

Monsieur votre fils, qui avec tant de générosité avait quitté la famillle et la patrie pour se dévouer à la délivrance des pauvres noirs du Congo, et pour assurer la liberté d'action des missionnaires, vient de tomber victime de son dévoûment sous les coups de nos ennemis.

Le 1er avril, je l'ai vu encore à Mpala : tout heureux d'être appelé à Albertville, il nous serrait à tous bien affectueusement la main et partait plein d'espoir.

Les Wangwanas venaient de s'emparer du village de Muny, réduisant toute la population en esclavage, et menaçant du même sort toute la contrée. Monsieur votre fils, à la vue de ces cruautés, ne pouvait hésiter de voler au secours de tant d'infortunés. Au plus fort du combat, une balle le frappe à la tempe, il tombe victime de son dévoûment.

M. le commandant Jacques appela un Père de Mpala. Je partis en toute hâte, et le vendredi soir, j'arrive à Albertville.

Le lendemain matin, j'offris le saint sacrifice pour le repos de l'âme d'Alexis, priant le Dieu de miséricorde de lui accorder une meilleure patrie.

J'ai récité les prières de la sainte Église sur les restes du vénéré défunt. Je les confie à la terre bénite où ils attendent le jour de la bienheureuse résurrection.

Le coup qui vous frappe, mes bien chers amis, est bien terrible. Retrempez votre courage dans les sentiments d'une vive foi, et priez avec moi, pour l'âme de celui qui vous était si cher ici-bas.

Daignez agréer aussi l'expression de mes plus sincères condoléances.

Votre serviteur tout dévoué en J.-C.

JUST. DE BAERT,
Missionnaire à Mpala (Haut-Congo).

III.

Lettre du R. P. Marquez, pro-vicaire apostolique du Tanganika.

Kibanga, le 30 mai 1892.

Monsieur et Madame Vrithoff,

VOUS aurez déjà appris par d'autres la grande épreuve que le bon Dieu avait jugé à propos de vous imposer, pour vous donner l'occasion de Lui prouver votre amour pour Lui !

Moi qui ai pu voir par moi-même combien vous aimiez ce cher fils, je puis me faire une idée moins imparfaite des déchirements que vous aura causés la terrible nouvelle ! Oh ! oui, chers Parents, pleurez : Notre-Seigneur pleura Lui-même sur la tombe de Lazare, et Marie pleura au pied de la Croix.

Je l'ai pleuré aussi, ce fils, avec qui j'étais moi-même déjà lié à tant de titres ; car j'avais compris la mission dont Dieu m'avait chargé auprès de lui par votre entremise, Madame, et je savais à quoi la reconnaissance m'obligeait envers lui depuis que j'avais vu avec quel généreux dévoûment il était venu ici, pour nous protéger et pour sauver nos pauvres noirs...

....

Aussitôt que M. le Commandant m'eut annoncé la triste nouvelle, je me suis empressé d'offrir au Seigneur le divin sacrifice pour le repos de l'âme de notre cher défunt. Les bons sentiments dont je l'ai vu animé, le noble motif qui l'avait inspiré lorsqu'il se dévoua pour nos pauvres noirs, les exemples de vertus qu'il avait constamment sous les yeux dans la société du pieux capitaine Joubert, tout me donne la ferme es-

pérance qu'il jouit déjà de cette récompense que Dieu a promise à ceux qui quitteraient pour Lui leur père, leur mère, leurs frères et leurs sœurs. Et s'il lui restait encore de légères fautes à expier en Purgatoire, nous unirons nos prières pour lui ouvrir plus tôt les portes du Ciel où Dieu l'attend Lui-même si ardemment !

Première victime de cette noble cause antiesclavagiste, puisse votre fils, par le sacrifice de sa vie qu'il a eu le premier le bonheur de faire, apaiser la colère divine qui semble peser sur ces peuples !

Puisse cette mort, loin de décourager ceux qui se sentent le désir de se dévouer pour leurs frères, les enflammer davantage encore !

Voilà ce qui nous attend, nous tous qui venons ici nous donner aux pauvres noirs : le sacrifice même de la vie ! Cette perspective n'effraiera point ceux-là, si nombreux dans notre Belgique, qui brûlent du désir de venir briser les chaînes aux victimes de l'esclavage !

Quand nous apprenons que l'un des nôtres tombe nous soupirons avec une sainte envie : « Oh ! quand donc sera-ce à moi ? » Car, voyez-vous, chers Parents (et vous comprendrez cela, vous qui avez donné à votre fils, avec la vie, cette générosité qui doit être chez vous un héritage de famille), c'est pour nous *donner* que nous sommes venus, et c'est en nous *donnant* que nous obtiendrons de Dieu le triomphe de la cause qui est la sienne, et que nous sommes venus défendre !

Courage donc, chers Parents ! cette pauvre vie est bien courte : au Ciel nous le reverrons, au Ciel où certainement l'auront conduit les sages conseils de son père et la pieuse éducation que lui donna sa mère.

Daignez agréer, Monsieur et Madame, l'assurance du secours de mes prières, bien faibles, hélas ! et l'expression de mon plus tendre attachement en J.-C.

LÉON MARQUEZ,
Pro-vicaire apostolique du Haut-Congo.





MORT D'ALEXIS VRITHOFF,
tué glorieusement dans le combat contre les Arabes
à Mouny, le 5 avril 1892.

IV.

Lettre du capitaine Joubert à une personne de la famille d'Alexis Vrithoff.

Saint-Louis de Mrumbi, le 16 juin 1893.

Madame la Supérieure des Sœurs de Ste-Marie,

JE viens de recevoir seulement votre lettre du 6 juillet. Depuis longtemps maintenant vous connaissez tous les détails de la malheureuse affaire où votre cher Alexis a trouvé la mort, victime héroïque de la sainte cause à laquelle il s'était dévoué.

Durant ces quelques mois qu'il a passés près de moi, je l'ai aimé pour son caractère droit et franc; jamais il n'a donné un sujet de plainte. Il ne demandait qu'à se rendre utile ; ainsi, dès son arrivée, il avait voulu se charger de la besogne peu attrayante du pansement des plaies. Quelques semaines plus tard, je lui donnais, sur sa demande, le commandement de l'expédition qui devait châtier Kipoka. Du premier coup son entrain et sa bravoure lui gagnèrent l'entière confiance de nos gens.

Toujours il s'est conduit conformément aux sentiments chrétiens que vous lui connaissiez et s'est montré d'une moralité irréprochable. Dans sa chambre était accrochée, au-dessus de son lit, une des images du Sacré-Cœur que vous lui aviez envoyées. Monseigneur Lechaptois, avec qui je parlai de lui dernièrement, me disait combien il avait été édifié de la piété avec laquelle Vrithoff avait entendu la sainte Messe, à Mpala, le jour qu'il partit pour l'expédition d'où il ne devait pas revenir. Nul doute que Dieu n'ait eu pour agréable le sacrifice de ce vaillant jeune homme, qui, sur l'appel du Saint-Père, a voulu exposer sa vie pour la délivrance de nos pauvres noirs.

Tous les effets de Vrithoff, papiers, argent, etc., ont été remis au capitaine Jacques, qui en a dressé inventaire et les remettra à la famille lors de son retour en Europe.

Agnès et moi nous vous remercions du pieux souvenir que vous nous avez envoyé.

Permettez-moi, Madame, de renouveler, par votre

entremise, à la famille de mon regretté compagnon, l'expression de mes plus sympathiques sentiments.

Veuillez, dans vos prières, accorder un petit souvenir à votre serviteur,

Capitaine Joubert.

Service funèbre à Namur. — Le 30 juin, a été célébré en l'église Saint-Loup le service pour le repos de l'âme d'Alexis Vrithoff, le premier martyr de la cause antiesclavagiste.

L'église Saint-Loup se trouvait trop étroite pour contenir l'affluence des amis, parmi lesquels on remarquait de ses anciens professeurs de Malonne.

Ni couronnes, ni fleurs, ni discours : de la tristesse seulement, mêlée d'admiration, pour le vaillant qui est allé donner son sang au salut des nègres d'Afrique, et des prières pour le salut de son âme.

A Bruxelles. — Le 4 juillet à 11 heures a été célébré avec pompe en la collégiale des Sts-Michel et Gudule à Bruxelles, le service funèbre à la mémoire de M. Vrithoff, de Namur. Mgr Jacobs, doyen de Sainte-Gudule, vice-président du conseil-directeur, officiait.

Les parents de M. Vrithoff, ses frères et sœurs, et, parmi les premiers, un officier et un prêtre, étaient présents.

Remarqué dans l'assistance : MM. le comte G. de Liedekerke ; Mgr Simons, aumônier de la Cour ; baron Lambermont ; Arends, directeur général au département des affaires étrangères ; Descamps, sénateur ; Jooris, ministre plénipotentiaire en Suisse ; comte Hippolyte d'Ursel ; baron Drion ; Scarcez de Locqueneuil, Davignon, baron Maurice Snoy, abbé Detierre, capitaine Storms ; baron Fallon, président du comité de Namur et Frère Alexis, vice-président ; Descampe, procureur du Roi ; Mélot, avocat-général, président du comité de Bruxelles ; général Smidts, vice-président ; notaire Ectors, Solvyns, capitaine de Formanoir, président du sous-comité de Bruxelles ; marquis de Résimont, président du comité des zouaves ; Paul Van de Kerchove ; le R. P. Steurs, des missions d'Alger ; l'abbé Quirini ; baron della Faille, baron Léon Béthune, président du comité d'Alost, etc.



CHER ENFANT,

Ton front est sans couleur, ta paupière s'est close
Au souffle glacé de la mort.
Tu n'es plus ! ... telle hélas ! s'étiole une rose
Sous la froide haleine du Nord !
Mais tandis qu'ici-bas nous contemplons tes restes
En les arrosant de nos pleurs,
Triomphant, tu souris aux phalanges célestes
Qui vont te mêler à leurs chœurs.
Sur leur aile emportée, oui, ton âme s'élève
Vers le séjour des immortels,
Comme un lis éclatant que le lévite enlève
Pour embellir les saints autels.
Ah ! jette sur les tiens que ta perte désole,
Un regard du sein des Élus !
Et qu'un rayon du Ciel en secret les console
Du cher enfant qu'ils ont perdu !

F. M.
Ancien professeur d'Alexis.

Dédié à M. Vrithoff, père.



CHAPITRE HUITIÈME.

ÉPILOGUE.

Suite de la guerre antiesclavagiste.

Les Européens autour du Tanganika. — Deux lettres du capitaine Jacques. — Son entrevue avec Rumaliza, à Oudjiji. — Perfidie des Arabes. — Attaque imprévue du 5 avril, malgré l'armistice. — Les Arabes sont repoussés. — Leurs cruautés. — Détresse des Pères de Kibanga. — Nouvelle attaque d'Albertville. — Siège du boma ennemi. — Arrivée de Delcommune. — Insuccès du siège. — Demande de secours.

Appel de la Société antiesclavagiste. — Souscription nationale. — Encouragement de Léon XIII. — Mort du cardinal Lavigerie.



LA mort glorieuse d'Alexis Vrithoff privait les capitaines Jacques et Joubert d'un compagnon qui s'était rendu précieux par son dévouement actif et son courage à toute épreuve.

Cette perte était d'autant plus sensible qu'une période d'hostilité allait être ouverte par le traître Rumaliza, chef des Arabes de la région du Tanganika.

En effet, ainsi qu'on le verra par les lettres suivantes, au moment où le capitaine Jacques était allé lui-même négocier la paix à Oudjiji avec ce chef arabe, celui-ci, tout en promettant l'armistice, faisait attaquer le village de Mouny, près d'Albertville, par ses émissaires, et c'est dans ce premier combat du 5 avril que périt notre jeune héros.

On n'était là qu'au début des difficultés.

Plusieurs tentatives se renouvelèrent dans le courant de l'année 1892, jusqu'au jour où les Arabes réussirent à établir un fort (ou boma) à 2 kilomètres de la forteresse même d'*Albertville*, défendue par le capitaine Jacques.

Les Européens s'y trouvent pour ainsi dire assiégés, bien qu'il leur soit encore possible de se ravitailler et de battre en retraite par le sud du lac Tanganika. Mais que deviendraient alors les missions et les malheureux noirs qui se sont établis sous leur protection ?

D'après un rapport officiel adressé par le capitaine Jacques lui-même, voici la

Liste des 25 Européens se trouvant dans la région du Tanganika en mars 1892 :

SUR LE TERRITOIRE DE L'ÉTAT, *à Lavigerieville* (Kibanga) : Père Moinet (Français), P. Marquez (Belge, pro-vicaire), P. Engels, F. François, F. Eugène (tous trois Belges), F. Gustave (Suisse).

A Albertville : capitaine Jacques, sous-lieutenant Renier, sergents Docquier et Vrithoff (tous quatre Belges). *A Mpala :* P. Guillemé (Français), P. de Baert et F. Arcade (Belges).

A Baudouinville (Mirumbi) : P. Roëlens, P. Herrebaut, F. Stanislas (tous trois Belges), capitaine Joubert, (Français naturalisé Congolais).

SUR LA RIVE ALLEMANDE : *à Karéma :* Mgr Lechaptois (vicaire apostolique du Tanganika), P. Randabel, F. Justin (tous trois Français), P. Dupont (Belge), F. Jérôme (Allemand), F. Gérard (Hollandais).

AU SUD DE LA BAIE DE HORE : M. Schwann (de la London Missionary Society).

A Kituta (fort Abercorn) : 2 agents de la South African C°, mission écossaise protestante.

Ces 25 Européens représentent uniquement l'œuvre des *Missions* chrétiennes. L'œuvre *antiesclavagiste*, qui les soutient militairement, n'est elle-même soutenue que par les dons volontaires des fidèles d'Europe.

On peut évaluer à 15,000 ou 20,000 le nombre des indigènes évangélisés, souvent rachetés, par les missionnaires; ils se sont volontairement établis dans des villages groupés autour des stations, et ils y vivraient en paix, si la haine des sectaires musulmans ne cherchait la perte de ces noyaux de chrétientés destinées à régénérer l'Afrique centrale.

Telle est la situation au moment où le capitaine Jacques nous relate les faits émouvants que nos lecteurs apprendront avec intérêt.

I.

Première lettre du capitaine Jacques.

A Messieurs le président et les membres du Conseil directeur de la Société antiesclavagiste de Belgique.

Albertville, le 10 août 1892 (1).

Messieurs,

J'AI l'honneur de vous accuser réception de vos lettres nos 8 et 9, ainsi que des duplicata des lettres précédentes.

Pour vous faire une idée de la joie que ce courrier nous a causée, il faut savoir dans quelle situation il nous a trouvés, le 1er août. L'annonce de renforts n'aurait jamais pu arriver avec plus d'à-propos, tant pour ranimer notre courage que pour rendre un peu d'espoir aux malheureux qui nous environnent et que la connaissance de la pénurie de nos moyens d'action inquiétait. On nous croyait abandonnés, et bon nombre de pauvres hères qui sont venus implorer notre secours, ne se jugeant pas suffisamment en sécurité, étaient sur le point de retourner chez leurs oppresseurs ; ceux-ci, après avoir fait les avances les plus alléchantes pour les faire revenir chez eux, les menaçaient de représailles terribles et, avec une audace inouïe, venaient les pourchasser jusque sous nos murs.

Mais n'anticipons pas.

En relisant mes lettres précédentes, je m'aperçois que je ne vous ai pas donné les détails de mon entrevue avec les Arabes d'Udjiji, ni l'exposé des événements qui se sont produits dans nos parages, depuis le combat du 5 avril, sur la Lukuga, où nous avons perdu le brave Alexis Vrithoff.

Visite à Udjiji. — Entrevue avec Rumaliza. — J'ai été reçu plus que froidement, non comme un ami ou comme un étranger pour lequel on doit avoir des égards ; mais comme un ennemi auquel on voudrait couper le cou.

Dans la cour du tembé (habitation) où on m'a fait entrer seul, à l'exclusion de mes quatre hommes d'escorte

1. Reçue en Belgique en décembre 1892.

brutalement repoussés au moment où la porte se refermait sur moi, on avait rassemblé une collection de gens choisis parmi les plus déterminés du pays; ces gens étaient armés jusqu'aux dents et me lançaient des regards... peu engageants. (J'ai su depuis, d'une façon certaine, qu'il avait d'abord été décidé que je ne sortirais pas vivant de la cour du *tembé* où était le *barza* et que c'est à des circonstances toutes fortuites que j'ai dû d'avoir la vie sauve.)

Pendant tout le temps qu'a duré le *schaouri* (entretien) ces canailles en guenilles agitaient leurs fusils dont ils avaient l'air de préparer les batteries, ou bien dégaînaient leurs couteaux.

Cette mise en scène avait évidemment été préparée pour m'intimider; j'ai feint de ne pas m'en apercevoir et j'ai exposé avec calme le but de ma démarche. L'entrevue a duré près de trois heures; je la résume.

Rumaliza est revenu précipitamment des environs du Muta N'Zigué, où il opérait, parce que des courriers de plus en plus pressants le rappelaient au plus vite pour remettre de l'ordre dans son pays. Les blancs de la Lukuga, disait-on, étaient occupés à égorger tous ses enfants et avaient coupé la route de Mtowa. On m'accusait généreusement d'avoir tué dix hommes à Fundi Bwèté, quarante à Kahengueré et je ne sais combien à Ali-Mouendé

J'ai eu toutes les peines du monde à faire comprendre à ces gens mal disposés à mon égard que rien, absolument rien dans ma conduite n'avait pu témoigner d'intentions hostiles à l'égard des Arabes ou de leurs postes, à preuve que, bien que mes instructions semblassent m'indiquer Mtowa comme emplacement pour mon poste, je ne m'y étais pas installé, afin d'éviter un conflit avec Ali-Mouendé, dont j'ai rapporté les menaces de guerre si je voulais bâtir là.

Après avoir ainsi exposé ma conduite, j'ai dit à Rumaliza qu'il avait été induit en erreur par des rapports mensongers de ses nyamparas (lieutenants). Pour finir j'ai demandé que Rumaliza ou de ses délégués viennent visiter les endroits où ces prétendues hécatombes ont eu lieu.

Ce dernier argument m'ayant paru concluant et étant resté sans réponse, j'ai poursuivi le but de ma visite. J'ai dit que j'étais chargé d'administrer le district du Tanganika conformément aux lois de l'État. Aux Falls et partout ailleurs dans l'État, les Arabes vivent en bonne intelligence avec les Européens. J'espère qu'il en sera de même ici. J'ai encore protesté de la nature pacifique de mon occupation et de mon désir sincère de vivre en paix avec tout le monde. Eux aussi, ont-ils dit, désirent la paix avec le blanc. A cela j'ai répondu que je ne doutais nullement de la sincérité de leur assertion, mais que, si eux, chefs, respectaient les blancs et les villages couverts par le drapeau de l'État, il n'en était pas de même de leurs nyamparas, contre lesquels je n'avais encore reçu que des plaintes jusqu'à ce jour. Rumaliza a reconnu qu'effectivement quelques-uns de ses nyamparas n'étaient pas absolument corrects, mais qu'il n'en était pas maître comme il voudrait. En attendant, c'est lui qui leur fournit les moyens d'action et leur donne des ordres. Il a ajouté qu'il allait encore les rappeler à leurs devoirs et que s'il n'était pas obéi il me préviendrait et que... nous unirions nos forces pour les soumettre.

J'ai dû me contenter de cette réponse perfide.

Une seule réflexion *à méditer par ceux qui persistent à affirmer* que l'on peut entièrement s'abandonner *à la bonne foi des Arabes:* c'était précisément le jour même où avait lieu ce pacifique schaouri, que les bandes que Rumaliza avait fait venir du Manyéma commençaient leurs exploits dans nos environs. S'ils avaient été sincères, ils auraient pu me prévenir de ce qui m'attendait à mon retour, — et en présence de mes déclarations et de leurs protestations ils auraient pu... décommander les violons. Ou bien, plus simplement, ils auraient bien pu me prévenir et regretter d'avoir été si vite en besogne. Mais ils s'en sont bien gardés, les coquins : ils se croyaient trop sûrs du succès et espéraient bien que je ne reverrais pas Albertville.

Retour. — Le lendemain de ma visite à Rumaliza, — bien que le vent fût contraire, — j'ai levé l'ancre vers midi; j'avais hâte de quitter cet endroit inhospitalier et

malsain. L'attitude agressive des habitants m'avait contraint de retenir mes hommes à la rive pour éviter toute occasion de conflit, si je leur avais permis d'aller au marché.

Vous connaissez déjà les événements qui ont suivi le combat du 5, à la Lukuga. Les pertes infligées à l'ennemi dans cette sanglante rencontre, et la mort de son général en chef Kalonda ont déterminé la retraite provisoire des esclavagistes.

Perfidie arabe. — Maintenant vous possédez les éléments nécessaires pour comprendre mon récit, et je continue l'exposé des faits.

Il y a quatre mois que j'attends le fameux Bwana N'Sée, l'émissaire que Rumaliza devait me dépêcher pour négocier la paix et, comme sœur Anne, je ne vois toujours rien venir. Seulement nous ne sommes plus dans les mêmes conditions qu'il y a quatre mois; car, ainsi qu'il était à prévoir (la force de l'habitude sans doute !), les Arabes m'ont manqué de parole et ils ont continué les hostilités. Ils savent bien que les blancs sont fidèles à leurs engagements et ils se sont servis du missionnaire anglais (M.Schwann) pour obtenir de moi la certitude que je suspendrais les hostilités. Il s'agissait simplement pour eux de gagner du temps, de se reconnaître un peu, de s'orienter, d'opérer leurs concentrations et de reprendre, sans crier gare, les opérations commencées.

Ils ont débuté par le pillage et l'incendie des derniers villages qui existaient encore de la mission de Kibanga, et dont les chefs sont venus me saluer lors de mon voyage dans le nord du lac. Leurs exploits se sont arrêtés juste à la limite des terrains concédés à la Mission. *Pas une âme n'a échappé à ce coup de filet.*

Ceux qui n'ont pas été massacrés ont été capturés et conduits à Udjiji. Ceci se passait au commencement de mai. Dans le courant du même mois, les gens de Simba, dans l'Ugoma, reçoivent la visite d'Ulédi, brigand déjà cité, qui a son quartier général dans les environs de Karomwé. Ulédi installe un boma dans la résidence même de Simba, contraint à se réfugier dans ses montagnes.

En même temps une bande plus nombreuse que celle

du mois précédent fait son apparition à Mtowa et dans les environs de la Lukuga, faisant une nouvelle rafle d'esclaves. Les canailles construisent des bomas dans les environs de l'ancienne position de Mouny et près de Mtowa, et nous provoquent à la lutte. Mais je dois me borner à rester sur la défensive, et il me faut prendre des mesures pour parer à la cuisante famine qui se prépare.

La famine. — La plaine d'Albertville est subdivisée en lopins que je fais répartir entre les différents villages réfugiés sous nos murs. Je distribue des houes, et des épis de maïs pour ensemencer ; en se mettant à l'œuvre sans retard, on pourrait encore avoir une récolte avant la sécheresse.

Il me faut beaucoup de bras pour les travaux qui sont en voie d'exécution à Albertville, et j'ai créé une monnaie en papier, subdivisionnaire de l'upandé (brasse d'étoffe) ; elle représente la valeur d'une journée de travail, de sorte que ceux qui le veulent peuvent gagner de quoi s'acheter des vivres.

Mais les vivres sont rarissimes dans nos environs immédiats.

Je ne veux pas vous attrister par la narration des misères qui s'étalent journellement sous les yeux : deux exemples vous en donneront un aperçu.

De pauvres mères, d'une maigreur cadavérique, viennent en oscillant sous le poids pourtant insignifiant du petit fantôme qu'elles tiennent sur leurs poitrines décharnées, et par une mimique expressive, implorent une poignée de nourriture qui leur permette d'allaiter, ne fût-ce qu'une fois, leur petit. — D'autres infortunés sont étendus de tout leur long, ou adossés à leurs huttes, les yeux caves et brillants du feu qui les consume, les pommettes saillantes faisant mieux ressortir l'absence de joues et le prognathisme de leur face. Incapables de faire un mouvement, et leur organisme, trop détraqué pour supporter encore un aliment que nous voudrions leur donner, ils attendent que la mort les délivre d'une existence dont la moindre jouissance a été souvent bannie.

C'est navrant, n'est-ce pas ? Et dire que c'est là l'œuvre

de Rumaliza et Cie, ces bons Arabes, qui se gardent bien de faire des razzias ou de molester les pauvres nègres ! ! !

Je continue l'exposé des faits.

Tandis que nous nous débattons de notre mieux pour repousser les assauts de la faim, nous prenons les mesures nécessaires pour recevoir, comme il le mérite, l'assaut dont les Wagwanas nous menacent.

Durant le mois de juin, nous avons fait des briques, et maintenant, nous maçonnons avec une activité fiévreuse, et si nous n'avons pas de mécomptes, pour les premiers jours de septembre, le manteau de bois de notre fort tombera, mettant à nu les murs crénelés, solides, et d'une hauteur déconcertante, qui constitueront l'Albertville définitif.

Bravade. — Au commencement de juillet, nos ennemis relâchent un des prisonniers qu'ils ont faits près de la Lukuga ; un pauvre vieux, n'ayant pas grande valeur sur le marché, qui arrive encore tout tremblant et meurtri de la vigoureuse bastonnade qu'il a reçue avant d'être libéré, et me transmet le message dont ils l'ont chargé : *une balle en cuivre* de fort calibre, admirablement martelée, et *un épi de maïs* symbolisant la paix et la guerre.

Si je veux payer grassement, renvoyer les wachenzies et quitter ma position, ce sera la paix ! ! !

Sinon, il y a des balles prêtes pour nous.

Quels voisins conciliants, n'est-ce pas ?

Il n'y avait rien à répondre à cette bravade. Comme nous manquons précisément de projectiles pour nos fusils à capsules, j'ai mis religieusement de côté le spécimen de balle qu'ils m'ont envoyé, et, ce jour-là, nos murs se sont élevés de deux briques.

Le 5 juillet, un prisonnier, qui est parvenu à s'évader, me rapporte que les Wangwanas se flattent d'avoir tué quatre blancs vers Kassongo [1] et qu'ils nous tueront

1. Vraisemblablement Hodister et ses compagnons, formant une expédition commerciale, qui fut massacrée par les Arabes sur les rives du haut Congo, à l'ouest du Tanganika.

bientôt aussi, car, si nous ne les attaquons pas, c'est que nous ne devons pas être bien forts ; et si endéans les quatre jours, nous ne nous sommes pas mis en route, eux viendront porter la guerre chez nous.

Une nouvelle attaque. — Dans la nuit du 19 juillet, je suis prévenu que les Wangwanas [1] ont traversé en masse la Lukuga et ont pris le chemin de l'intérieur, qui conduit derrière chez nous. Nous serons attaqués demain.

Je fais immédiatement prévenir Kataki et Tambwa, les chefs des deux villages les plus exposés, afin qu'ils se tiennent sur leurs gardes.

Au point du jour, les wachenzies sont aux portes de notre boma, mais bientôt le soleil est levé, l'heure des surprises est passée, rien d'anormal n'est signalé. Fausse perte ! dit-on aussitôt ; les natifs reprennent le chemin de leurs huttes et nous nous remettons au travail comme d'habitude. A cinq heures et demie du soir, quelques coups de feu se font entendre du côté de chez Tambwa et Kataki : — *les Wangwanas ! les Wangwanas !* et on court aux armes.

De partout, les pauvres noirs affolés accourent avec ce qu'ils ont pu emporter dans leur hâte de fuir et s'engouffrent dans notre boma, bientôt trop étroit pour les contenir ; en même temps, les flammes s'élèvent du village de Kataki où l'attaque a eu lieu, et qui n'est distant du poste que de 2 kilomètres.

Mais la nuit descend, l'ennemi n'a fait que passer rapidement, sans nous donner le temps d'intervenir. Son coup a réussi. Il est tombé à l'improviste au milieu du village après avoir tué quelques hommes ; la panique s'est emparée des pauvres nègres au premier coup de fusil, et les brigands ont pu faire quelques captures, avec lesquelles ils se sont éloignés au pas de course ; ayant distinctement entendu les tambours du poste et les cris de mes hommes se livrant à une fantasia étourdissante, ils se sont crus poursuivis, et quelques-uns, afin de dé-

1. On appelle *Wangwanas* les gens de sac et de corde que les Arabes enrôlent à la côte de Zanzibar, pour faire leurs razzias dans l'intérieur du pays.

taler plus à l'aise, ont hâtivement assassiné les captures qu'ils venaient de faire.

Pendant trois ou quatre jours, les infortunés noirs sont entassés dans notre cour, en proie aux plus vives inquiétudes. Ils se décident à abandonner leurs villages, qui sont trop éloignés, et reconstruisent leurs cases tout contre notre boma. Là, du moins, quelle que soit l'heure à laquelle l'ennemi se présentera, nous arriverons à temps pour le bien accueillir.

Quelques jours après, la même scène se représente chez Tambwa, mais l'éloignement et la force du vent contraire nous ont empêchés d'entendre la fusillade, et nous n'avons eu connaissance du coup que quand il a été fait.

Chez Tambwa, il y avait quelques cultures de maïs presque arrivé à maturité : tout a été culbuté, anéanti. Vous concevrez aisément la consternation qui règne dans notre voisinage.

Le 30, dans la nuit, je suis prévenu que les audacieux brigands, que les Arabes ont déchaînés contre nous, sont postés au village de Kaniéra, dissimulé dans un bouquet d'arbres, qui n'est qu'à une portée de fusil. Ils nous croient sans doute bien faibles et ils attribuent à la peur notre silence après les hauts faits qu'ils accumulent depuis un mois, et ils viennent nous braver jusqu'à nos portes. Ils se disposent sans doute à venir mettre le feu la nuit aux cases des indigènes et profiter du tumulte inévitable qui s'ensuivrait pour faire leur mauvais coup.

Tandis que nous sommes occupés à envelopper d'un cordon de sentinelles les villages qui nous environnent, les indigènes, non prévenus, nous surprennent et répandant l'alarme par leur méprise, jettent la panique dans toute l'agglomération. L'ennemi a entendu les cris et le tohu-bohu de cette alerte : il ne pourra rien surprendre, et se retire avant le lever du soleil.

Cette fois la mesure est comble ! Voilà plus d'un mois que nous ne pouvons plus nous livrer au sommeil, et Dieu sait quand ces alertes prendront fin. Maintenant, j'envoie de jour à autre des patrouilles qui fouillent le

terrain dans tous les sens, et qui, je l'espère, surprendront bien un jour ou l'autre un campement de ces gredins.

Je vous ai déjà dit que, pour ne pas mourir de faim, je devais permettre à mes hommes d'aller jusqu'au Marungu acheter des vivres et que chaque voyage prenait de dix à douze jours, de sorte que j'ai toujours en route un tiers ou un quart de mon effectif. Nous étions donc bien dégarnis et fort exposés, et, journellement, je me lamentais sur la pénurie de nos moyens d'action et je voyais l'avenir très rapproché où nous serions abandonnés par les natifs que la crainte empêche de raisonner, ce qui nous condamnerait à la famine perpétuelle.

Jugez maintenant si l'annonce des renforts est arrivée à propos.

Je vais essayer de me mettre en rapport avec nos nouveaux camarades qui sont sans doute à Tabora à l'heure actuelle. Je me transporterai à Karéma en septembre avec les moyens de transports suffisants pour leur faire passer le lac. Il n'y a donc pas de mécompte à craindre de ce côté.

J'ai encore une foule de choses à vous dire, mais le temps presse ; il faut que ce courrier-ci parte sans retard Je suis toujours sans nouvelle de Hinck, et je crains fort qu'il ne puisse pas nous rejoindre de si tôt [1].

MM. Renier et Docquier se portent à merveille ; je ne leur ferai pas l'affront de dire qu'ils travaillent comme des nègres. Car nos travaux avancent que c'est vraiment merveilleux ; les deux braves garçons donnent tout ce qu'ils peuvent, et, grâce à leur concours dévoué, nous aurons élevé deux postes en huit mois. C'est au 31 décembre 1891 que nous élevions le boma en bois, et, pour le 31 août 1892, le boma et les maisons d'Albertville seront tout en briques.

Nous nous réunissons pour vous adresser nos cordiales

---

1. L'expédition Hinck, partie de l'ouest par le Congo, fut arrêtée sur le Lomami par les troubles qui amenèrent le massacre d'Hodister. Elle ne put, en effet, rejoindre le capitaine Jacques et fut obligée de rentrer en Europe.

et respectueuses salutations et vous renouveler, si besoin est, l'assurance de notre entier dévouement.

Le capitaine commandant,
Alphonse JACQUES.

P. S C'est à regret que je ferme ma lettre si brusquement, mais il le faut bien. Je vous écrirai encore dans un mois. Le capitaine Joubert est en possession de presque tout son armement.

La partie que nous sommes à la veille d'engager doit être décisive et est trop grosse de conséquences pour m'y aventurer avec les miens à la légère. *Envoyez-moi donc par express les deux canons* que je vous ai demandés.

Deux gentils petits canons, je vous prie, et vous pourrez être fiers de nous, je vous le jure, et notre reconnaissance sera éternelle.

A. J

III. Deuxième lettre du capitaine Jacques.

Albertville, le 8 septembre 1892.

MESSIEURS,

Situation critique. — Tandis que de M' Pala, où je m'étais rendu pour un ravitaillement, je vous expédiais ma lettre nº 16, les Wangwanas recommençaient leurs exploits, mais cette fois-ci ils étaient plus nombreux que jamais et s'adressaient directement à notre poste.

L'attitude exclusivement défensive qui m'est imposée par l'insuffisance de mes moyens d'action a fait perdre confiance à bon nombre de wachenzies, qui, selon leur lâche et ingrate coutume, nous ont trahis et abandonnés pour passer dans le camp du plus fort.

Dans la nuit du 12 au 13 août, les gens de Mikéto, qui entretenaient secrètement des relations avec les Wangwanas, ont tous, à un signal convenu, abandonné et incendié en partie les cases du village qu'ils avaient construit tout contre les murs de notre fort, et se sont jetés dans les bras des Wangwanas postés à proximité.

Les deux jours suivants, la troupe s'est tenue cachée



Carte de la région du Tanganika, infestée par les Arabes. Postes d'Albertville et de Baudouinville.

hors de vue du poste et a sans doute utilisé le temps passé dans le bois à abattre des arbres dans le but d'élever un boma, car on ne peut pas expliquer autrement la rapidité d'action de nos adversaires. Quelle n'a pas été la surprise de mes gens quand, le 16 au réveil, ils aperçurent, au bout de notre plaine, presque sur l'emplacement de l'ex-village de Kataki, un boma tout construit, sorti de terre comme un champignon !

L'ennemi était si nombreux qu'il ne pouvait être question de l'attaquer, on dut donc se borner à faire bonne garde et à organiser la défense.

C'est sur ces entrefaites que je regagne Albertville, le 16, vers midi. L'ennemi nous provoque à la lutte et profère contre nous toutes espèces de menaces, si nous ne déguerpissons pas.

Rumaliza a décidé que l'on se battrait pendant trois mois, que je serais contraint de payer, de me retirer, et que les Wangwanas occuperaient ma position, — que j'ai élevée, disent-ils, pour les Arabes, — que nous ne pourrions pas cultiver, que nous mourrions de faim, qu'ils nous enlèveraient tous nos wachenzies, etc., etc.

Des menaces, ces enragés en passent vite aux faits : ils se répandent dans la plaine en hurlant et déchargeant leurs fusils sur nos gens, mais de trop loin, heureusement.

Le soir même, j'envoie un courrier au capitaine Joubert, lui demandant du secours. Les jours suivants se passent en escarmouches ; le 18, nous voyons une colonne se diriger vers la baie de Tambwa, dont le village est bientôt la proie des flammes ; quelques serviteurs sont capturés et les cultures sont enlevées.

Le 20, c'est au tour d'un autre village, celui de Katébelé, dont huit femmes sont prises et six hommes assassinés. Entretemps, l'ennemi consolide sa position. Il est très fort ; la troupe, composée de Wangwanas, manyamouézis et manyémas, tous serviteurs de Rumaliza, peut compter *trois cents fusils*, plus une foule d'indigènes armés de lances et de flèches empoisonnées. Une partie surveille les travailleurs, tandis qu'une autre envoie des balles contre nos murs.

Arrivée de Delcommune. — Enfin, le 24, dans

l'après-midi, nous apercevons des voiles à l'horizon ; ce sont les renforts qui nous arrivent, et quelle n'est pas notre joie quand nous voyons débarquer, avec le *capitaine Joubert*, le commandant de l'expédition du Katanga *M. Delcommune* (1), et deux de ses adjoints, l'ingénieur *Diderich* (2) et le sergent *Cassart*.

Nos compatriotes ont dans leur programme l'exploration de la contrée troublée que nous occupons . *la Providence les amène juste à ce point* de leur itinéraire et dans les circonstances que vous savez. Apprenant le péril où nous sommes, d'un élan généreux et spontané, ces braves m'apportent l'inestimable concours de leurs personnes.

Le 25, dans la soirée, je renvoie les barques prendre, chez Rutuku, 200 hommes du capitaine qui ont gagné ce point par la voie de terre. Le 26, la concentration de nos forces est terminée. J'ai près de 250 hommes dont les deux tiers sont armés de fusils à cartouches. Mon plan d'attaque est dressé et l'assaut décidé pour le lendemain.

Attaque du boma ennemi. Insuccès.— M. Delcommune avec quelques bons tireurs, doit assurer la défense du fort. Le capitaine Joubert, secondé par M. Diderich avec 150 hommes, doit entamer l'action et attirer l'ennemi de son côté, tandis que moi-même, avec mes adjoints et le sergent Cassart, ayant contourné la position,

1. M. Alexandre **Delcommune**, né en 1855, à Namur, est le vétéran des explorateurs belges en Afrique, où il a rempli divers postes depuis 1872. En 1891, il remonte le Lomami, parvient aux sources du Lualaba, découvre le lac Kasali et arrive sur le Tanganika, juste à temps pour secourir le capitaine Jacques. Il se propose de revenir vers l'ouest par le lac Landji et le haut Congo.

2. **Norbert Diderich**, né en 1867, à Vielsalm, est un élève du pensionnat de Carlsbourg, dirigé, comme Malonne, par les Frères des Ecoles Chrétiennes. Il y fit ses classes professionnelles de 1880 à 1885 (en même temps que deux des frères du capitaine Jacques),puis entra à l'Université de Louvain, d'où il sortit en 1889 avec le diplôme d'ingénieur civil et des mines. Rentré à Carlsbourg en qualité de professeur de géologie à la section agricole, il partit en 1890 pour l'Afrique comme adjoint de M. Delcommune, et chargé de faire la géologie des contrées parcourues. Arrivé au Tanganika, il fut heureux de rencontrer et de secourir son compatriote, le capitaine Jacques, qui rend à sa valeur le plus bel hommage : *Norbert*, écrit-il, *s'est battu vaillamment à mes côtés, et je suis heureux de pouvoir crier bien haut : C'est un brave!*»
(NOTE de la deuxième édition). Aujourd'hui (1894), M. Diderich est promu par l'État congolais à la direction de l'industrie et de l'agriculture au Congo.

nous comptons nous jeter sur le boma dégarni d'une partie de ses défenseurs.

Au petit jour, chacun était à son poste, et un peu avant six heures l'action commençait. L'ennemi s'est tenu prudemment dans les tranchées profondes, creusées immédiatement derrière de solides palissades, où il était presque entièrement à l'abri de notre vue et de nos coups. De tous les côtés, nos hommes se sont résolûment rués sur cette haie meurtrière sans parvenir à l'ébranler. L'occupant était fort et abondamment pourvu de cartouches, de balles et de poudre.

Nous l'avons cerné douze heures, mais à la tombée du jour, alors même que les défenseurs, qui devaient être épuisés au moins autant que nous, et presque à court de munitions, cherchaient une issue pour gagner les champs, *un coup malheureux blessant un de mes nyamparas, jette la panique* dans les rangs de nos soldats, dont beaucoup voyaient le feu pour la première fois. Tous nos efforts pour les retenir sont stériles, ils restent sourds à nos appels et presque tous, abandonnant la partie, regagnent le poste dans une fuite désordonnée.

Le brave Joubert est parvenu à retenir près de lui une poignée de fidèles. De notre côté, nous avons un noyau d'hommes résolus ; mais *les cartouches manquent*, et nous sommes bientôt contraints d'abandonner à notre tour le théâtre de l'action. C'est le cœur serré que nous regagnons Albertville.

L'ennemi ne s'est pas rendu immédiatement compte de notre mouvement de retraite, de sorte que nous n'avons eu qu'à nous garer des coups de nos propres hommes qui, affolés et sans voir, brûlaient leurs dernières cartouches.

Tous les Européens, sans exception, se sont admirablement comportés, et je me plais à rendre ici un public hommage au courage, au sangfroid et à la fermeté qu'ils ont montrés dans cette dure journée. Je n'aurai jamais de meilleurs auxiliaires. Il n'en est malheureusement pas de même de nos askaris. Soldats d'un jour et ne brillant pas toujours précisément par la bravoure, ils se groupent souvent autour d'un chef de file reconnu comme plus ou

moins déterminé : ce dernier étant frappé ou venant à faillir, c'est la *déroute pour tous*.

L'ennemi, avec ses fusils à cartouches de divers systèmes et ses gros fusils éléphant, avait fait assez de vides dans nos rangs. Nous avons pu enlever nos morts et ramener nos blessés. Comme toujours, ce sont nos meilleurs hommes qui ont été frappés, et la consternation était assez grande. La confiance en eux-mêmes faisait défaut, et nous n'avons pu songer à reconduire les hommes à l'attaque le lendemain de cette journée ; la consommation de cartouches avait d'ailleurs été si grande qu'il ne m'en restait plus assez pour maintenir la lutte pendant trois heures aux mêmes conditions que la veille, et, en cas d'insuccès, il ne me restait plus de quoi me défendre dans le fort.

La caravane du lieutenant Long, dont vous m'annoncez l'envoi, arrivera bien à propos, surtout si elle amène des cartouches. Mais je pourrai me maintenir dans ma position, je l'espère du moins. J'ai fait évacuer le plus possible de wachenzies sur M'pala et le Marungu ; là du moins, ils pourront un peu cultiver pour se nourrir.

Ici, *la famine est affreuse*, mes bateaux sont toujours en route et suffisent à peine à assurer le vivre à mon personnel. Les provisions s'épuisent vite, et j'aurai toutes les peines du monde à trouver de quoi nourrir nos gens jusqu'à l'arrivée des premières récoltes (février). Ici même, je n'entrevois pas la possibilité pour nous de cultiver aussi longtemps que nous aurons l'ennemi à nos portes, et pour les déloger il n'y a qu'un moyen : c'est *le canon*.

Je ne puis plus *rien tenter* avant que vous ne m'ayez muni de cet élément indispensable de succès. J'ai sainement apprécié la situation quand je vous ai demandé de l'artillerie. J'espère que nous serons bientôt en possession des pièces en question. Ce qui est à redouter, c'est que les Arabes ne viennent en plus grand nombre encore et, appuyés sur leur boma, faire le blocus de notre forteresse. *Albertville une fois pris, ce serait la ruine inévitable de l'Urua, du Marungu et de tout ce qui tient encore un peu sur le Tanganika,*

J'aurais aujourd'hui en ma possession un canon com-

me ceux de l'État et trois obus seulement : il ne me faudrait pas une heure pour anéantir le travail des Wangwanas, et ceux-ci ne s'aventureraient plus jamais sur cette rive de la Lukuga.

Alphonse JACQUES.

III. Manifeste de la Société Antiesclavagiste.

La Société antiesclavagiste, que les capitaines Jacques et Joubert, avec leurs adjoints, représentent si vaillamment au Tanganika, vient avec confiance solliciter du public belge les ressources nécessaires à l'achèvement de l'Œuvre entreprise par elle.

Il faut éviter à tout prix que l'histoire n'enregistre demain cet autre fait que, faute d'avoir été secourus en temps utile, nos compatriotes n'ont pu repousser l'agression des bandits arabes qui les entourent et qu'un premier succès aura rendus capables de toutes les audaces.

Si pareil malheur arrivait, et s'il était imputable à notre indifférence, quels ne seraient pas nos cuisants, mais stériles regrets !

Le Conseil Directeur ne veut pas faillir au devoir qui lui incombe d'attirer sur cette éventualité l'attention de ceux dont la générosité, par un premier et magnifique élan, a permis l'envoi au Tanganika de nos valeureux compatriotes.

Ces braves ne représentent pas seulement là-bas une œuvre humanitaire, ils y représentent notre pays ! Ils y sont, avec Joubert, les seuls protecteurs des Européens ; ils sont les seuls champions de la civilisation au centre même de la moderne barbarie.

Le nom Belge est béni, en ces lointaines contrées, par tous les malheureux noirs, qui viennent chercher autour d'Albertville une protection contre leurs tyrans.

Les lettres que nous reproduisons mensuellement dans le *Mouvement antiesclavagiste* montrent quel est le nombre des uns et des autres ; combien l'organisation des indigènes en troupe armée serait aisée, et combien il

tous ...
un grand nombre d'en... ... l'envoi à Jacques du nouveau secours sur lequel il est en droit de compter.

Notre appel — le sien plutôt — ne saurait demeurer sans écho dans les cœurs de nos concitoyens.

Le Conseil-Directeur de la Société antiesclavagiste de Belgique.

Lieutenant-général Jacmart, président ;
Mgr Jacobs, doyen de Sainte-Gudule, vice-président.

IV. Le pape Léon XIII et la Société Antiesclavagiste Belge.

DANS une récente visite au Vatican, Mgr Jacobs a eu l'occasion d'entretenir le Saint-Père de la Société antiesclavagiste de Belgique.

Sa Sainteté demanda tout d'abord des nouvelles du capitaine Jacques, « qui est venu me voir, comme vous le savez », dit le Saint-Père. Elle manifesta hautement sa satisfaction en apprenant que les zouaves pontificaux avaient, eux aussi, voulu secourir Joubert, leur frère d'armes.

Sa Sainteté continua ainsi :

— « Espérez-vous envoyer bientôt de nouveaux renforts?

— « Il le faudrait, Très-Saint-Père, pour maintenir ce qui existe et pour étendre notre cercle de préservation à ceux que l'instinct de la conservation groupe autour de nos postes. Mais, malgré l'impérieuse nécessité et notre vif désir, je n'oserais rien affirmer. Les expéditions coûtent cher, et l'argent devient rare. »

A ce moment, Léon XIII leva au ciel un regard d'une profonde tristesse et garda quelque temps le silence. Puis, se redressant, il dit avec énergie :

« Mon cher Fils, la Belgique si généreuse, et d'autres pays, moins à même de combattre la traite directement

…nd
…curité
…ui défend contre
les affreux marchands d'esclaves ces milliers de pauvres noirs voués sans cela à toutes les ignominies et à toutes les tortures. C'est là un caractère particulier de notre œuvre. Elle est doublement belle ! *Et pas un être humain, quelles que soient du reste ses opinions, ne peut vous refuser ce que vous demandez pour une pareille cause.*

— « Très-Saint-Père, ces paroles sont pour nous le plus précieux des encouragements. Elles décupleront notre ardeur. Puis-je, sans indiscrétion, en user auprès de tous ?

— « Ah ! certes ! je le désire même. Oui, dites-le bien haut, dites à tous que le Pape supplie ceux auxquels le Seigneur a départi les biens de cette terre de ne pas oublier les malheureux noirs victimes de la traite en Afrique.

« Ils sont nos frères à tous !

« Et du plus profond de mon âme, j'appellerai les bénédictions du Ciel sur tous ceux qui aideront à délivrer de leurs chaînes ou à arracher à la mort ces infortunés, qui, devant Dieu, ont, aussi bien que nous, droit à la liberté et à la vie. »



Nous croyons qu'il serait impossible de mieux terminer ce petit ouvrage qu'en rapportant ces nobles et encourageantes paroles du grand Léon XIII.

Le Père commun des fidèles du monde entier aime particulièrement ceux qui, comme Lui-même, souffrent pour la justice. Et quelle plus grande misère peut-on trouver à secourir que celle de ces pauvres Noirs Congolais livrés corps et âme à l'esprit du mal, incarné dans les chasseurs d'esclaves ?

Alexis Vrithoff, notre jeune héros, a payé de son sang sa coopération à une si noble cause.

Sachons, nous, y participer non seulement de notre bourse, mais encore par notre sympathie et par nos prières, persuadés que le Ciel nous exaucera, en accordant tôt ou tard un succès complet à cette œuvre humanitaire et chrétienne, entreprise pour la grande gloire de Dieu et la délivrance des opprimés.

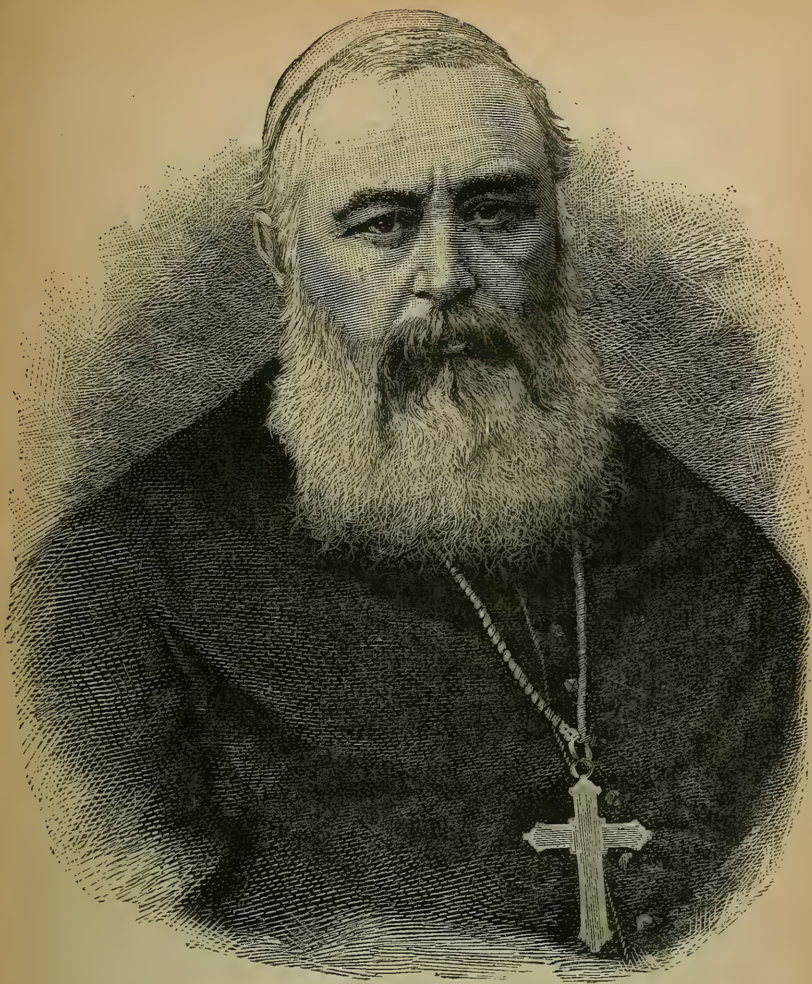
En Belgique, de toutes parts, les journaux signalent les souscriptions: Roi, Ministres, Evêques, Sénateurs, Représentants et autres dignitaires de tout ordre, Sociétés civiles, Congrégations religieuses, étudiants, industriels et agriculteurs, les âmes généreuses de toutes classes envoient leur nom et leur offrande, mais aussi faut-il recueillir au delà des 200,000 francs, que coûtera une quatrième expédition africaine projetée.

Celle-ci emportera les deux petits canons, offerts par le comité de Liége, et les munitions destinés au capitaine Jacques, ainsi que 100 fusils et 25.000 cartouches envoyés au capitaine Joubert par le Comité des Zouaves pontificaux, lequel en 1891, avait ravitaillé le poste de Mpala.

Espérons qu'en ce moment l'expédition Long, Duvivier et Demol a rejoint le capitaine Jacques, et que l'année 1893 y verra arriver le capitaine Descamps à la tête de la quatrième expédition antiesclavagiste belge.

2 février 1893.





S. É. le Cardinal Charles LAVIGERIE,
Archevêque de Carthage et d'Alger, Primat d'Afrique,
fondateur de l'Œuvre antiesclavagiste, né à Bayonne, en 1825;
mort à Alger, en 1892.

MORT DU CARDINAL LAVIGERIE.

Au moment de terminer cet ouvrage, un triste événement nous force à y ajouter un second chapitre funèbre.

La Société antiesclavagiste vient de faire la plus grande perte dans la personne de son illustre fondateur, le cardinal Lavigerie, mort le 25 novembre 1892, en la maison des Pères Blancs, à Saint-Eugène, près d'Alger.

Sa dépouille mortelle, après avoir reçu à Alger les honneurs officiels dus à son rang et aux éminents services rendus à la patrie française, a été conduite triomphalement par la flotte à Carthage, pour y être inhumée dans un caveau que lui-même avait préparé dans la cathédrale en construction.

Des services solennels pour le repos de son âme ont été célébrés, non seulement dans les diocèses dont il avait la direction, mais encore dans plusieurs villes de France, notamment dans la cathédrale de Paris, dont il était chanoine d'honneur.

A Bruxelles, le comité directeur de la Société antiesclavagiste belge a fait chanter à la cathédrale Sainte-Gudule, tendue de noir pour la circonstance, une messe à laquelle ont assisté S. É. Mgr Goossens, cardinal de Malines, Mgr Nava di Bontife, nonce apostolique, et une foule de notabilités.

Les absoutes ont été chantées par Mgr Jacobs, doyen de Bruxelles, et l'éloquent orateur sacré, Mgr Cartuyvels, vice-recteur de l'Université de Louvain, a prononcé le touchant panégyrique de l'immortel défunt.

Charles-Martial ALLEMAND LAVIGERIE était né à Bayonne (Basses-Pyrénées), le 31 octobre 1825.

Après avoir été, à Paris, professeur à la Sorbonne, et directeur des écoles d'Orient, il fut, à Rome, auditeur de Rote pour la France. Il fut sacré évêque de Nancy, en 1863, et nommé archevêque d'Alger, en 1867. Le pape

Léon XIII le créa, en 1882, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Agnès-hors-des-Murs ; puis en 1884, archevêque de Carthage, rétablissant en sa personne l'antique métropole des églises africaines.

Le nouveau Primat d'Afrique recevait ainsi par cette haute distinction, le couronnement de ses autres titres, auxquels s'ajoutent encore ceux de délégué pour les Missions du Sahara, du Soudan, de l'Afrique équatoriale, de Sainte-Anne de Jérusalem, etc.

Ainsi que le dit le P. Charmettant, l'un de ses fils spirituels, « c'est son passage à la direction des écoles d'Orient et son contact avec les races intéressantes de ces contrées, qui ont révélé à l'abbé Lavigerie sa vraie vocation, celle de l'apostolat.

Il était né apôtre, en effet ; il en avait l'ardeur, la vaillance et les nobles ambitions. Comme saint Paul, la passion des âmes, la soif des conquêtes le dévoraient.

Dès le premier jour de son arrivée en Afrique, il tourna son regard, ce regard où passaient des flammes, vers le centre mystérieux de ce continent, alors complètement inconnu. Il y envoya de nombreuses légions de missionnaires, dont plusieurs ont versé pour la Foi leur sang de martyrs.

Tant qu'il ne rencontra sur son chemin que les obstacles ordinaires, il les surmontait ou les tournait sans que rien ne pût arrêter sa marche en avant, sa trouée de l'Afrique pour y faire pénétrer la foi et la civilisation ; mais le jour où il se trouva en face de la vraie barbarie, de la hideuse plaie incurable de l'esclavage, ou plutôt de la traite de chair humaine, il n'hésita pas à tenter, en plein XIXe siècle, ce que personne, hormis son inspirateur Léon XIII lui-même, ne croyait possible : *une croisade pour soulever l'Europe contre les abominations de la Traite !*

Il réussit en cela comme en toutes ses autres entreprises, car c'est grâce à ses prédications enflammées et à ses écrits incomparables sur la question esclavagiste, qu'il a amené l'Europe officielle aux Conférences de Bruxelles, en 1889.

Comme tous les vrais bienfaiteurs de l'humanité, ce

grand apôtre meurt sans recueillir tout le fruit de son labeur. Mais il s'en va au moment où les prémices lèvent et abondent. Toutes les grandes œuvres dues à sa charité, à son indomptable énergie, sont désormais assurées et promettent des moissons nombreuses.

Plus heureux que Moïse, il a présidé lui-même aux débuts de cette conquête de la Terre promise ; et ce qu'il a fait survivra à ce grand mort, aujourd'hui couché sur le champ de bataille ... »

Dieu a rappelé l'ouvrier au moment précis où sa présence ici-bas semblait le plus nécessaire pour mieux montrer à tous que lui seul est l'Indispensable.

Il avait eu soin, du reste, depuis deux ans, de désigner pour son successeur à la Direction de l'Œuvre antiesclavagiste Mgr Brincat, évêque d'Adrumète, de résidence à Paris.

Qu'il nous soit permis d'ajouter ici un souvenir personnel.

C'est pour avoir rencontré le grand cardinal à Bruxelles, en 1888, au lendemain de son sermon à Sainte-Gudule et pour avoir obtenu de sa bienveillance un entretien marqué de la plus grande franchise, comme de la plus touchante cordialité, que nous avons conçu pour son œuvre l'estime et l'amour qu'il avait su communiquer la veille à son immense auditoire.

Aussi nous sommes-nous dès lors proposé de la populariser, dans la mesure de nos faibles moyens, par la publication d'un opuscule, qui fut bientôt suivi de plusieurs autres, destinés surtout à la jeunesse chrétienne.

Et lorsque, à Paris, notamment à l'époque du Congrès antiesclavagiste libre, tenu en septembre 1890, il nous fut donné de revoir l'éminent Prélat, c'est toujours avec l'affection la plus paternelle, qu'il nous accueillait et nous accordait les marques les plus flatteuses de ses encouragements.

Daigne ce grand bienfaiteur de l'humanité, qui jouit maintenant de la béatitude éternelle, obtenir de la miséricorde divine la continuation et le succès des œuvres africaines, dont il est le fondateur, et dont il restera dans le ciel le patron et le protecteur.

A. M. D. G.

APPENDICE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

Victoires de l'État du Congo sur les Arabes. — Léopold II, souverain du Congo, avait pris de sages précautions contre les attaques des Arabes esclavagistes, auxquels il interdisait la continuation de leurs exploits inhumains. Ceux-ci finirent par trouver gênante la police que les troupes belges des camps de Basoko, sur le Congo central, et de Lousambo, sur le Sankourou, exerçaient contre eux. Ils commencèrent par attaquer traîtreusement une expédition commerciale dirigée sur le Lomani par Hodister, qui fut tué avec plusieurs de ses compagnons dans un guet-apens (1892).

Bientôt tous les Arabes de la région comprise entre le haut Congo, l'Arouhimi, les lacs Albert et Tanganika se concertèrent pour exterminer les Européens.

La guerre était ainsi déclarée par les chefs arabes de Nyangwé, de Kassongo et autres, qui disposaient certainement de plus de 20,000 fusils, contre les troupes congolaises composées de plusieurs milliers de nègres, organisées et commandées par une centaine d'officiers belges.

Les conséquences de cette prise d'armes auraient pu être désastreuses pour la civilisation. Déjà le capitaine Joubert, assailli à **Mpala**, avait dû réclamer le secours d'une expédition commandée par le capitaine Jacques; mais tous deux se trouvaient assiégés sur les rives du Tanganika par les hordes arabes venues d'Oudjiji. Il en était de même des missionnaires français à Kibanga. La bonne cause était en péril et tous les Européens menacés d'extermination.

Mais, grâce à Dieu, les Européens furent vainqueurs dans de nombreux combats. Les capitaines Van Kerkhoven et Ponthier dispersèrent les Arabes de l'Arouhimi en leur reprenant plus de 2000 esclaves. Les capitaines Tobback et Chaltin battirent ceux des Stanley-Falls, leur

faisant 1500 prisonniers, pendant que le capitaine Dhanis prenait successivement les deux villes capitales de Nyangwé et de Kassongo et chassait les traitants de la région du haut Congo.

En outre, le capitaine Jacques finit par prendre à ceux d'Oudjiji la forteresse ou boma qu'ils avaient construite sur la rive occidentale du Tanganika.

C'est ainsi qu'à la date du mois de juillet 1893, les Arabes se trouvaient en fuite vers l'est, où, espérons-le, les forces allemandes et anglaises parviendront à les réduire complètement. Ainsi se sont vérifiées les prévisions du cardinal Lavigerie, disant qu'avec quelques centaines d'Européens énergiques, commandant des troupes nègres, on viendrait à bout de ces bandes de brigands qui font tant de victimes dans le centre de l'Afrique.

Que les divers gouvernements qui se sont partagé ces régions malheureuses s'intéressent résolument à la cause antiesclavagiste, et Dieu certainement continuera à leur accorder ses bénédictions, promises par Léon XIII et déjà si manifestes dans les événements que nous venons de résumer.

Voici, du reste, des détails recueillis sur quelques-uns de ces faits.

Victoire des Stanley-Falls. — Le 6 juillet 1893, M. Beernaert, premier ministre du roi, donnait lecture à la Chambre belge d'une dépêche d'Afrique, annonçant que le 15 mai 1893, les Arabes avaient attaqué les Falls; mais que le résident Tobback les avait battus et dispersés, leur tuant 200 hommes et leur enlevant 1500 prisonniers et 100 barils de poudre.

Cette nouvelle fut accueillie par une salve d'applaudissements, et des félicitations furent adressées au roi-souverain.

D'après des nouvelles reçues postérieurement, la déroute des Arabes a été encore plus complète qu'on ne l'avait dit. Outre la poudre et les fusils qu'ils ont laissés derrière eux, ils ont abandonné dans leur fuite précipitée leurs femmes, leurs enfants, quatre tonnes d'ivoire, une quantité énorme de tissus. De tous ces biens, Rachid n'a pu emporter qu'une petite cassette contenant quelques

objets de valeur. Tous les villages arabes des environs ont été rasés. Cet ancien domaine arabe est, en somme, comme tel rayé de la carte, à la grande joie des indigènes, délivrés de l'oppression des marchands d'esclaves. Nombre de chefs nègres, qui avaient obéi précédemment à l'ascendant des Arabes, sont venus depuis faire leur soumission.

Première victoire de Dhanis. — L'expédition du lieutenant Dhanis a rencontré sur le Lomani un convoi d'esclaves, commandé par Sefou, le fils du célèbre Tippo-Tip. Les Arabes furent mis en complète déroute. Ils laissèrent entre les mains des Belges environ cinq cents prisonniers, dont cinq chefs, et six cents fusils à répétition. Ces armes étaient parvenues aux Arabes par la côte orientale, malgré la surveillance des autorités de la colonie allemande.

Le fils de Tippo-Tip a été tué peu de temps après.

Cette défaite n'a pas été la seule pour les chasseurs d'esclaves. Le lieutenant Chaltin, qui commande le camp de Basoko, a aussi fort maltraité les Arabes. C'est en revenant d'une exploration sur le fleuve Aruwimi qu'il les a rencontrés près de Yabumba. Ses troupes, composées de 150 soldats et de toute la tribu des Mabendjas, se mirent en embuscade et attendirent les Arabes.

Au bout de huit jours, l'ennemi fut signalé, et surpris par la brusque attaque de Chaltin, il s'enfuit en désordre après un sanglant combat. Les indigènes Mabendjas le poursuivirent à coups de lances et en firent un affreux massacre.

Les Arabes abandonnèrent leurs fusils et les étendards de Zanzibar. Les esclaves qu'ils avaient capturés et qui mouraient de faim furent mis en liberté.

Prise de Nyangwé. — L'expédition Dhanis, après de nouveaux combats, a fait le *siège de Nyangwé* et a pris cette ville d'assaut à une date qu'on croit pouvoir fixer au 15 février dernier.

Les précédents télégrammes annonçaient deux nouveaux combats livrés par Dhanis aux Arabes, et dans lesquels l'expédition belge avait tué Munié Moharra, le

chef arabe, responsable du massacre de l'expédition Hodister, et mis en fuite Sefou, neveu de Tippo-Tip.

C'est après cette seconde victoire, livrée entre le Lomami et le Loualaba, à Angoï, que l'expédition Dhanis a poussé plus vigoureusement que jamais vers l'Est et assiégé puis emporté Nyangwé, agglomération de vingt mille Arabes ou nègres soumis aux Arabes.

Nyangwé, dont Livingstone et Stanley ont publié des descriptions mémorables, est situé au carrefour de toutes les routes qui conduisent au Tanganika ; c'était le boulevard même de la puissance des Arabes esclavagistes qui ravagent le Congo, et la prise de la ville est pour le jeune État un événement au moins aussi important que celle d'Abomey, capitale du Dahomey, le fut récemment pour la France. Les Arabes soulevés sont matés, l'État du Congo est délivré de son principal ennemi. Bien mieux : l'État du Congo, donnant sa première application sérieuse à l'Acte antiesclavagiste de Bruxelles, purge l'Afrique centrale de la plaie de la traite et rend ainsi un service signalé à la civilisation entière.

Prise de Kassongo. — C'est le 22 avril 1893 que le commandant Dhanis s'est rendu maître de Kassongo, où s'étaient réfugiés les débris des forces arabes chassées par la prise de Nyangwé. Le vaillant officier qui poursuit sa route vers l'Est, afin de faire sa jonction avec les postes antiesclavagistes belges du lac Tanganika, devait, pour assurer le résultat de l'heureuse fortune de nos armes, emporter la place de Kassongo. Il n'a guère mis de temps à exécuter son projet. En effet, c'est le 15 février qu'après plusieurs semaines de siège, le commandant Dhanis entrait en vainqueur dans Nyangwé. Deux mois lui ont suffi pour anéantir de façon complète la puissance des Arabes de ces régions, en les chassant de leur dernière retraite. Le télégramme qui a apporté la bonne nouvelle à Bruxelles ajoute que la situation est excellente dans ces contrées. L'atroce domination arabe est abattue.

Selon toute probabilité, le commandant Dhanis arrivera au poste d'Albertville, sur le Tanganika, bien longtemps avant l'expédition Descamps. La jonction des troupes de l'État et des postes du Tanganika va donc

pouvoir s'opérer, et désormais les voies de communication de ce lac, situé aux confins du territoire de l'État, avec la côte occidentale, seront régulièrement établies.

Victoire du capitaine Jacques. — Le capitaine Jacques, venu au secours du pieux et vaillant capitaine Joubert, s'était retranché dans un boma à Albertville, sur le Tanganika. Il pouvait y braver l'audace des Arabes envoyés par Rumaliza, chef d'Oudjiji ; mais ceux-ci trouvèrent le moyen de construire à quelques kilomètres de là un autre boma, que, faute de munitions, le capitaine Jacques ne put leur enlever tout d'abord. Sa position était critique, car l'ennemi le tenait assiégé depuis un an, et battait la campagne, ravageant tout, détruisant les villages et tuant une multitude d'indigènes. La famine s'en suivit, horrible pour les deux partis belligérants. M. Jacques écrivit en Belgique pour réclamer des secours, surtout en munitions, et demander quatre canons qui lui permissent de renverser le boma ennemi. La Société antiesclavagiste s'est hâtée de les lui envoyer ; mais déjà l'arrivée de l'expédition Long permit à M. Jacques de reprendre l'offensive. C'est ce que confirme la dépêche suivante parvenue à Bruxelles.

Zanzibar, 5 juillet 1893.

Victoire! — les esclavagistes en fuite repassent la Lukuga ; — nous avons pris et détruit leur boma. Envoyez néanmoins artillerie.

Capitaine JACQUES.



Dernières nouvelles. Rumaliza battu par le commandant Dhanis, et poursuivi par le capitaine Jacques.

Enfin le terrible Rumaliza lui-même, qui s'était décidé à accourir au secours des Arabes chassés de Nyangwé et de Kassongo, s'est fait battre à plate couture, le 14 janvier 1894. En effet, le commandant Dhanis, soutenu par les capitaines Lothaire et Wouters, lui a enlevé ses forteresses, ses munitions, ses esclaves et ses richesses.

Rumaliza, en fuite, est poursuivi également à l'est par le capitaine Jacques lui-même, qui tiendra à punir son perfide ennemi, à le prendre ou à le chasser définitivement de la région du Maniéma, et à venger ainsi légitimement la mort de notre jeune héros Alexis Vrithoff.

Ce sera enfin, Dieu aidant, le triomphe complet des expéditions antiesclavagistes entreprises par les Belges dans l'Afrique centrale, au profit de la libération et la civilisation chrétienne de la race nègre.

Avril 1894.



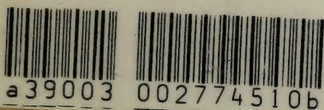
TABLE DES MATIÈRES.



LISTE DES GRAVURES.



Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie.


a39003 002774510b

